LE NOUVEAU DEMOCRITE
OU
DE'LASSEMENTS D'ESPRIT.

A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, dans la Grand'Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. D. CCI.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

TABLE

De ce qui eſt contenu en ce Volume.

A

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table.

Approbation de Monsieur Pavillon, de l'Academie Françoise.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Manuscrit intitulé *Democrite Moderne*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, ce quatriéme Octobre 1700.

Signé, PAVILLON.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roi.

PAr Lettres Patentes du Roi, données à Fontainebleau le septiéme jour de Novembre, l'an de grace mil sept cens, signées par le Roi en son Conseil, MAILLARD, & scellées du grand Sceau de cire jaune. Il est permis à nôtre bien amé BOYER Sieur de Ruviere, de faire imprimer, vendre & debiter par tout nôtre Roïaume, un Livre qu'il a composé, intitulé *Le Democrite Moderne*, durant le temps & espace de six années entieres & consecutives; avec deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de l'imprimer, vendre & debiter, à peine de confiscation des exemplaires, & de trois mille livres d'amende, comme il est porté plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 15. Novembre 1700.

Signé, C. BALLARD, *Syndic.*

NOUVEAU EMOCRITE

O V

LASSEMENTS D'ESPRIT.

CHAPITRE I.

qu'on traittera dans cet Ouvrage.

E l'ai dit, je veux faire un Livre. Le titre que j'y dois mettre me vien- endant que je le ferai, ou d il ſera fait. C'eſt temps u que d'y rever préſente-

Et ledit Sieur Boyer a cedé & transporté le droit du present Privilege, à Michel Brunet, Libraire à Paris pour en joüir suivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 24. Mai 1701.

LE

LE NOUVEAU DEMOCRITE OU DE'LASSEMENTS D'ESPRIT.

CHAPITRE I.

De ce qu'on traittera dans cet Ouvrage.

JE l'ai dit, je veux faire un Livre. Le titre que j'y dois mettre me viendra pendant que je le ferai, ou quand il sera fait. C'est temps perdu que d'y rever présente-

ment. J'ai resolu de suivre toutes mes idées. Comme je ne sçai encore qui elles seront, j'ignore quel titre pouroit leur convenir. Ainsi plusieurs Auteurs consomment leur temps & ce qu'ils ont de vivacité à trouver un titre qu'ils ne remplissent pas, ou languissent quand ils l'ont trouvé. C'est travailler à coup seur de toûjours écrire. Le titre que l'on doit mettre à la tête d'un Ouvrage vient naturellement des choses que l'on y traitte.

Un titre cependant, est d'un grand secours à qui ne sçait encore qu'écrire? Il fournit des idées, offre des sujets, conduit l'esprit, & le détermine à une matiere. Mais en manquai-je? non sans doute : tant qu'il y aura des hommes, ils fourniront aux réflexions & à la satire.

Et que seroit-ce, si l'on reduisoit tous ceux qui écrivent à se faire un plan & à traitter jusques au bout sans digressions une seule matiere, dans un seul Livre : Qui le pouroit ? Presque personne n'écriroit, l'on prendroit le parti de se taire. Que quantité d'Auteurs ne s'en avisent-ils ? on seroit au moins seur de ne lire que de bonnes choses.

Le plan ordinaire de la plûpart des Auteurs, c'est l'argent dont ils ont besoin, & qu'ils se proposent de leurs Livres. Ils suivent ce plan le mieux du monde jusques au bout, & ne le perdent pas un moment de vûë. Tel ainsi commence un Ouvrage, qui sçait mieux ce qui lui manque, que ce qu'il y va traitter. Cela est naturel, dira-t-on ; on cherche à sortir de sa misere par où

l'on peut. J'en demeure d'accord ; mais quantité de gens ne sont & ne restent dans la misere, que parce qu'ils ont écrit, & qu'ils écrivent encore. Les Libraires & les Auteurs, ne peuvent s'enrichir tout à la fois. Il faut que les uns fassent leur fortune aux dépens des autres ; & il en est ainsi de tout le monde.

Pour revenir au titre de mon Livre (car les digressions en doivent être.) Il sera de tout ce qui est, de tout ce qui se voit, & même de tout ce qui ne se voit pas, & lui conviendra ; il ne m'embarrassera que lorsque j'aurai trouvé ce qui le doit faire. Que d'Auteurs sont assujetis à leurs titres, & que de titres necessaires à l'intelligence de leurs ouvrages.

Representez-vous donc un homme qui a son esprit en ar-

gent comptant, qui veut se délasser, & qu'écrit à diverses reprises tout ce qui lui vient en pensée. Tantôt c'est une chose, & tantôt une autre. Selon la disposition où il se trouve, il fait des reflexions gayes ou serieuses, bonnes ou mauvaises; & selon le goût & la disposition où vous serez vous même, elles vous paroitront une de ces deux choses. Je vais faire un Livre de cette maniere. Ce ne seront veritablement que des saillies cousues l'une à l'autre; mais que l'on me suive, on ne laissera pas d'y trouver quelque ordre, quoique je n'en affecte aucun; & pour preuve de ce que je dis, je reprens le sujet que j'avois entamé, pour venir à d'autres que je ne prévois pas. Ce que l'on a à faire (& ce que l'on fera sans doute, sans que je le dise) c'est de passer des reflexions qui ennuieront,

à d'autres qui ennuient moins.

¶ Un Auteur grave se fait un plan, commence & divise un Livre, comme un Predicateur fait un Sermon. Il traittera, dit-il, d'une telle matiere. Dans la premiere partie, d'une telle chose; dans la seconde de cette autre; dans la troisiéme de cette autre encore. Voilà donc trois Points qu'il subdivise. Il les tourne, les manie, les explique, & tâche de se faire entendre. Le Lecteur charmé, devore le Livre, passe l'Epître, l'Avertissement au Lecteur, & se trouve arrêté aprés l'Exorde; où l'Auteur pour n'avoir rien à se reprocher sur la ressemblance, confond les deux premieres parties de son Discours, manque de force, remet la troisiéme faute de temps, & bat la campagne dans tout le reste. Faut-il tant de Logi-

que & de jugement pour celà ? Tant de gens manquent de l'un & de l'autre, & ne laissent pas de parler & de faire des Livres. Continuons donc.

Ecrivez comme vous parlez, disoit fort serieusement un honnête homme, à quelqu'un qui n'écrivoit jamais naturellement ; quelque mal que vous parliez, ajoûtoit-il, vous ne sçauriez guere mieux écrire, & ce sera toûjours avec plus de contrainte. Ha ! qu'allons-nous devenir, reprit un troisiéme. Tant de gens ont crû devoir proffiter de ce conseil, qu'on ne lit plus que des fadaises.

Rien n'est plus vrai, cependant, que l'on doit écrire comme l'on parle ; sans tour, sans affectation, sans vouloir dire de belles choses. C'est cette étude qui est basse, puérile & indigne d'un homme qui veut

aller loin. Il faut être naturel, avoir l'esprit juste, aisé & rempli d'ordre ; cet ordre & cette justesse se trouvent à penser les choses naturellement, à les dire précisement telles qu'elles sont, & dans le rang qu'elles tiennent dans la nature ; car la veritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, & à ne pas dire d'avantage. Il faut exprimer de grandes choses, par des termes simples & d'une maniere agréable, & ne pas ouvrir une grande bouche, comme l'on dit, pour soufler dans une petite flute : car il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, que dans le choix des paroles.

Le beau chemin que je me suis ouvert ! je n'ai qu'à marcher : mais quel engagement, s'il me faut toûjours dire de bonnes choses ? En verité je ne

pensois pas écrire pour moi. Qu'importe ? je ferai comme le reste des Auteurs, je prometrai beaucoup, je tiendrai ce que je pourai. Sur ce pied là, je me tirerai d'affaire.

¶ Pourquoi fait-on si peu de cas des Auteurs dans le monde, ce sont quelquefois de si bonnes gens ? seroit-ce la faute du goût du siecle ? ou parce que dans ce grand nombre de personnes qui écrivent, il y en a peu qui meritent veritablement qu'on les estime ? Seroit-ce l'effet de l'envie, de la jalousie, de l'ignorance, ou de la cabale ? Qui me l'aprendra ? Il est bien difficile de le dire. Il faudroit pour cela connoître tous les differens caracteres des hommes en particulier, démêler leurs interêts & leurs passions, sçavoir précisement ce qui les pique & ce qu'ils ressentent, & la plûpart

d'entr'eux ne sentent rien.

Les hommes sans art, destinez par leur éducation & leur naissance, à des Emplois où il ne faut, ni Grand Genie, ni beaucoup de capacité, n'estiment pas les Auteurs, ou parce qu'ils ne peuvent les lire, ni quelquefois les entendre en les lisant; ou parce que leurs ouvrages produisent peu de ce qu'ils estiment beaucoup. Ces gens-là ne leur font pas grand tort de ne pas les estimer; à peine les connoissent-ils. Ils sont sans goût & prévenus; leur opinion peut-elle être de quelque consideration dans le monde? Cependant la plus grande partie des hommes est ainsi faite. Elle l'emporteroit sur le nombre, à recueillir les voix.

Il y en a d'autres à qui la nature a donné une pointe de goût, pour ainsi dire; ils sen-

sent veritablement ce qu'ils lisent : mais parce qu'elle n'a fait qu'ébaucher en eux une vertu, & qu'ils n'ont pas la force de produire, ils se vengent souvent de leur foiblesse sur les Auteurs de ce qu'ils admirent : ils les méprisent, ne cherchent qu'à décrier les Ouvrages qui ont une fois picqué leur jalousie, & le font ordinairement comme le menu peuple, par des quolibets & des monnosyllabes, sans donner d'autre raison de leur critique que leur goût, qui n'est pas toûjours le plus juste.

D'autres encore, pour être entrez en lice, sont devenus concurens. Ceux-là se rabattent ordinairement sur leurs Ouvrages, prennent sceance parmi les connoisseurs, s'établissent Juges du bon & du beau, & de tout ce qu'ils n'ont pas

fait ; c'eſt un deffaut eſſentiel qu'ils ne pardonnent pas. Quelle injuſtice ? eſt-ce la faute d'un bon Ouvrage de n'être pas ſorti de leurs mains.

Il eſt donc bien difficile de ſçavoir à quoi l'on doit s'en tenir ? Oüi, ſans doute : le bon Juge a le bon goût ; mais le bon goût eſt rare. Il y en a, mais ſi peu, que les préventions ou l'autorité le corrompent dans la plûpart de ceux même où il ſe trouve.

Que conclure delà ? Que l'on devroit faire plus de cas des bons Auteurs, épargner les médiocres, & n'en dégouter aucun. Les bons ont été médiocres au commencement, & les médiocres ont commencé. C'eſt trop contr'eux d'être mal payez & ſans eſtime, l'on devroit opter ; peut être que l'un ne manque qu'à cauſe de l'autre ;

Car dans le siecle où nous sommes, l'estime du monde se regle assez par les biens. Quoiqu'il en soit, il faut rendre justice au public ; tres-peu de gens sçavent & peuvent écrire pour la gloire, encore moins sont capables & en état d'y parvenir.

L'on voit dans la plûpart des Ouvrages de ce temps, beaucoup de vivacité & peu de bon sens ; beaucoup de discours & peu de raison ; de grands ramas & peu de justesse. Le jugement est la chose du monde, dont on s'embarasse le moins. Aussi ne cherche-t-on en les lisant qu'à se delasser, & plus encore à *tuer le temps*, comme l'on dit, & à lire les nouveautez, qu'à faire usage d'un loisir precieux, dont les Dieux n'ont pas favorisé tous les hommes. De maniere que l'on seroit presque

tenté de croire que la plûpart de ceux qui écrivent, sont d'intelligence avec quelques-uns de leurs Lecteurs ; & que moins ceux-ci font voir de jugement dans ce qu'ils lisent, moins ceux-là en laissent voir aussi dans leurs écrits.

En verité on ne finiroit pas sur les Auteurs, si l'on vouloit tout dire. Depuis que les Modernes lassez de copier les Anciens, se sont avisez de se copier les uns les autres, tout le monde a fait des Livres. L'on a quelquefois tant d'envie de passer pour homme d'esprit, que l'on ne s'imagine pas une autre voïe que de faire un Livre ; & c'est souvent tout le contraire, & la marque d'un bon esprit de s'en abstenir. On lit donc, on écoute, on collige, on ramasse dans cette intention, & l'on fait tant que

l'on parvient enfin à ce que l'on souhaitte. On croit alors qu'un Livre est un titre suffisant pour avoir celui d'homme d'esprit. L'on a cette opinion quand on est jeune, & l'on perd souvent la réputation d'avoir quelque merite, par les mauvais Ouvrages que l'on donne. Quand on commence à sçavoir quelque chose, que l'âge a meuri & formé le jugement, & qu'on seroit en état de faire mieux, on se repose; alors, on voudroit avoir brûlé ses premiers Ouvrages; mais malheureusement il en reste toûjours assez d'exemplaires, pour ôter à un homme la reputation qu'il ambitionne, & qu'il eût eüë, s'il se fut abstenu d'écrire, ou qu'il eût écrit plus tard.

Ce qui m'a toûjours donné beaucoup de goût pour le precepte d'Horace, que je vais

rimer à ma façon, quoique je ne l'aïe pas suivi.

Aïez un Censeur habile
Auquel vous defererés,
Avant d'exposer en Ville
Les écrits que vous feres.

Lisez, retouchez sans cesse
Et policez-les longtemps;
Ne les mettez sous la Presse,
De neuf ans.

Un ouvrage qu'on enferme,
Et qu'on a soin de revoir
Contre la brigue tient ferme
Quand le jour vient à le voir.

Tel Auteur qu'on voit écrire
En vers, en prose, au hazard;
De même qu'un babillard
Qu'on voit jaser, qu'on voit rire
S'en mord les doits tôt ou tard.

Tout ainsi qu'on n'est plus maître
D'un

D'un mot qu'on vient de lâcher.
Un écrit qu'on fait paroître
Ne peut plus se retoucher.

L'Impression qu'il a faite
Demeure dans les esprits,
De tel écrit dont on s'entête
On est aigrement repris.

¶ Un habile l'a dit, si l'on retranchoit l'Epitre dédicatoire, l'Avertissement au Lecteur, la Preface, la Table des Matieres, & les Approbations de quelques Ouvrages, il resteroit à peine de quoi faire un Livre. J'ajoûte que si chacun en revendiquoit ses reflexions, & ses pensées, à peine le titre seul resteroit-il à celui qui s'en dit l'Auteur.

Tel ainsi, qui ne sçait la Fable, l'Histoire, ni les Anciens, presse & travestit un Moderne dont il emprunte jus-

qu'au nom, & fait un Livre sous ces auspices, dont j'entends dire que les peintures sont si naives, qu'on y reconnoît tout le monde. C'est pis dans la Republique des Lettres, qu'un Essain d'Abeilles dans un Parterre, où elles buttinent la substance des plus belles fleurs, pour en composer tout au moins un Ouvrage utile. Qu'en arrivera-t-il si je le dis? Tous déguisez que soient vos larcins ô *Girolape*, par vôtre maniere de rendre les pensées des autres, on les reconnoît & ce que vous êtes, par un contre-ridicule de ce Philosophe d'Athenes, dont Socrate reconnoissoit l'orgueil à travers les haillons dont il avoit accoûtumé de se couvrir.

Mais je dis les choses trop cruëment: ce n'est point là la maniere de ce siecle, où l'on

veut que tout soit enveloppé, jusqu'au raisonnement; de maniere que ceux qui parlent ne s'entendent quelquefois pas mieux, que ceux qui écoutent. Changeons donc de stile; car pour la matiere elle est trop feconde pour la quitter.

CHAPITRE II.

De quelques Assemblées & de quelques usages.

QUE de differens genres d'Auteurs quand j'y pense! & de combien de sortes d'Auteurs dans chaque genre! Il y a les Poëtes, & les Orateurs. Parmi les Poëtes, les Heroïques, les Tragiques, les Comiques, les Satiriques, les Ciriques, les Anacreons, les Caustiques ou Epigrammati-

ques & les Doucereux.

Parmi les Orateurs, les Historiens, les Retheurs, les Traducteurs, les Philosophes, les Puristes, les Critiques & les Theologiens; sans compter les Plagiaires & les Copistes, qui sont encore en plus grand nombre.

Où rencontrer tant de gens! à Paris, tout y abonde. Il n'y a point d'année que la Province n'en fournisse des milliers. Ils y viennent, pour ainsi dire, faire leurs caravannes, & de là se retirer chez eux, où les femmes & des écoliers les admirent.

Que vois-je devant moi? un homme réveur, qui regarde tout le monde & ne voit personne; qui ne rend point le salut, & qui est occupé; c'est un Poëte assûrement, & il compose; les mouvemens de sa tête

marquent la mesure de ses Vers, suivons-le : Où me conduit-il? au Caffé; au Caffé bons-Dieux! Qui l'auroit crû? Je pensois aller à quelque Academie, ou tout au moins dans une de ces Assemblée de beaux Esprits, où l'on ne dit souvent rien moins que des choses spirituelles. Poursuivons.

J'entre comme lui, & il passe; monte un degré & disparoît, pendant qu'un garçon m'arrête en bas à me demander ce que je veux boire. Rien, lui dis-je? donnez-vous donc la peine de monter, me dit le garçon : alors ravi de pouvoir joindre à si bon compte l'homme que je croïois avoir perdu, je m'imagine avoir trouvé le mot du guet. Je monte, & à mesure que j'approche d'un lieu mysterieux, j'entens un bruit sourd & confus de voix

mêlées semblable à un certain bourdonnement, que l'on entend aux approches d'un Marché. J'avance, & presqu'en tremblant, j'entrevois au travers des tenebres une porte fermée. Je l'ouvre, & au lieu d'un homme que je cherche j'en vois trente autres, parmi lesquels je ne sçaurois plus le démêler. Ils sont tous assis, & entassez les uns sur les autres, au tour de plusieurs tables de bois, nuës, sans tapis, & seulement éclairées par une chandelle.

Là ils parlent bas, je n'ose approcher; ils conferent sans doute, me dis-je, de quelque affaire importante; il y auroit de l'imprudence à les troubler & à prêter l'oreille, retirons-nous.

A peine me suis-je mis en devoir de le faire, qu'une voix aiguë, qui s'éleve ordinaire-

ment pardessus les autres, me retient. Je tourne la tête, & j'aperçois un Cavalier hors de sa place, qui crie de loin à ceux qu'il a laissez assis, *la proposition est fausse*. J'écoute, & je comprens qu'il parle du Systeme de Copernic. Je m'approche de nouveau; & prétant l'oreille à chaque table, j'entens que l'on s'entretient à celle-ci de Theologie, à celle-là de Mathematiques, à cette autre d'Eloquence, à cette autre encore de Poësie & de Traductions; je n'en vois pas une où la matiere & les sujets que l'on y traitte ne soient differens.

Surpris de la nouveauté du spectacle, je m'imagine être dans l'Attique, vivre du temps de ces anciens Sages de la Grece, & voir les Disciples de Zenon, ou ceux d'Aristote sortans de l'Ecole, attroupez, les uns sous un port

tique ; les autres sur un Peron ; d'autres, dans le coin d'une Salle, & là disputer entr'eux sur la Leçon que leur Maître vient de leur faire.

Edifié de tant de sagesse, je commence à croire que les hommes sont devenus meilleurs, & que les premiers temps sont revenus. Car qui ne diroit qu'ils viennent dans un lieu comme celui-ci, pour toute autre chose, que pour ce qu'ils y font ?

Un homme qui me connoît arrive comme je fais cette reflexion, & me demande ce que je fais là. J'admire, lui dis-je, la sagesse de tous ces hommes qui n'écoutent & ne s'entretiennent que de bonnes choses.

Bon, me répondit-il, ces gens vous paroissent sages parce qu'ils parlent de sagesse. Est-il rien de plus commun que cette espece de vertu ? Ecoutez raisonner

ſonner la plûpart des hommes, ils vous ſurprennent & vous enchantent par leurs diſcours; voïez-les agir, c'eſt toute autre choſe: Peut-être eſt-il plus aiſé de bien parler que de bien vivre, continua-t-il; mais rien n'eſt plus ordinaire que ces Catons qui prêchent l'abſtinence & qui vivent en libertins; aprés tout, il n'y a qu'à avoir de la patience avec eux pour les connoître. Ils prennent toûjours ſoin de vous détromper des préventions que vous tenez bien plus ſouvent de la bonté de vôtre cœur & de vôtre eſprit, que de la parfaite connoiſſance que vous avez de ce qu'ils ſont.

Ceux que vous voïez là, interrompit-il, ſont tous diſtinguez par quelque talent. Ils parlent de tout, de Morale, de Phiſique, de Medecine, de Politique, d'Hiſtoire, de Theo-

logie, de Jurisprudence, d'Astronomie, de Mathematiques & de belles Lettres. Le secret seroit d'en accorder seulement quelques-uns avec eux-mêmes, sur deux propositions semblables, dans deux matieres differentes.

Ce n'est pas aussi que tous aïent étudié celles dont ils parlent, ni qu'ils aïent lû aucun des Livres qui les traittent: mais qu'est ce que cela fait à la question? Ils parlent toûjours, & ne veulent que parler. Le naturel des François est de parler de tout, & de ne sçavoir rien; & la plûpart de ces Messieurs sont les meilleurs François du monde. Adieu ne plaise néanmoins, que je confonde personne, il y a là grand nombre de gens habiles qui peuvent parler sur le champ & avec beaucoup de solidité sur differentes matieres.

Celui-là, par exemple, est connu par son érudition, il sçait les Peres, l'Ecriture sainte, la Theologie, les points secrets de la desunion des Protestans; il est couché sur l'Etat.

Celui-ci est protegé par son merite, & s'est fait connoître à la Cour par une Tragedie où il a representé un grand Prince avec de plus grands Princes: homme plein de feu, d'imagination & de satyre, il se fait craindre de qui ne l'aime pas, & se fait aimer de qui le connoît.

Cet autre remplace Corneille, console de la perte de Racine, Prime sur la Scene, & ne sçauroit plus être loüé que par sa modestie.

Celui-ci est un bel esprit, qui a soin par sa memoire & ses recüeils de faire vivre malgré eux, la plûpart de ceux-mêmes

qui voudroient mourir. Homme amuſant, & toûjours nouveau, enflé de la ſubſtance d'autrui; mais plein de goût, & ſur le jugement duquel on peut dire d'une bonne choſe, qu'elle eſt bonne.

Celui-là auſſi naturel qu'Anacreon, eſtimé par ſa Poëſie Lirique, eſt recherché des Muſiciens; ſon ſtile auſſi doux que celui de Tibule, & auſſi galand que celui d'Ovide, fait oublier Quinault en quelques endroits; par tout regretter Lully; & ne paſſe l'un, que parce que l'autre lui manque.

Cet autre que vous voïez à côté, eſt un Aſtronome païé pour l'être. C'eſt pour le ſiecle où nous ſommes, vous en dire tout le merite.

Celui-là eſt un homme poli, delicat au deſſus de ſa naiſſance, ſentant ſes forces; Connû

par cent jolies choses, sur tout par une Comedie, où il a joüé le caractere du monde qui plaît le plus; celui des gens qui sçavent vivre; celui qu'il a luimême, & qu'il est quelquefois bien aise de trouver chez les autres.

Cet autre, enfin, a qui la nature n'a pas eû le temps de garnir le menton, a été fait, pour ainsi dire, avant son corps. Il a fait mentir le Proverbe, & justifié par des productions heureuses & aplaudies qu'elle est encore dans sa premiere force, & que l'on peut trouver dans le premier âge de quelques sujets, le discernement & la vertu qu'elle accorde à l'âge avancé.

Les tables autour desquelles ils sont assis, sont comme autant de Tribunaux qui ont chacun leurs Presidens, dont ils

changent plusieurs fois le jour, suivant l'inquiétude & l'agitation de l'esprit de celui qui y préside. Ils n'ont pas tous la même autorité, ni les mêmes maximes à beaucoup prés; mais ils ont tout au moins cela de commun, que la jurisdiction des uns & des autres finit avec la Sceance, & ne passe pas la table.

Là, viennent se rendre regulierement deux fois le jour ces heureux faineans de la Ville, ces gens embarrassez d'eux-mêmes qui ne sçavent que faire, qui n'ont jamais rien fait, & qui feront la même chose toute leur vie. Le premier venu, selon le degré d'étourderie qu'il a reçû du Ciel, y propose sa question, s'opiniâtre, jargonne, juge, décide, & ne s'en tire que comme Arlequin de dessus le Theatre, avec les étrivieres.

Le plus mauvais Poëte, & l'Orateur le plus froid y sont écoutez ; peu à la verité les admirent, & tous s'en moquent : mais c'est en cela qu'on les trouve encore plus honnêtes que d'autres qui ne veulent pas mesme se donner la peine d'en rire ; de sorte que chacun passe là en revûë & fournit à la conversation à ses dépens. Les sçavans y parlent peu, & ignorent tout ; les étourdis sçavent tout & y parlent toûjours ; les plus sages écoutent tout, & n'y disent mot.

De ce côté vous voïez la table des Theologiens, celle des Poëtes, des Philosophes & des Naturalistes ; de l'autre, celle des Jurisconsultes, des Orateurs, des Astronomes, & des Medecins.

Où est donc, interrompis-je, celle du Marchand, celle où

l'on boit ? car ſans doute, il ne gagne pas ſa vie à de ſi beaux entretiens. Vous ne l'entendez pas, reprend mon homme, tout ceci eſt plein de myſteres. Quelqu'établi pour lui & pour vendre des liqueurs que vous paroiſſe le Marchand, il n'eſt que le Receveur de ces Meſſieurs, qui s'y debitent eux-mêmes en gros & en détail : c'eſt une Enigme, il faut vous l'expliquer.

La plûpart des perſonnes que vous voïez, ſe ſont fait un nom celebre par leurs Ouvrages. Comme on ſçait dans le monde qu'ils ſe rendent ici à certaines heures, & que là ils ſe donnent en ſpectacle à qui veut les voir, la curioſité y conduit une partie de ceux qui y viennent. Quelle apparence alors, d'entrer dans un lieu deſtiné pour debiter des rafrai-

chiſſemens & des liqueurs, ſans en prendre quand on n'y eſt jamais venu ? on n'oſeroit. L'on commence donc par en demander : les jours ſuivans on eſt ſi honteux de paroître pour écouter, que l'on recommence. La dépenſe continuë, & ne ceſſe ordinairement, que lorſqu'on croit avoir acquis le droit d'Ancien ; c'eſt à dire le droit de venir ici regulierement deux fois le jour prendre ſceance parmi les habiles, & y boire même ſans païer.

De cette maniere le Marchand, ſous le nom de rafraîchiſſemens debite les converſations de ces Meſſieurs ; & ceux qui veulent en avoir le plaiſir l'achetent ſous le pretexte des liqueurs, qui ne ſont plus que pour la ceremonie.

Ainſi vont toutes choſes dans le monde, ajoûta-t-il. La plû-

part de celles que l'on y voit ; ne ſont faites, que pour dérober la verité de celles que l'on y cache ; tout gît en pretexte & en apparence parmi les hommes. Le grand ſecret eſt d'en avoir de plauſibles & qui les amuſent ; & les plus naturels ſont ceux qui reuſſiſſent le mieux, & qui font le plus de dupes.

Vous prétendez donc, repris-je, que ceux qui viennent ici ſont les dupes de ceux que j'y vois ? Oüi, me répondit-il, s'ils y viennent pour écouter toûjours la verité & de bonnes choſes.

Tout ce que l'on peut vous dire de plus certain, c'eſt que de ſemblables lieux ſont d'un grand ſecours à la Republique, & à quelques Citoïens ; ils délivrent celle-là de quantité de fainéans qui pourroient lui nui-

re, & occupent une partie ceux-ci, qui bien souvent ne sçauroient que faire.

Mais il en est ainsi de tous les hommes. Quelques-uns passent leur vie à faire du mal, une plus grande partie à ne rien faire, & tout le monde à faire une de ces deux choses.

Reposons-nous, aussi-bien n'est-on pas éloigné d'ennuier le Lecteur quand on commence à s'ennuïer soi-même. S'il veut me suivre je réprendrai demain ma narration où je la laisse. Je donne pour cela rendez-vous, au même endroit, à mon camarade.

CHAPITRE III.

Continuation du précedent.

ME voici au lendemain & au rendez-vous. He bien, me dit mon homme en m'abordant, serez-vous aujourd'hui de ceux qui païent la conversation & les chandelles ? Volontiers, lui dis-je ; en attendant satisfaites moi sur une difficulté.

Comment fait cet Etranger qui a attiré tout Paris par sa magnificence ? ce ne sont pas assurément les belles conversations qui le soûtiennent : Sa boutique cependant est comme un Palais enchanté, l'or, le marbre & les glaces y sont étalez de toutes parts. Une porte artistement construite, ornée

de quantité de festons & de figures dorées en bas relief, frappe la vûë des passans, & semble par son éclat les inviter à lui rendre visite. De gros caracteres d'or paroissent au dessus & vous apprennent le nom de celui qui l'habite. Vous ne le voïez point à l'entrée, comme quantité d'autres de sa profession, s'abbaisser jusqu'à venir vous accüeillir & vous faire carresse, Une enfilade d'appartemens où l'on arrive par un portique, & des anti-salles, le mettent à couvert du bruit de la ruë & ses passans. Vous le trouvez ensuite dans une espece de Contoir fermé en rond, assis comme sur un trône, d'où il ordonne à quantité de ministres crasseux, qui ne vont & ne viennent que par ses ordres: d'abord tant de gens abordent, que cinq pieces de plain pied

ne suffisent plus, on y est trop serré. Le Marchand pour recevoir son monde, est obligé de percer la muraille de son voisin, qui pour se trouver lui-même trop pressé, & se mettre au large, fait de son côté un trou à la Lune.

Helas! reprend mon homme, c'est l'effet du mauvais exemple. Ce pauvre voisin l'avoit devant lui, il s'y est laissé tenter: mais encore, repris-je; car vous vous êtes engagé à m'instruire; qu'elle est donc l'intrigue & le sçavoir faire de cet Etranger? qui l'a élevé à cette magnificence, & dequoi se soutient-elle? La belle demande: Vous, moi, & mille autres qu'il a dupez avant nous, lui donnent tous les jours le moïen de le faire encore.

Cet Etranger étoit au delà des Monts; tant que la guerre

à durée il y eſt reſté ; elle lui produiſoit des hommes tels qu'il les lui faut. La paix eſt venuë à ſe conclure, ils ſe ſont retirez & il les a ſuivis: Que pouvoit-il faire de mieux parmi ſes compatriotes ? on n'attrape qu'une fois les gens d'au delà les Monts, ſi l'on fait tant que de les attraper ; mais dans ce païs-ci, bons dieux ! les dupes ſe relevent les unes les autres ; on n'y ſçait pas profiter des ſottiſes d'autrui. Tout ſe perd dans la foule ; une ſottiſe y eſt cachée par une autre, cette autre, par une plus grande, & celle-là enfin par une éclipſe qui enrichit ſouvent celui qui ſçait la faire à propos.

J'avouë, lui dis-je, que rien n'eſt plus commun que ces ſortes de tranſmigrations dans le monde ; a-t-on fait faux bon dans un lieu, l'on étale dans un

autre où l'on eſt moins connu ; les dépoüilles des malheureux que l'on a faits ailleurs : & ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt qu'on diroit que ces dépoüilles, loin de faire fuïr les Pigeons, comme l'on dit, ont de même que certaines herbes, la vertu de les attirer, & d'en dépeupler le voiſinage.

Vous y voilà, me dit mon homme ; on vient de ſi loin, qu'on a ſouvent tout le temps de s'accrediter, de faire des emprunts & de s'eſquiver avant le terme. Il ne faut pour cela qu'ouvrir une grande Boutique, y faire beaucoup briller une petite dépenſe ; païer d'abord ſi comptant que mille dupes viennent s'offrir & s'y prendre ; car c'eſt à qui ſera la plus grande ſottiſe. On entre enſuite dans un grand détail, on agit, on complote ; on fait ſa bourſe, &

en

en un mot : quand elle est plaine, on leve le piquet un beau matin, que les Marchands sont encore endormis.

Et la Justice, lui dis-je ? quelle simplicité, la Justice ! Vous êtes encore dans l'erreur du vieux monde. Cette crainte étoit bonne du temps passé, que la mauvaise foi ne trouvoit point d'azile parmi les hommes : alors il falloit aller bien loin pour être à couvert de la rigueur des Loix. Toute la terre pour punir une injustice, n'étoit qu'un même climat. On ne connoissoit point ces retraites honteuses où le vice fait nargue à la vertu, & où les criminels composent & se rendent maîtres de la Justice.

Jupiter l'hospitalier n'avoit encore vû dans son Temple que des malheureux. Aucun scelerat n'avoit osé en approcher ;

loin d'y trouver la protection qu'il y eût cherchée, il y eût rencontré la vengeance & les châtimens qu'il fuïoit.

N'avez-vous point entendu parler, interompit-il, d'un certain canton ſcitué au Nord de la Ville, où l'on dit que le bien d'autrui eſt en ſureté, & où Themis n'a jamais mis les pieds; c'eſt le lieu de Paris le plus ſeur, où il y a cependant le plus de voleurs. Les places y ſont retenuës d'une année à l'autre : on s'y ſuccede ; & bien loin que l'on ſe faſſe une affaire de l'habiter, dans l'opinion de quelques habiles, c'eſt politique, & ſçavoir ſon monde que de s'y ménager une retraitte. Qui ſe voit preſſé n'y a pas mis les pieds qu'il eſt au large; tel autre qui eût langui dans le monde toute ſa vie, y a ſi bien menagé ſa banqueroute, qu'il eſt

en état de la faire faire à son voisin.

Là viennent se rendre tous les jours une infinité de gens de toutes les conditions. Le Marchand, l'homme d'affaires, l'Officier & l'homme de Robe. Ils y sont mal logez, & plus cherement que par tout ailleurs : mais ils ont le plaisir de s'y voir encore plus au large qu'autre part, avec l'agrément de maîtriser ceux, dont naturellement ils devroient dépendre.

A voir ce Canton, on diroit d'une Republique indépendante au milieu d'un Gouvernement despotique, où il est permis aux Republicains de violer impunément les Loix de la Justice & du Prince, pour accommoder leurs affaires.

Quoique cette Republique n'ait point de Loix particulie-

res, elle ne laiſſe pas d'avoir ſes Milords, & un Juge que l'on peut flechir par des préſens, comme les autres. Ce Juge a le ſoin d'entretenir la paix & la police parmi les Republicains, de juger des differens qui ſurviennent entr'eux; & c'eſt ordinairement, de deux coups de poings quel eſt le plus fort? car les autres diſputes y ſont rares: Ce lieu à le ſecret d'adoucir l'humeur de ceux qui l'habitent. Il a même tant de charmes pour eux, que peu ſe paſſent d'y revenir, quelque ſejour qu'ils y aïent fait.

Là, chacun à l'exemple de ſon confrere, ſe défait de ſa fierté naturelle, & fait amitié au premier venu. Le rang, la naiſſance, les Emplois, tout y eſt oublié. Les connoiſſances s'y font du ſoir au matin; & les confidences, dés qu'on ſe connoît.

Ce n'eſt pas que parmi beaucoup de fripons qui s'y retirent, il ne s'y rencontre toûjours quelque innocent malheureux, que le ſort perſecute : mais parmi un ſi grand nombre de coupables, à peine, à les parcourir l'un aprés l'autre, en trouveroit-on un ſeul, que l'on pût renvoïer comme ce forçat, qui aïant avoüé ſes crimes, fut délivré de la chaîne, dans la crainte qu'il ne corrompît ſes camarades, qui ſe diſoient les plus honnêtes gens du monde.

Vous voïez ce Partiſan qui en eſt ſorti depuis quelques années, ajoûta mon homme, pour me faire remarquer une livrée jaune; le voilà en caroſſe, il alloit à pied auparavant. Ah! de grace, m'écriai-je, ne l'inſultez pas, il eſt de mes amis, & il a le cœur ſi bon, qu'il

n'a rien à lui, qui ne soit à eux.

Quittons le dialogue, pour entrer dans une autre maniere d'écrire : changeons de teze, & parlons ; si cela se peut, moins en general de tout le monde. Les Chapitres en seront plus longs; mais on pourra les lire à plusieurs reprises, ou abandonner tout à fait le Livre.

CHAPITRE IV.

Des hommes, & de leurs differens caracteres.

RIen n'est plus loüable que les hommes à ne les regarder que par les dehors. Ils sont affables, ouverts, caressants, tendres, genereux, fideles, desinteressez & bons amis. Il y a

même une Contrée dans le monde où ils excellent en vertu, en politesse & en sçavoir vivre. On ne voit là aucun de ces vices qui dégoutent par tout ailleurs de la societé, ou qui la font craindre. Tout y est riant, l'air, les ajustemens, le langage & les manieres. Les femmes y sont fidelles à leurs maris, & les maris à leurs femmes. Ils sont tendres & respectueux envers le sexe, & pour leurs enfans ; dévoüez au merite, à la vertu, à la Religion, & à la grandeur du Prince. Le mal est que de si belles choses ne sont qu'au dehors ; & que la plûpart ont encore plus, de quoi rebuter un bon esprit, que de flateuses apparences qui trompent.

Bien des Courtisans sont de la nature de certains vers qui brillent beaucoup dans l'obscurité, & qui sont moins que rien au grand jour.

J'admire cependant, que des pieces souvent mal assorties, presque toûjours en desordre & contraires les unes aux autres dans leurs veuës & dans le mouvement puissent conserver dans le public un si bel ordre, des airs & des manieres si prévenantes. Tel qui vient au devant de vous & vous aborde d'un air gracieux, sort de vous rendre un mauvais office auprés du Prince. Telle femme aussi qui flatte & caresse son mari devant le monde, ne craindroit pas tant de l'empoisonner, que de paroître ne l'aimer pas.

¶ Les hommes sont comme ces arbres dont on ne connoît bien la vertu qu'en les dépoüillant de leur écorce. Il y en a dont l'écorce est bien amere : mais en récompense le dedans est quelquefois plein de douceur.

D'autres ne ſont doux que par les dehors ; le dedans eſt plein d'amertume ; & la plûpart des femmes leur reſſemblent. Ce ſont des moutons par les dehors, & des megeres au dedans & dans leur domeſtique.

Ces premiers hommes ſont comme ces remedes amers à la bouche & utiles à la ſanté. Ces autres, comme ces poiſons agréables, qui envoïent un homme en l'autre monde en lui donnant du plaiſir.

Je pourois étendre le ſens de mes comparaiſons ; mais il faut laiſſer quelque choſe à faire au Lecteur. C'eſt quelquefois un art, de ne pas tout dire. Chacun met de ſon eſprit à entendre une choſe qui paroît avoir deux ſens ; & alors elle en eſt bien meilleure. Un Auteur dit ainſi ſouvent, ſans y penſer, mille jolies choſes qui ne lui ſont

jamais venuës en idée.

¶ C'est aussi tout le mauvais ; comme tout le merite de certains Ouvrages que d'être obscurs, ou susceptibles de quelques applications ; car je tiens tout au moins la chose égale, qu'elles viennent aussi-tôt du Lecteur, que du discours & de l'intention de celui qui a écrit. Ceux qui ont de l'esprit en trouvent par tout, sans en chercher, ceux qui n'en ont point n'en trouvent jamais, quoiqu'ils en cherchent. Il y en a, qui pour faire voir qu'ils en ont, se donnent la torture pour imaginer des chimeres, qui font tort à d'honnêtes gens.

¶ Combien d'excellens Ouvrages ont peri, ou sont inconnus faute d'interprêtes ; je dis de lecteurs oisifs & mal intentionnez ? Combien vivent par le même moïen, qui n'ont pas

merité d'être imprimez ?

¶ C'est la même chose pour le peuple, qu'un Ouvrage qui sort des mains d'un homme d'esprit, & un Ouvrage qui en porte le nom. Il en est à peu prés, à cet égard, comme de ces pieces de monnoïe, qui ne seroient pas d'un grand cours dans le monde, sans la figure du Prince qu'elles représentent.

¶ Un Livre épais d'un travers de doigt, que l'on vend publiquement chez le Marchand, & dans lequel on n'avoit encore rien trouvé de dangereux ni qui pût être tiré à consequence, devient mauvais par la disgrace de son Auteur. Il étoit oublié, & presque inconnû sans cette circonstance, elle lui manquoit pour le faire augmenter de trois Volumes. S'il est deffendu, il est plein de mysteres

& de choses hardies; le Public à qui on le dit, croit les y voir, se persuade fort qu'elles y sont, ne les y a point vûës, mais se les imagine, & les tient pour écrites. De toutes les choses de la vie que l'on sçait, bonnes ou mauvaises, inutiles ou necessaires, la plûpart des gens s'en cachent la moitié pour se tromper eux-mêmes.

Il faut l'avoüer, il y a des destinées terribles qui ne se bornent pas a la seule personne qu'elles regardent. Elles ont une étenduë presqu'infinie, elles attaquent ses parens, ses amis, sa famille, ses Ouvrages, & tout ce qui vient d'elle. Elles influent sur tout, & leurs influances sont presque toûjours mortelles. On en est rarement quitte pour une saignée.

Que le pouvoir qu'ont les

Grands de regler l'opinion & les ſentimens du monde doit les flatter ! ils font des hommes tout ce qu'ils veulent, & comme des pieces de monnoïes : ils les haussent & les rabaissent, on les reçoit ſelon leur cours, & rarement ſelon leur merite. Nous ignorons trop pour le connoître les impreſſions ſecrettes que fait ſur nous la faveur ou la diſgrace.

¶ Il y a des choſes qu'il faut voir de ſes yeux, & dans un certain point de vûë pour en bien juger. Les hommes ſont dans ce rang. L'on dit tant de bien des uns, & tant de mal des autres, que, s'il n'eſt pas permis d'en douter, parce que ce ſont quelquefois des gens de poids qui en parlent, du moins ne ſçauroit-on tout à fait renoncer à ſon propre jugement ſans quelque foibleſſe. On parle,

on médit en l'absence de quantité de gens qu'on n'oseroit blâmer quand ils sont présens, ils auroient la liberté de se deffendre & de se justifier, & c'est ce que l'on craint. Lorsqu'ils sont loin, la medisance, comme l'imagination, grossit les objets; & vous represente un Pigmée, comme un Elephant, & un homme ordinaire comme un grand ou un méchant homme : de prés, c'est moins que rien; le bon & le mauvais tout se dissipe : l'on est obligé de travailler sur d'autres idées; l'on a affaire à un autre homme, & quelquefois si different du premier, que tout disparoît jusqu'à la figure.

Mais qui est-ce qui juge ainsi par soi-même, sans avoir rien à craindre de ses préventions? le dirai-je, presque personne n'est capable de porter un jugement bien sain sur la plû-part

des choses de la vie ; on en parle, comme on en entend parler, & presque tout le monde en parle mal. Une forte raison pour croire & pour dire une chose, est de sçavoir bien des gens qui la croïent ou qui la disent. On adopte ainsi les opinions populaires. Une erreur ancienne, passe pour une verité constante ; on pend un homme dans cette bonne foi : & on le dépend ordinairement quand il est mort.

Me trompai-je ? n'y auroit-il pas encore une espece de paresse à croire si legerement tout ce qu'on dit de bien & de mal dans le monde ? L'on a plûtôt fait, je l'avouë, d'être credule, que d'examiner les choses par soi-même ; il en coûte moins, & on se laisse aller. Il y a en cela (il faut que je le dise) un avilissement bas de son propre bon-

neur, qui me fait méconnoître l'homme dans son amour propre, si je ne fais reflexion, que souvent ce sacrifice de ses propres lumieres retombe sur lui, par les agrémens qui lui reviennent de sa complaisance pour les autres: mais peu de gens ont un amour propre si éclairé; & c'est faire honneur à bien des bêtes qui raisonnent; ou qui agissent à l'avanture, de leur donner une délicatesse, dont même bien des gens d'esprit ne sont pas capables.

¶ L'esprit de faire valoir un talent vaut souvent mieux que celui de le posseder. C'en est un autre, où il faut veritablement moins de goût & de capacité, mais plus de connoissance du monde & de reflexion sur les mœurs.

Combien de gens par exemple, ont eû, & connû inutilement le

même remede, que cet Etranger qui s'en est enrichi, pour n'avoir point sçû trouver comme lui le secret de le mettre en œuvre ; & de l'apliquer même indifferemment, à toutes sortes de maladies sans les connoître.

¶. Cet autre homme qui a paru sur l'orison avec un talent singulier, à d'abord été couru de tout le monde, il n'étoit fête que de son travail, six mois aprés il est mort de faim, d'autres maîtres se sont enrichis pendant huit ans de ses Ouvrages, qu'on n'a cessé de trouver bons qu'entre ses mains. Les hommes ne veulent pas tant de bonne foi. Une chose trop naturelle les dégoûte : il leur faut par tout du mystere ; & quoiqu'ils en disent, on fait rarement bien ses affaires avec eux, si l'on fait tant que de n'en être pas la dupe, lorsqu'on ne les aide pas à se

tromper; car ils veulent l'être.

On ne finiroit point sur le chapitre des préventions, tout en est rempli; on ne voit, on n'entend, on ne juge que par elles : c'en est même une, selon quelques Philosophes, de croire que l'on vive & que l'on ait faim.

¶ Le public s'est fait une idée de *Zostris* sur les choses extraordinaires qu'il en a entendu dire: il paroît un homme que l'on n'avoit point encore vû, & il échape à quelqu'un de dire c'est *Zostris* : c'en est assez pour le faire croire. Le public a déja remarqué dans ses traits, dans son air, dans sa phisionomie, tout ce que *Zostris* à jamais fait de mal. On ne sent pas encore la haine & l'antipatie que de pareilles découvertes produisent ordinairement; mais on les excite: & l'on se fait ainsi, malgré

la nature qui tend au vrai, des affections & des haines quelquefois plus fortes, & toûjours plus injustes que les naturelles qui sont encore à craindre.

Il en est tout le contraire d'un autre homme que l'on croit mort. Il a beau paroître au grand jour, se montrer au public, se donner en spectacle à tout un Roïaume, nommer & reconnoître à la voix ses amis & ceux qu'il a frequentez étant jeune, il est mort; le public a pris son parti & le veut croire. Un Arrêt solemnel aprés d'exactes perquisitions, ne le desabuse pas. Il aime mieux accuser de cabale ou d'injustice ceux qui les ont faites, & qui ont dit c'est le vrai *Sozie*, que de revenir de son premier jugement : ceux du public sont irrevocables, Il les porte ordinairement sur la premiere chose qui le frape, & la pre-

miere chose ordinairement, est celle qui trompe.

¶ J'entens dire de Merphise, il a gagné par son coup d'essai, les bonnes graces & l'approbation du Prince, a commencé par où un habile consommé dans la science des notes a fini. Les avantures d'un Grec dont le nom est connu dans toutes les Gaules ; lui ont fourni la matiere d'un second Ouvrage qui n'a pas moins réussi que le premier. Merphise s'est depuis reposé comme un vieux Athelette, & a laissé un vuide entre lui & lui-même ; pour ainsi dire, où quantité de petits Ouvriers sont venus échoüer, & travailler autant à sa propre gloire, qu'à s'ensevelir eux-mêmes sous leur ruïnes : Il y a bien plus d'art à sçavoir placer certaines actions de la vie, qu'il n'y a d'habileté à les

faire. Leur ſuccés dépend ſouvent du temps & de la ſaiſon, plûtôt que de leur merite.

Un habile homme doit ſçavoir auſſi le rang de ſes interêts; & les conduire chacun dans ſon ordre : mais il arrive ſouvent que nôtre avidité trouble cet ordre. L'on court aprés tant de choſes à la fois, que pour trop deſirer les unes, qui ne ſont pas toûjours les plus utiles, on perd les agréables, & les néceſſaires qu'on n'auroient pas manqué d'obtenir.

¶Un ancien* l'a enſeigné par un Apologue. Il ne faudroit jamais avoir qu'un objet, un ſot qui a un bût & qui tend à quelque choſe, fait plus de chemin qu'un habile qui s'applique à remarquer dans ſa route ce qui s'y trouve de curieux. C'eſt ici ſur tout, le portrait des gens de

* *Eſope dans la Fable du Chien.*

Lettres, que mille ſpirituelles bagatelles amuſent, pendant que des hebetés s'enrichiſſent, & ſe mettent au large; à faire utilement de grandes fadaiſes. De ſorte que l'on peut reprocher à ceux-là, avec quelque ſorte de raiſon leur indigence, ne tenant qu'à eux de s'en mettre à couvert en changeant d'objet. L'utile du temps paſſé eſt devenu l'agréable de celui-ci. Il y a long-temps que la fortune a fait le bel eſprit *Capot*. Il faut du bien pour entretenir cette vie douce & laborieuſe, que demande l'étude des belles Lettres. Il n'y a que les Dieux qui puiſſent la procurer; & dans le ſiecle où nous ſommes, il y a de ces Dieux moins que jamais. Un bon eſprit revient, du goût de ces agréables, mais inutiles bagatelles, à des occupations plus ſe-

rieuses & plus utiles.

¶ Ce qu'on appelle un homme d'esprit, dans le monde, c'est un homme qui ne sçait ni la Fable, ni l'Histoire, ni les Anciens ; mais qui connoît les gens de son temps, & qui sçait conter ; qui est sans naissance, sans éducation, sans mœurs, sans politesse & sans sçavoir vivre ; mais qui a sçû faire ou qui fait sa fortune ; qui sçait en un mot, le moïen de s'approprier habilement par toutes sortes de voïes le bien d'autrui. Voilà les hommes que l'on recherche, que l'on estime, & a qui toutes les meres veulent donner leurs filles en mariage. Tel en a tant épousé à la fois, qu'on est encore a juger quelle est sa femme. Le public l'a *in pecto*, comme les Juges, qui le prononceront quand elle sera morte.

¶ Si un homme étoit obligé de rendre compte de toutes ses pensées, & qu'il fut capable de dire la verité sur son sujet, rien ne seroit plus à mépriser que l'homme même. Combien de ridicule, d'extravagances, de fausses persuasions, de projets chimeriques lui passent par l'esprit dans un seul jour ? Il n'y en a point de si sage, à qui il n'arrive de tomber quelque moment dans ces foiblesses ; mais ce n'est que pour des momens qui passent comme des nuages qui s'élevent de la terre & que le Soleil dissipe. Un homme de bon esprit en devient plus humble & plus modeste ; il tend au grand homme. Un esprit médiocre s'en croit plus grand, & devient un fat. Le Soleil en lui, n'est pas assez fort pour dissiper les vapeurs qui s'élevent de sa propre misere ; & elles sont

ſont ſi épaiſſes qu'elles la lui cachent.

¶ Il y a des gens qui ſont riches, qui ont du credit, de la jeuneſſe, de la ſanté ; rien ne leur manque que du merite & de la vertu : mais que leur importe d'en avoir ? ils ont le plaiſir de s'en croire tant qu'ils veulent, & perſonne n'oſe les contredire & les détromper ; cela ſuffit pour le bonheur d'un ſot. Il y a même bien des gens d'eſprit qui s'en contentent.

D'autres ſont ſi pleins d'eux-mêmes que perſonne n'y peut entrer. Ils ſont au monde pour eux ſeuls. Ils s'aiment, s'eſtiment, & s'entretiennent ſeuls ; ils viennent ſeuls au monde & en ſortent de même.

Il y en a au contraire, de ſi remplis des autres, qu'ils ne ſont pas un moment en toute leur vie avec eux-mêmes. Ils

boivent, mangent, dorment, parlent & habitent avec tout le monde, excepté avec eux. Ils sont par tout, & ne sont nulle part; ils sçavent tout, & ne sçavent rien. Ils vivent long-temps dans cette ignorance, & meurent sans l'avoir apris. C'est de ces gens-là, sur tout, dont on peut dire qu'ils ne sçavent jamais quand ils meurent, tant ils connoissent peu quand ils vivent.

¶ Un paradoxe que l'on voit, & que l'on ne peut concevoir, ce sont certaines gens qui s'aiment par dessus toutes choses, & leurs plaisirs encore par dessus eux Ils abandonnent tout pour en prendre. Ils les aiment tant, qu'ils ruïnent leur santé & leurs affaires à force d'amour propre. Ils prodiguent, & dissipent tout, ils mangent leur bien & celui des autres, & ne

laissent pas avec cela d'avoir une espece d'œconomie ; on ne leur voit pas manquer une partie de plaisir. Mais les plaisirs sont chers & il en coûte pour en prendre ; de sorte qu'ils ne sont pas toûjours seurs de rire jusqu'au bout, si peu qu'ils vivent. Je ne sache qu'une sorte de plaisir à bon compte, qui est de médire : aussi presque tout le monde se le donne : Et il y en a qui le portent si loin, qu'ils médisent d'eux, quand ils n'ont plus rien à dire des autres.

¶ On voit des hommes d'un bon caractere, que de fausses maximes & de petits scrupules gattent & mettent infiniment au dessous d'eux. Mysterieux pour des bagatelles, on diroit à les voir agir, que leur vie est un tissu de crimes, tant ils prennent soin de se cacher. On veut les deviner, & c'est ce

qu'ils craignent; de ſorte qu'on les devine preſque toûjours mal. Ils auroient plûtôt fait de ſe laiſſer voir tels qu'ils ſont : car on ſe montre toûjours par quelque endroit, quoiqu'on faſſe ; mais ils auroient peur d'y perdre, & ils perdent tout en ne ſe montrant point. Un train de vie ſimple, uni, & ſans artifice, fait plus d'honneur & ſe remarque moins ; mais la plûpart des hommes aiment encore mieux être ſoupçonnés, & qu'on les regarde.

¶ D'autres, ſont comme cachez par eux-mêmes. Une naiſſance obſcure, une fortune médiocre, une figure contrefaite, tout contribuë, juſqu'à leur merite, à les enſevelir. Ils ne parlent, ils n'écrivent, & ils n'agiſſent point, ils ne ſe mêlent de rien. Quelquefois le hazard les décele malgré eux, & toutes les

précautions que leur modestie leur a fait prendre: mais c'est un hazard. Peu de gens sont exposez à ce chagrin. Les occasions d'en faire de cette nature sont mêmes rares; & quand elles se présentent, vous ne trouvez que de bons esprits qui ne veulent chagriner personne.

Disons la verité; peu de gens ont du merite, & sont assez modestes pour se cacher. De tous ceux qui en ont & qui ne s'ingerent de rien, qui ne parlent ou qui n'écrivent pas, les uns s'en abstiennent par vertu, les autres s'en deffendent par politique, & quelques autres par raison; mais il y en a si peu dans les hommes, que presque tout le monde parle, écrit, & agît sans en avoir.

Oüi, le monde est plein de gens d'un merite *mince*, j'allois dire sans les Critiques, d'un

merite *rare*; & je n'aurois peut-être pas mal dit; car il leur arrive rarement d'en laiſſer voir, dans ce qu'ils font. S'ils leur échape par hazard en toute leur vie une ſeule bonne choſe, ils la multiplient à force de la repeter & de la faire revenir dans toutes leurs converſations; Ils ne l'auroient pas remarquée, ſi d'autres gens ne l'euſſent fais pour eux; & ne s'étoient écrié en leur préſence, *la jolie choſe*. C'en eſt aſſez pour faire croire aux B. qu'ils ont de l'eſprit. Ils vivent, parlent & incommodent tout le monde dans cette bonne foi. Des gens accoûtumez à trouver par tout du merite pour ſe donner ſouvent à eux-mêmes la réputation d'en avoir, les ont aſſûrez qu'ils en ont. On les écoute, ſur ces préventions. Que leurs adulateurs ſont heureux d'être prevenus;

un sot, avec toute sa betise, ne sçauroit quasi venir à bout de les ennuïer.

¶ C'est hazard que définir certains caracteres ; ce n'est ni la bonté, ni l'orgueil, ni la fierté, ni la betise qui les forme. Ils sont si enveloppez, & en même temps, par tout si fort les mêmes, qu'on ne sçauroit dire qu'une chose leur convienne plûtôt qu'une autre. Semblables à ces composés, dont les alliances sont si parfaites, qu'on ne sçait ni les nommer, ni dire ce qu'ils sont. On a plûtôt fait de les abandonner à eux-mêmes, & de dire ce qu'ils ne sont pas.

On ne sçauroit dire aussi de quelques autres ce qu'ils ne sont point, tant ils sont universels ; ils se mêlent en même temps, de tant de choses à la fois, qu'on seroit embarrassé de dire

au juste ce qu'ils sont.

¶ Il me vient une idée sur la mort ; à combien de choses ne mourons nous pas dans la vie, & même dans un seul jour ? Nous mourons aux usages, aux coûtumes, aux plaisirs, aux attachemens, à nos sentimens, & à la mort même. En verité, on devroit bien sçavoir mourir ! mais c'est une science abstraite dont on détourne les yeux. Il est même dangereux d'en parler à certaines gens. Et aprés tout, qu'est-il tant besoin qu'on leur en parle ? Ceux qui ne pensent point à la mort se trouvent au bout du compte aussi sçavans que ceux qui l'ont étudiée toute la vie ; car en un sens tout le monde meurt de même.

Reprenons nôtre matiere. Ces reflexions sont trop tristes. Tout ce qui ramene les hommes

à leur

à leur état ; & leur destruction, ne sçauroit leur faire plaisir.

¶ Il y a des gens dans le monde que l'on méprise, dont on médit, & contre lesquels on est comme en usage de crier. Ce sont des fripons, des voleurs, des gens de neant, des scelerats. Ils le sçavent, & se l'entendent dire sans rien répondre ; semblables à ces gros dogues qui ne daignent pas seulement tourner la tête, ils laissent aboïer les petits chiens, & font leur chemin. Quand ils l'ont fait, on vient les chercher, & ils parlent ; & si haut quelquefois, qu'ils vous font taire. On est alors trop heureux de les connoître, de les avoir pour patrons, d'être de leurs amis, & souffert à leur table, & de partager leurs plaisirs. Le comble de la fortune, est d'entrer dans leur alliance.

¶ De tous ceux qui rendent L. G. D. A. coupables de mille injustices ; qui jurent, qui pestent, & qui les méprisent d'avantage, pas un dans l'occasion ne se trouveroit à leur place, assez de vertu pour faire mieux. Il est ordinaire aux hommes de blâmer la conduite de ceux qui s'élevent, & de souhaitter pouvoir faire de même, au hazard d'être blâmez.

Je le repete encore une fois, qu'on ne s'ennuïe pas de me l'entendre dire ; c'est par lâcheté que l'on blâme la conduite de ceux qui s'élevent par leur industrie, il est ordinaire à presque tout le monde d'envier leur bonheur, & leur fortune, d'en souhaitter une pareille & de ne rien faire pour y parvenir. L'on n'acquiert rien sans peine ; sur tout, dans un siecle où quantité de gens de merite

s'en donnent quelquefois de tres-grandes sans rien gagner. J'avouë qu'il y a une bonne & une mauvaise destinée, qui met de la difference entre les hommes : mais il y en a peu qui soient hors d'état de se faire un établissement tel qu'ils le desirent, ou du moins meilleur que celui où ils sont. La plûpart des malheureux & des fortunez, sont les Artisans de leur fortune, ou de leur malheur. Tout gît à bien connoître son état, & à quoi l'on est propre; de maniere, me dira quelqu'un, qu'il n'y aura plus qu'à vouloir pour s'élever ? Je l'avouë à ma honte pour couper court aux reproches que l'on pourroit me faire: mais quantité de gens veulent & ont besoin d'un autre qui agisse pour eux.

¶ Le Courtau de boutique, faute de genie, sort de la ban-

que où il n'a pû apprendre à connoître la difference du drap de Monnier, d'avec le drap de Castor, ni compter combien vallent sept fois quatre. Croiroit-on que la finance lui convienne, & qu'il ait tous les jours à compter combien un parti de six millions, où il est entré pour un sixiéme, doit lui produire à son Commis & à son Portier pour y gagner; c'est un prodige, qu'on ne découvre qu'en temps de paix, lors qu'une Chambre de Justice est établie.

Il y a un Heroïsme dans le vice, comme dans la vertu. Celui qui fait tant que d'y parvenir se met au dessus de la rigueur des Loix. Tel, avec de grands talens pour le crime, a volé assez de bien pour se sauver de la roüe, qui eût été pendu à dix-huit ans, s'il n'eût été que médiocrement fripon.

Les ſupplices ſont pour les malheureux & les mal-adroits, & preſque jamais pour les habiles & les grands coupables. Les Atheniens puniſſoient tres-ſeverement un voleur qui s'étoit laiſſé ſurprendre, parce qu'il n'entendoit point le metier dont il ſe mêloit. Ils combloient au contraire d'honneur & de gloire celui qui laiſſoit voir de l'adreſſe & de la ſubtilité dans ſon vol. Leur Juris-prudence, eſt chez nous toute revenuë a cet égard. Il faut dire auſſi qu'il ne manque ſouvent à un grand fripon qu'un autre objet pour être un grand homme. Car dans le principe des Atheniens, c'eſt moins l'action qui fait le ſcelerat, que la maniere de la faire.

¶ Un malheureux, un coquin, un fripon & un ſcelerat, ſont quelquefois quatre perſonnes que l'on rencontre dans une

seule ; mais rarement. Un malheureux fait une mauvaise action d'une maniere basse, inhumaine, & peut-être seulement parce qu'elle est mauvaise. Un coquin est lâche & timide ; il n'a ni courage ni fermeté ; un fripon semble agir de tête, & avec esprit: peut-être aussi qu'un scelerat n'est qu'un coquin, un fripon & un malheureux, dans un même homme.

¶ Il y a des hommes qui doivent plus à la bonne opinion que l'on a deux, qu'à leur propre merite. Il y en a d'autres qui doivent tout à leur amour propre ; & ils lui doivent tant qu'il leur tient lieu de tout le monde.

¶ On dit d'un sot qui se connoît, c'est un bon homme. La médisance ne va pas plus loin. Il semble qu'on ait de la peine à insulter à un homme que l'on

voit se rendre justice. Cette retenuë vient-elle de la bonté des hommes, ou ne sont-ils reténus & moderez que parce que personne ne contredit leur opinion? cela n'est pas fort difficile à démêler; à en juger par le cœur humain, tant que rien ne pique nôtre jalousie & nôtre amour propre, & que tout sert au contraire à le flatter, nous aimons & nous menageons ce qui l'entretient : de là, cette inclination pour les bonnes gens, cette confiance que l'on prend en eux, cette indulgence & cette discretion que l'on a pour leurs deffauts; & en un mot, toute la bonté qu'on leur témoigne. La plûpart de nos vertus ne sont que des vices deguisez, qui nous font méconnoître aux autres, & souvent à nous-mêmes.

Rien au contraire, n'est plus insuportable ni ne revolte tant

l'amour propre ; qu'un ſot qui ſe croit du merite. C'eſt un monſtre en fait de bêtiſe ; il eſt inquiet, decisif, préſomptueux, haut à la main & plein de lui-même. Avec tous les ridicules que lui donne ſa vanité, je m'étonne qu'elle ne lui ôte celui de croire qu'on s'entretienne de lui & que l'on en parle.

¶ Il y a des gens comme cachez par eux-mêmes ; ils n'ont ni fortune, ni naiſſance, ni protecteurs, & ils ont trop de merite pour aller loin. Un naturel timide & un peu de vertu, les dérobent au public & à eux-mêmes.

Enfin, de tous les caracteres que l'on peut peindre, il n'y en a point qui n'ait deux faces, & peut-être trois. Ce ne ſont pas ſeulement les gens d'un certain canton du Roïaume, qui ont pluſieurs iſſuës, & pluſieurs

ſorties. Tous les hommes ſont comme ces étoffes changeantes qui ont un envers & un endroit. On peut les prendre en divers ſens, d'où dépendent preſque toûjours les divers jugemens que l'on en porte. Les uns les regardent obliquement & par côté, & ne les voïent qu'à demi; d'autres les voïent de travers, & ne les voïent jamais bien : il y en a, à qui ils échapent pour les conſiderer de trop prés. Il faut les prendre dans certains points de vûë & à diverſes repriſes pour les attraper. Ce n'eſt pas l'étude d'un jour, ni d'une année. Il y faut paſſer ſa vie, & la plus longue même n'y ſuffit pas. Comment ſuffiroit-elle, à plus forte raiſon, à connoître un ſexe tout à fait indevinable.

¶ Sçavoir les femmes par cœur la belle phraſe; & que c'eſt dire

des choſes en peu de mots ! nul n'a pû ſe vanter de poſſeder à fonds cette ſcience. Il y faut de la pratique & de l'uſage. Eſſaïons neanmoins à y déchiffrer quelque choſe : à force de parler, on rencontre quelquefois.

CHAPITRE V.

Des femmes, & de leurs manieres.

QUe dire des femmes ? la matiere pourroit-elle manquer ? leur langue ſeule fourniroit à pluſieurs Volumes. Comment ſe taire, tant qu'elles parleront à tort & à travers de tout le monde. Mais comment ſe faire entendre, ſi elles ne ſe taiſent. Perſonne n'a encore ſçû trouver ce ſeul & infal-

sible secret de les guerir de la médisance.

Si je parle d'elles, il faut opter, de mentir ou de leur déplaire. Il n'y a pas d'autre milieu dans l'alternative, que de n'en rien dire. Il est aussi difficile de dire beaucoup de bien de la plûpart sans mentir, que de dire la verité sur leur chapitre sans les offenser. Que faire ? Il faut les servir à leur mode, & à plat couvert; dire d'elles tout ce qu'elles ne sont pas; & agir toûjours par rapport à ce qu'elles sont, & comme on les connoît. Il y a moins de risque à déguiser ainsi ses sentimens, sous le masque d'une honnêteté apparente, d'usage & souvent de néceſſité, que de trop parler d'un sexe dont tout le merite ne consiste quelquefois qu'à n'être pas connu.

Que l'on ne me prenne point

à partie de ce que je viens d'é-
crire; j'ai pour garents l'expe-
rience de quantité de maris, &
celle de la plûpart des amans.
Personne n'est plus prévenu en
faveur du beau sexe, que je le
suis, & l'on ne peut en donner
une meilleur preuve, que d'a-
voüer sincerement que j'en fais
plus de cas que des hommes, en
qui je vois beaucoup moins
de vertu qu'elles n'en ont.
Les préventions ont presque
toûjours été la cause du bien
& du mal que l'on a dit d'elles.
L'on n'a quasi point jugé des
femmes par elles-mêmes. De
tous ceux qui en sont bien
reçûs, une partie en dit du mal,
& l'autre en pense. L'amour pro-
pre de ceux qu'elles ont rebutés
ne leur permet pas d'en dire du
bien; de sorte que par maligni-
té, ou par ingratitude presque

tout le monde en parle mal.

Une honnête femme qui se sent indignée de cette injustice, aime la retraite, se retire du monde & du commerce des hommes, où toute sa vertu ne sçauroit la mettre à couvert de la médisance, ni la faire estimer tout ce qu'elle vaut. C'est d'elle, dont on dit ordinairement; c'est une *sauvage*, & le monde qui le dit ainsi, à raison de la trouver sauvage, de n'avoir pû s'accommoder à une chose aussi commune dans le monde que la médisance à laquelle tant d'autres femmes se font, aux dépens même de leur honneur.

Mais ce n'est pas toûjours la crainte de la médisance qui fait que les femmes se retirent; c'est souvent la honte d'y avoir donné lieu, ou de ne le pouvoir faire encore: & sans

ces deux motifs, combien d'autres font qu'elles se retirent? Celle-là fuit le monde pour ne pouvoir y paroître avec honneur. Celle-ci, pour ne vouloir ceder à personne. Cette autre fuit le monde, qui a commencé de la quitter; & celle-là pour prévenir ce qui est arrivé à cette derniere. Celle-ci se cache de honte de montrer un vieux visage, auquel les jeunes gens ne rient plus; & celle-là se tient chez elle pour y trouver son attachement. La vertu fait rarement que l'on se retire, & elle sert de prétexte à une infinité de retraites.

Voïez-vous, par exemple, cette jeune femme, qui ne dissimule point l'inclination qu'elle a pour un jeune homme vif & entreprenant: Elle croit étourdir & aveugler le monde par cette conduite; mais la

moitié du monde à force d'avoir fait des dupes ne l'est plus; & l'on trouve, qu'il est encore plus naturel de croire ce que l'on voit par ses yeux, que d'ajoûter foi à la plûpart des choses que l'on imagine.

Pour tout dire, les hommes qui ont trouvé les femmes faciles, en ont dit du mal : les femmes qui ont connû les hommes méchans & indiscrets, sont devenuës reservées ; mais il n'étoit plus temps. Les hommes avoient commencé de les connoître & d'en médire. Quand ils ont voulu revenir auprés d'elles, elles les ont rebutez ; & ils se sont vangez de leur mépris, par d'autres débauches : elles ont fait des reflexions dans la suite, & lors qu'ils alloient se passer d'elles, elles ont couru aprés, & se sont cassées le nez à les suivre.

Avoüons-le de bonne foi! les hommes ne sont au dessus de quelques femmes, que par la difference de leur état. Elles ont encore sur eux, les vertus modestes, plus difficiles à pratiquer, que celles qui font du bruit, & qui ont de l'éclat. Tente-t-on un homme comme une femme? S'avise t-on de lui rendre des visites, de lui parler d'amour & de sa beauté, d'éxagerer son merite, & ce que l'on souffre, de faire valloir, en un mot, tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait? Les spectacles, la Musique, les promenades, la magnificence, les repas, les présens, les assiduitez, les caresses, les larmes, les sentimens, que n'emploïe-t-on point pour seduire les femmes, & leur faire oublier un seul moment ce qu'elles se doivent? Si elles succombent à la fin, à tant de

de pieges & de poursuites, que ne pensera-t-on pas des hommes qui en sont cause, & qui dans un dessein formé dés le premier jour qu'ils les voïent de les corrompre, s'obstinent à les persecuter, & se font un merite de leur victoire ?

La vaine gloire, la vanité, les besoins de la vie, les vices mêmes produisent & entretiennent souvent la plûpart des vertus des hommes; ils ne font rien que tout le monde ne le sçache & ne l'admire. En verité, il leur est honteux de voir à des femmes, plus de courage, de fermeté, de patience, de moderation, de modestie, d'application aux devoirs de leur état, & en un mot plus de vertu qu'ils n'en ont. Si la nature & la facilité de leurs emplois contribuent à les rendre telles, elles ont encore sur nous cet avantage d'être

d'une condition plus heureuse ; mais si de nôtre aveu, elles sont de la moindre, & que nous veillions avoir la préferance & le premier rang, combien sommes-nous plus foibles ?

¶ Un homme qui a travaillé six heures par jour, souvent par force, & presque toûjours avec quelque sorte d'honneur ou d'utilité, sort, se promene, joüe, voit des femmes, se menage des intrigues, se divertit, & revient chez lui de mauvaise humeur, emporté, quelquefois yvre ou ruïné. Une femme adonnée à son domestique, qui prend soin de le regler, qui ne sort point de sa maison, qui s'étudie à la rendre agréable ; qui ne joüe point, ou un tres-petit jeu ; qui ne fait aucune dépence, qui vit de regime, d'œconomie & de peu de chose, qui est simple & modeste

dans ses habits, égale, douce, honnête, & d'une humeur complaisante, qui par dessus tout cela peut avoir de la beauté, de l'esprit & de la raison, ne veut & n'attend souvent pour récompense de tant de merite que de plaire à cet époux, d'être la dépositaire de ses chagrins, de l'en consoler, d'avoir la paix, & de se rendre heureuse, en le rendant heureux; quel contraste! n'y a-t-il pas de l'injustice dans la préferance que l'on donne aux hommes? Quel autre la leur a donnée, qu'eux-mêmes? Elle leur est disputée en quelques endroits, où ils la perdent; en d'autres, on leur laisse cet avantage, comme le seul qu'ils ont sur elles: & pour l'ordinaire le rang que l'usage, la bienseance & leur modestie leur ôte, leur merite, & souvent la voix publique le leur donne,

Tournons la medaille; car toutes les choſes du monde ont deux faces, un homme appliqué à ſon devoir, laborieux, infatigable, qui amaſſe du bien, qui ſe prive de tous les plaiſirs, pour avoir celui de vivre en paix dans ſa maiſon, parmi des enfans bien élevez & qu'il ſonge à pourvoir, ſort de chez lui pour vaquer à ſes affaires, & trouve à ſon retour, ſes meubles, ſa tapiſſerie, ſon ſervice, & juſqu'à ſon linge vendus? Avoit-on chargé des *Licteurs*, de l'execution de quelque Sentence? quelle eſt ſans procedure ſans delais ſans ſommations; en un mot, ſans formalitez & ſans regles? Une joüeuſe eſt quelque choſe de pis que la plus violente de toutes les procedures. Elle n'a ni tems, ni lieu, ni conſideration, ni d'autre regle que ſon emportement & ſon caprice,

Elle revient la nuit toute hors d'elle - même, échevelée comme une Bacante & épuiſée par le jeu. Elle ſe couche & trouve dans le lit qui lui eſt reſté, un mari paiſible qui l'a reçoit ſans rien dire; heureux encore s'il pouvoit repoſer auprés d'une femme qui parle toute la nuit de quinte & quatorze, de couleur, de couche, de trente & le va, de maſſe, de tôpe & ingue, de paix au tout; qui repaſſe ſon jeu & le rang de ſes cartes; qui ne conçoit point comment elle a pû être facée; comment une telle couleur a pû perdre, ni de quelle maniere une ſixiéme majeure a pû ſe trouver dans une autre main que la ſienne? La voila furieuſe, elle ſort du lit, prend des cartes pour y chercher ſon deſtin; les bat, les diſtribuë, les quitte, les reprend, les déchire;

frape du pied contre terre, renverse la table, les sieges, casse les glaces, se déchire le visage, & fait lever son mari qui est encore heureux de prendre patience, & d'échaper à sa fureur par un autre ameublement, qu'il trouve encore vendu le lendemain. Les femmes sont plus extrêmes que les hommes dans leur passions. Je m'étonne qu'elles n'aïent étouffé le Poëte qui a mis au jour les quatre Vers suivans qui renferment la plus vive des satires que l'on puisse faire d'elles.

Au dedans ce n'est que malice;
Ce n'est que fard par le dehors;
Otez leur le fard & le vice
Vous leur ôtez l'ame & le corps.

Heureusement pour elles on sçait dans le monde que les Poëtes sont menteurs, & qu'ils ne

ſont pas toûjours ſages. Que ſeroit-ce, ſi l'on s'en tenoit à ce qu'ils en ont écrit ? On fuiroit les femmes qui ſont la plus belle partie de la terre & les plus grands charmes de la vie. Les Poëtes ont fait comme le reſte des hommes ; ils en ont dit du bien tant qu'ils en ont été contents, & qu'ils les ont aimées. Il n'y a que le dépit & la jalouſie qui leur en ait fait dire du mal. Aprés tout, les deux ſexes n'ont rien à ſe reprocher ſur leurs deffauts, & ſi l'on veut ils auroient encore moins à ſe dire ſur leurs vertus.

¶ Il y a telle femme dont le nom ſeul fait l'éloge, ou l'opprobre de ſon mari : & il y a des maris ſi malheureux que quoiqu'ils ſouffrent avec leurs femmes, c'eſt encore elles qui ſont à plaindre.

Diſons-le ſans feinte, il y a

dès femmes si dereglées dans leur conduite, qu'elles servent à rendre les autres plus suportables. Une femme qui veut pallier ou diminuer ses deffauts, se compare ordinairement à une autre qui en a de plus grands. Je voudrois bien, dit-elle à son mari, vous voir avec une telle ? Le mari qui connoît l'humeur de sa femme, & combien il est encore à plaindre avec une telle femme, souffre, soupire & jure d'être content de ce qu'il a, & jure vrai ; il voudroit encore en être deffait. Les femmes couperoient court aux reproches, si au lieu de se servir de comparaisons qui devroient leur être odieuses, elles avoient la bonne foi d'avoüer leur deffauts. Un mari en seroit souvent plus traitable ; mais aucune n'est faite pour être sincere sur son chapitre. Avoüer ses deffauts,

c'est

c'eſt s'obliger tacitement à s'en corriger , & convenir même d'être moins aimable qu'on ne le paroît ; & toutes veulent le paroître plus qu'elles ne le ſont & vivre à leur fantaiſie. Sans doute , elles croïent les hommes aveugles ſur leur ſujet ? Peut-être auſſi ne le ſont-elles que pour elles-mêmes ? Si la raiſon que j'en ai donné , les empêche de convenir de leur fautes , & de rendre juſtice aux hommes , quand ils leur en font des reproches ; je leur déclare de leur part , qu'elles en ſont beaucoup moins aimables à leurs yeux ; que leur obſtination les rend ridicules , & qu'elle eſt le plus grand de tous les deffauts. Ce n'en eſt pas un d'être deffectueuſe ; il n'eſt libre à perſonne d'être parfait : mais tout le monde peut être docile ; un honnête homme connoiſ-

sant la nature fragile, seroit touché de la bonté de leur esprit, les excuseroit par lui-même, & deviendroit leur protecteur. Mais quantité de femmes croïent se suffire à elles-mêmes ; & disent hautement qu'elles n'ont besoin, ni de l'honnêteté, ni de la complaisance des hommes ; qu'elles leurs demandent seulement de la justice ; & elles n'en trouvent que dans les adulations & le mensonge, qui les rendent infaillibles, égales, raisonnables & sans deffauts ; en un mot, tout ce qu'elles ne sont point. Elles appellent à elles mêmes, & à leurs flatteurs de toute autre Justice : & certainement elles ont besoin de ce tribunal pour soulager leur amour propre, & ne pas crever de depit, d'être obligées à se connoître.

¶ Les adulations & la flatte-

rie, ont fait plus de gens heureux que le vrai merite. Sçavoir flatter les passions & le goût, c'est posseder l'art de se mettre en vogue. Les hommes s'élevent, s'agrandissent, & se soûtiennent presque toûjours par l'amour propre les uns des autres, & rarement parce qu'ils vallent.

¶ Les récompenses que l'on donne aux flatteurs, les services qu'on leur rend les graces qu'on leur accorde les regardent moins que ceux qu'ils loüent. On paie les plaisirs qu'ils ont faits, & ce sont de seurs garents de ceux que l'on s'en promet encore. Dés qu'ils reçoivent ce qu'on leur donne, comme une justice qu'on leur rend, ils ne loüent plus, & sont ingrats : mais cette espece d'ingratitude est rare ; parce que la generosité l'est en-

core plus. Il y a des gens dont on a si peu de bien à dire, que quelques recompenses qu'ils donnent à ceux qui les loüent, ils manquent toûjours de reconnoissance ; mais revenons aux femmes.

Il y en a d'une complexion si delicate, que tout les incommode, jusqu'au merite des autres.

¶ *Senicie* pleine de son sens, & d'elle même, dit de celui-ci, c'est un étourdi ; de celui-là, c'est un ridicule ; & de cet autre c'est un avare, & un homme vain : Senicie juge de tout le monde par elle même. Comment voulez-vous que l'on soit fait, Senicie, répondez comme vous, vous ne vous aimeriez pas dans un autre. J'ay une grace à vous demander : aidez-moi à définir les femmes que je vais vous peindre. Que penseriez-vous d'une femme qui

jeûneroit de peur de trop manger, qui avec un bien raisonnable & sans enfans, *se nouriroit de raves*, comme l'on dit, pour épargner, & fuiroit le monde de peur de la dépence; qui dans la nécessité d'avoir des domestiques choisiroit toûjours les plus neufs, & préfereroit à un garçon fait, entendu, & de bon service; un sot & un nouveau débarqué, de crainte d'être volée; c'est une avare: repetez, je vous prie, je n'ai pas entendu, c'est une avare: fort bien; & d'une autre qui se croiroit au dessus de toutes celles de son sexe par son merite, son esprit, & sa doctrine; qui parleroit de science & même de Theologie devant des sçavants, qui disputeroit de tout, & voudroit l'emporter, & qu'on lui ceda, non comme honnête & polli; mais comme vaincu; qui diroit pas

illusion à elle-même ; la moitié des Maris sont jaloux du merite de leurs femmes, & ne manquent d'être bien avec elles, que parce qu'elles brillent d'avantage & qu'elles vallent mieux ; qui voudroit dominer par tout, jusques chez les Grands, regler leur domestiques, leur dépense, l'état même de leurs enfans, qu'elle seule sçait faire élever. Parlez, Senicie, que direz-vous d'une telle femme ? qu'elle est ridicule, & remplie d'amour propre : Fort bien, Senicie ; ne vous lassez pas de m'écouter, & de me répondre. Que diriez-vous encore, d'une autre femme qui dans une condition mediocre & bourgeoise, & à la tête d'une famille, ne s'en mettroit en peine que dans ses besoins, lors qu'il faut manger, ou qu'il faut

dormir; qui n'iroit ni à la Halle, ni au Marché, ni dans pas un de ces lieux, où l'on trouve les choses necessaires à la vie; qui se defie pourtant de tout le monde, & qui mouroit de faim plûtôt que d'achepter elle-même dequoi se nourir: pendant qu'un Grand va lui-même au Marché se choisir des danrées, qui ne sçauroit souffrir que l'on vende, ou que l'on achepte à la porte de sa Maison, qui est aux aguets de peur que celà n'arrive, & hors d'elle-même quand ce malheur lui est arrivé; qui se croiroit deshonnorée & perduë de reputation, si une de ces femmes qui vont dans les ruës, & aux portes de chaque Maison pour la commodité publique, demander si l'on a besoin des choses qu'elles vendent, s'étoit avisée de lui en offrir; qui ne simpatise qu'avec les Grands

qu'elle ne peut souffrir, & les habiles dont elle parle à toutes rencontres, qui ne peut voir qu'eux, ou ceux qui en approchent, & qui sçavent que son mari lui en procure quelquefois la connoissance & la visite; qui croit que c'est elle que l'on cultive, pendant que des affaires serieuses occupent son mari que l'on vient voir; qui sçait les grandes nouvelles, les differens des deux Maisons, & de la societé avec un corps de gens, d'élite, dont elle prone les plus grands Hommes. Vous grondez, Senicie, que dites vous d'une telle femme? Que c'est un monstre en fait d'ambition & de ridicule, qui se méconnoît. Fort bien; & si ces trois femmes n'étoient qu'une même, qu'en penseriez-vous? Vous n'avez pas de nom à donner à une femme vaine;

avare, orgueilleuſe, tout enſemble : Courage, Senicie, je m'aperçois que vous vous connoiſſez bien en monde, & qu'il ne vous manque plus que de vous reconnoître dans ce monde même. Je le dirai ſans figure, vous avez du bien, un équipage, des domeſtiques, je ne condamne pas que vous vous en ſerviez dans les choſes où ils peuvent vous être utiles, ni que vous veilliez ſur vos interêts, & que vous viviez avec quelque diſtinction ; mais n'avez-vous pas de honte de parler avec la bouche comme une autre femme, & de vous ſervir de vos mains pour y porter le pain que vous mangez ; cela ne vous ſied pas, vous n'avez des pieds, des jambes, des mains & une bouche (comme quantité d'autres gens) que pour la bien-ſceance ; & vous n'y ſongez

pas de vous en ſervir.

¶ Une femme s'aviſe de diſputer ſur une matiere qu'elle n'entend point, & qu'il lui eſt même permis, & quelquefois glorieux de ne point entendre. Elle s'opiniatre, ſoûtient des choſes fauſſes, contraires à l'uſage ou à la raiſon ; un homme entre, prend ſon parti, l'approuve, & paſſe pour poli. Voilà une eſpece de politeſſe que je n'ai jamais aprouvée. Pourquoi ne pas remettre un aveugle dans le bon chemin ? Pourquoi l'aider ainſi à ſe perdre ? On reprend un homme qui fait une faute ; on s'oppoſe à ſes ſentimens quand ils ſont faux, on veut qu'il raiſonne & qu'il penſe juſte, & l'on entretient une femme dans ſon erreur ; pourquoi cette difference ? Seroit-ce que la raiſon d'une femme n'eſt pas d'une grande importance dans

un Etat, où elle ne se mêle que d'accoucher ? Y a-t-il quelque chose de si rare & de plus beau qu'une femme raisonnable ? Seroit-ce encore qu'il fût si difficile de faire entendre raison à une femme ? Je voudrois bien que l'on m'aprit d'où provient cet usage, & sur quoi est fondée une telle politesse ? Y en a t-il à tromper, & n'est-ce pas tromper que d'entretenir quelqu'un dans son erreur.

La politesse de l'esprit, est un tour par lequel on exprime delicatement des choses honnêtes, que l'on a solidement pensées.

La politesse des manieres, une grace attachée aux actions, à la contenance & aux mouvemens même de la personne qui agit.

La galanterie de l'esprit, un tour & une maniere de plaire,

& d'entrer honnêtement dans les choses qui peuvent le plus sensiblement flatter les autres.

C'est donc une galanterie, & non pas une politesse de prendre ainsi le parti d'une femme qui se trompe ? Que cette galenterie fait de tort aux femmes ! mais la plûpart d'entr'elles trouvent qu'un homme galant, est un homme poli ; & qu'un homme seulement poli, est un homme grossier, qui ne sçait pas vivre.

Il importe donc beaucoup à l'Etat que vous aïez de la raison, dira telle femme qui se trouvera offensée de ce que je viens de dire ; non, il n'importe point à l'Etat que j'aïe de la raison. Mes soins, mes occupations, mon esprit peuvent lui être aussi inutiles qu'à vous. Il ne paroîtra pas même que j'aïe été quand je serai mort ; mais

prenez garde que je n'aïe dit pendant ma vie, des choses dont vous pourriez faire un bon usage.

¶ Il y a des femmes ennemies du genre humain, & qui ne sont bonnes qu'à elles seules. Elles condamnent la plûpart des usages reçûs, méprisent leur sexe, blâment tout ce qu'elles ne font point, & fuïent le monde, ou elles ne peuvent souffrir de se voir au dessous des hommes. Elles se retirent & s'enferment dans leur maison d'où qui que ce soit ne s'efforce de les tirer, & où tout le monde souffre de leur orgueïl.

Si l'on pouvoit aussi reduire quelques femmes à ne paroître que ce qu'elles sont, il n'y auroit rien au monde de si aimable, & d'un plus délicieux commerce. Si d'autres au contraires paroissoient tout ce qu'elles sont, quel degoût ne

donneroient-elles pas de leur sexe? Il est besoin que les unes se cachent pour faire moins de peur aux hommes, & que les autres paroissent pour les attirer.

Si quelques autres se contentoient d'être austeres ou sçavantes ou fieres ou devotes, qu'elles fissent un choix avec discernement; qu'elles ne fussent pas sauvages au lieu d'être austeres; vaines, au lieu d'être doctes; ridicules, au lieu d'être fieres; superstitieuses, au lieu d'être devotes, ce ne seroit qu'un petit mal; mais la plûpart veulent être toutes ces choses à la fois; & pour vouloir trop paroître ce qu'elles ne sont pas, elles montrent ordinairement tout ce qu'elles sont.

Que dis-je? les femmes sont tout ce qu'on les fait; serieuses, devotes, galantes, enjoüées,

selon l'occasion & l'humeur de celui a qui elles veulent plaire, & qui les gouverne. Je me trompe encore. Elles sont tout ce qu'elles veulent être, tant la nature leur a donné de penchant & de dispositions à dissimuler ce qu'elles sont: en verité, on ne sçauroit en rien dire de fort certain ! la matiere d'elle-même est si legere, si remplie de variations & d'incertitudes, qu'il est impossible d'en porter un jugement sur lequel on puisse compter.

C'est en cercle que la vie de la plûpart d'entre-elles ; ce qu'elles faisoient hier, elles le font aujourd'hui, elles le feront demain, & toute leur vie. Une semaine, un jour n'ajoûte rien à un autre ; tout est égal & se ressemble, aux habits & aux amants prêts, dont elles changent souvent ; & c'est en

cela, seul, qu'elles sont égales. Elles partagent la matinée entre leur Toilette, un Oratoire & les billets doux. Leur soirée se passe à recevoir, ou à rendre des visites, à joüer ou à se montrer au Cours, aux Promenades & aux spectacles. Lassez & presque étouffées d'avoir eû pendant le jour une une belle taille, que personne n'a remarquée, elles rentrent chez elles, & se deshabillent, pour s'habiller, sortir & rentrer lendemain.

Il y en a d'autres plus reservées, ausquelles un beau Sermon, une belle Messe en Musique, des Assemblées de Charité ou elles dominent, un Oratoire bien preparé, & à l'abri de l'intemperie de l'air & de la rigueur des saisons, tiennent lieu de spectacles & de promenades, où l'on ne les voit point.

Elles

Elles sont modestement; mais proprement & commodement habillées. Elles écoutent paisiblement dans cet état les plaintes des pauvres, & moralisent des familles entieres qui manquent de pain. Elles ont renoncée au monde, & aux amans; elles tiennent à un seul, qui leur est cher, & auquel elles veulent plaire. Dieu qui les a faites aimables, leur a permis d'aimer & d'être aimées; & elles ont pour maxime, *qu'un petit vice n'est pas incompatible avec une grande vertu.*

¶ Il y a des femmes avec lesquelles on ne se trouve que du corps. Et elles en ont tant, que l'on court toûjours risque d'en manquer avec elles, quelque provision que l'on en ait. Il y en a d'autres avec lesquelles on ne sçauroit avoir que de l'esprit, ce qu'elles en ont est si deli-

cat, & si mal logé, qu'on ne s'aperçoit point qu'on ait un corps; ou l'on voudroit qu'elles en eussent un d'une autre figure.

Aprés tout y a-t-il un sort plus heureux que celui d'une jolie femme! les complaisances, les sentimens, les adorations, les biens, les commoditez, les riches étoffes, les plaisirs, les galanteries, les spectacles, tout est pour elle, qui se déclare pour qui elle veut. Elle nomme aux emplois qu'elle ne remplit pas. Ceux qui les possedent n'en sont tout au plus que les Oeconomes; elle en depense le revenu. Quand ils y touchent, ou ils en ont assez pour être ingrats, ou pour lui fournir à tous les plaisirs de la vie. Je le dis, & cela est vrai. Il n'y a point d'homme assés heureux dans sa condition, qui ne gagna à chan-

ger avec une jolie femme d'un certain âge. Cet âge ne sçauroit se fixer, il dure autant qu'on la trouve aimable & qu'elle est aimée.

¶ Le commerce des Dames est d'un grand secours aux jeunes gens, pour la politesse de l'esprit, celle du langage, des manieres, & la connoissance du monde; mais les avantages qu'ils en retirent quelquefois, ne valent pas, à beaucoup prés, le temps & l'innocence qu'ils y perdent. Pendant que les manieres & les dehors se polissent, le cœur bien souvent, & le dedans se corrompent.

¶ La politesse peut être définie, un détour habile de l'amour propre, qui s'insinuë dans les sujets étrangers, pour ensuite se complaire d'avantage en lui-même. Il en faut plus avec les Dames, que par tout ailleurs,

Comme leur amour propre est d'une grande étenduë, il faut avec elle plus de soumissions & de complaisances : Car au-deffaut d'amans, à qui tout cede, celui-là l'emporte sur le nombre, qui leur donne le plùs de lieu de se plaire à elles-mêmes. Là-dessus elles encherissent sur nos complaisances & nos douceurs, & se plaisent encore à elles-mêmes, quand elles ont cessé de plaire à nos yeux. De là vient que les gens d'un caractere dur & austere ne sont point de leur goût ; & qu'il se trouve au contraire, dans ceux qui les ont trop frequentées, comme dans les Galans de profession ouverte, une certaine fadeur d'ame qui les rend méprisables à nos yeux, souvent même incapables des grandes actions, où il faut plus de fermeté & de courage, que de douceur & de

ſçavoir vivre. L'homme doit toûjours ſe reſſentir de ce qu'il eſt. Il ne faut pas qu'il ſe dégrade lui-même par des minauderies. Il doit être poli ſans moleſſe, delicat ſans afferterie, doux ſans fadeur, fort ſans dureté, grand ſans orgueil, complaiſant ſans baſſeſſe, honnête & galand avec choix, ſans aviliſſement de ſon propre goût, ſans riſque de ſa réputation, & de ſa propre gloire.

¶ Les femmes ſont dans la Republique comme un autre Peuple dont on recherche la bienveillance. Ce peuple eſt foible & volage, de ſon naturel; mais on s'en accomode, & quelquefois mieux, que s'il étoit plus fort & plus conſtant. Sa foibleſſe fait des victorieux qui ne l'auroient jamais été par leur merite; & ſa legereté des affranchis, qui n'attendoient

qu'un prétexte pour manquer de foi.

Il a certaines prétentions sur lesquelles il ne se rend jamais. Il y est severe & inexorable. On ne les lui refuse point impunement, & il est presque toûjours le tiran de ceux qui les lui accordent. Il est en possession d'y être dupé; mais il le veut être, & ne quitte point la partie qu'il ne l'ait perduë.

Sa domination est dure & honteuse, à la plûpart de ceux qui y languissent. Il n'y a pour l'éviter, ou pour l'adoucir que la fuite, ou de le soumettre lui-même : mais la plûpart des Amans & des maris n'en ont ni la force, ni le courage; & ils sont si foibles, qu'à cela prés qu'ils n'accouchent point, on les prendroit pour les femmes & elles les maris.

Il y a encore cela de parti

culier parmi ce peuple, qu'il perd son credit en vieillissant, & qu'il devient moins puissant à mesure qu'il avance en âge; ce qui fait que les années ont pour lui plus de douze mois, & qu'il reste long-temps sur la vingtiéme.

Il est bizarre & capricieux; mais on étudie son humeur, & on le prend dans ses bons momens: car pour les autres on les souffre, parce qu'on ne peut les empêcher, & qu'il seroit même quelquefois plus dangereux d'essaïer à les vaincre.

On le croit incapable des Charges de l'Etat, mais on le consulte sur le choix de celui qui doit les remplir; & il tombe ordinairement sur qui il veut.

Il a des loix, des maximes, & des usages particuliers; & quoique ses interêts soient differens de ceux des hommes, il

sçait les assortir, & faire ensorte que chacun y trouve son compte, & il n'est jamais le dernier compté.

C'est aussi par là qu'il se soûtient, & qu'il s'acredite; car outre qu'il est toûjours divisé avec lui-même pour les mêmes interêts, qui lui font prendre part à ceux des hommes, on ne plaint que médiocrement (si l'on fait tant que de plaindre) celles qui se sont renduës malheureuses par trop de generosité. Mais la plûpart d'entr'elles ont l'esprit si juste, ou si abstrait, qu'elles ne voïent presque jamais l'occasion d'être genereuses.

Quelques-unes le sont par un sentiment veritablement noble; mais ce sont de ces ames superieures & du premier ordre; si rares dans leur espece, qu'elles sont à couvert de la médisance.

Elle

Elle est fort en usage parmi les autres ; car sans la médisance, les modes nouvelles & l'amour, comme elles ne sont pas élevées à parler de sciences & d'affaires, elles n'auroient pas grandes choses à dire. Mais elles ont du penchant à parler, & tout le monde en souffre.

Le jeu est venu faire diversion à la médisance; & quelques unes pour s'empêcher de médire, se sont avisées de joüer le bien de tout le monde.

L'Amour quelquefois, mais rarement, a reparé les débris du jeu. La devotion a profité de ceux de l'Amour ; & Dieu de ce que les hommes n'ont plus voulu.

De sorte qu'une femme aprés avoir passé par ces differents états, peut-être justement comparée à ces vieux Châteaux ruinées où il ne niche plus que des

oiseaux de mauvaise augure, qui sont les pensées de la mort.

On découvre encore parmi ce peuple trois sortes de Gouvernement, à peu prés les mêmes que ceux entre lesquels on divise la terre. On apelle ces Gouvernemens, la Monarchie, l'Aristocratie, & la Democratie.

Dans le premier un homme seul gouverne une ou plusieurs femmes qui l'écoutent & lui sont fidéles: & c'est le plus petit de tous ces gouvernemens.

Dans le second, quelques autres laissent chez elles à des hommes choisis la même puissance, & la liberté de s'y relaïer pour leur argent. Ce sont de ces heureuses Coquetes, qui vont l'Esté au Cours & l'Hyver aux spectacles, faire leur recolte de toute l'année, & se précautionner contre l'arriere saison.

Le dernier de ces Gouvernemens est le plus vil & le plus peuplé. Les femmes y sont sous la domination de tout le monde & se laissent aller au premier venu. Je les compare à ces torrens qui changent tres-souvent de lit, & que les hazards grossissent dans la course.

Le jeu est la derniere ressource de ces femmes, que l'amour & la jeunesse abandonnent ; & c'est aussi la plus seure Epoque de la perte de leur beauté. Les femmes ne joüent veritablement, & ne sont devotes, que lorsque les Amans les abandonnent ; & c'est alors que l'on peut dire d'elles qu'elles joüent de depit, & que les hommes les font souvenir de Dieu.

Ne sçauroit-on trouver le secret de persuader à celles-là, qu'elles n'ont point à répondre à Dieu de la conduite

de leurs voiſins. Il arrive aux femmes que l'âge & la perte de leurs charmes ont renduës devotes d'en être inquietes ; on diroit que le ſouvenir du temps paſſé les rende jalouſes des plaiſirs qu'elles ne ſont plus en état de prendre.

Pour revenir au jeu, ce n'étoit autrefois qu'un amuſement, aujourd'hui c'eſt pour quelques femmes un emploi & une affaire ſerieuſe qui les fait vivre. Elles ſeroient mille fois perduës ſans leurs ſupôts, & les dupes qui s'y viennent prendre. Là, celui qui perd ſon argent de bonne grace, eſt préferé pendant la ſceance, à celui qui le gagne. Celui-ci a ſon tour quand elle eſt finie, & ſe trouve ſupplanté par un troiſiéme qui le mange: de maniere que le jeu ſert encore de pretexte & fournit des alimens à l'Amour qui

ne sçauroit plus vivre seul.

Là, se voïent des transformations plus promptes qu'aux Metamorphoses. La fortune n'en est pas toûjours d'accord; mais les inclinations servent au deffaut de la fortune, & font même d'avantage. L'on a quelquefois tant perdu qu'on en est las, l'on a commencé par être dupe, l'on finit par être fripon.

Le jeu aussi est une espece de succession ouverte aux vieux Routiers, qui y heritent contre la nature de ceux qui doivent les enterer.

¶ On remarquoit autrefois chez les femmes trois foibles également dangereux, & qui se succedoient les uns aux aux autres. L'Amour, le Jeu, & la Devotion. Quelques-unes étoient amoureuses, joüeuses & devotes tout à la fois; mais cela étoit rare. On connoissoit les

hommes sur un autre pied, & par d'autres deffauts. Le vin, le jeu, le tabac, & les emportemens dans la débauche, étoient leurs occupations de tous les jours; on distinguoit ainsi les deux sexes, mais depuis que les Dames se sont fait un honneur de boire & de manger de bonne grâce, qu'elles ont vendu leurs Colliers & leurs bijoux pour aller chez les Traiteurs, & les fins Coteaux; que là elles se sont enyvrez de vin, de tabac, & de fatigues; qu'en un mot, elles ont poussé la débauche plus loin que les hommes, on ne les en a plus distinguées. Peut-être ont-elles voulu, par cette imitation, les vanger de ce qu'ils étoient devenus en amour, plus foibles qu'elles. Pour achever la ressemblance il ne leur manque que de se mettre en calçons, & de joüer à la Paulme.

¶ Ce jeune homme qui marche des hanches & des épaules, le nez au vent, l'estomach débraillé, son chapeau sur la moitié de sa tête, une main dans la ceinture, & qui bat de l'autre la mesure d'un Air d'Amadis, qu'il marmote entre ses dents, est couru de toutes les femmes. Il alloit d'abord à la promenade; ensuite il a tourné tout court vers la Comedie. Il s'est arrêté à moitié chemin, & n'a plus sçû où il alloit. Son étourderie l'a enfin conduit à l'Opera; ce menage est le charme de la plupart des femmes; & c'est par là que *Francion* plait à quelques unes.

Mais je viens d'anticiper sur le Chapitre de l'amour, passons y vîte.

CHAPITRE VI.

De l'Amour.

L'AMOUR est le plus grand de tous les vainqueurs ; celui auquel on se rend toûjours de bonne grace, & qui sçait mieux prendre les hommes par ce qui peut leur faire plaisir. Il change de toutes les formes dont il a besoin pour les gagner. Ses souplesses & ses transformations sont infinies. Il se fait voir aux uns par sa volupté, aux autres par les richesses, & à d'autres seulement par les soins & l'occupation que donne une intrigue. Il se montre aux aux Sages sous le masque & la figure de la vertu. Là, il s'entretient par les mêmes voïes qu'il s'insinuë, par les commer-

tes de pieté, & les liaisons saintes; & c'est souvent sous des noms ou des apparances si specieuses, qu'il joüe des rolles honteux qui deshonnorent la vertu & qui coûtent des larmes & de grandes austeritez aux gens de bien.

Il est, & il s'insinuë partous lès contraires; par la douceur & par la fierté, par les mauvais traitemens & par les faveurs, par l'air modeste & la coqueterie, par la débauche & par la vertu. Ce qui paroît lui être contraire est quelquefois lui; de là vient qu'il est simpatique avec quelques mouvemens de haine & qu'il est quelquefois lui-même sans se connoître.

Ses inconstances, comme ses attachemens ne peuvent se représenter. Il va, il vient, il se montre, il disparoît; toûjours dans l'inquiétude & le mouve-

ment ; c'eſt l'agitation qui le fait vivre.

Il s'accomode neanmoins du repos, pourveu qu'il ne ſoit pas de longue durée ; du plaiſir & de la douleur ; de la joüiſſance & de la privation, de la ſanté & de la maladie, des richeſſes & de l'indigence, de la laideur & de la beauté. Il naît de tout il naît de rien.

Il vient & il finit de lui-même, ſans que l'on puiſſe donner aucune autre raiſon de ſa naiſſance & de ſa durée, que ſon caprice.

C'eſt dans l'ame une paſſion de regner ; dans l'eſprit une ſimpatie d'humeurs, dans le corps, un penchant naturel à la conſervation de ſon eſpece, & dans les manieres une étude miſterieuſe, & concertées de complaiſances & de ſoumiſſions, qui aboutiſſent toutes par differen-

tes voïes, à se rendre heureux & à joüir de ce que l'on aime.

Egaïons un peu nôtre stile, la matiere le permet & le demande peut-être ; car l'Amour est pour un homme de sang froid, une chose fort rejoüissante: mais il ne faut pas qu'il soit un des des acteurs. Cette circonstance m'a souvent empêché d'en faire des railleries. Pour en railler de de bonne grace, il faut le regarder en autrui & dans les sujets étrangers : Essaïons.

En amour les uns donnent ; les autres reçoivent, les autres refusent.

Les uns rient, les autres pleurent.

Ceux-ci trompent, ceux-là se flattent, les autres se disent des injures.

Les uns courent, les autres sont courus.

L'un attaque, l'autre se deffend;

celui-ci resiste, l'autre presse; & si fort qu'il gagne à la fin le dessus, & puis disparoît.

L'on voit souvent joüer en un quart d'heure toute cette Comedie à un seul homme; mais il faut que ce soit un habile Comedien. Ceux qui ne vont pas si vîte donnent plus de plaisir aux spectateurs; mais ils y perdent quelquefois de grandes fortunes: D'autres au contraire reculent pour vouloir trop avancer. Il y en a de si emportez au commencement d'une intrigue, qu'ils perdent halaine à moitié chemin, & manquent de force pour conclure.

Que dire, de toutes ces differentes scituations? Un homme qui mene bien une intrigue d'amour est un Protée; il change de tant de figures qu'on ne sçait quelle est ces naturelle. Les femmes doivent s'en accu-

ſer de ne pouvoir la démeſler. Elles veulent par tout de l'extraordinaire, & l'extraordinaire n'eſt pas toûjours poſſible ; il eſt encore moins dangereux de les tromper, que de reſter au deſſous de leur goût.

Si l'on n'a jamais remarqué les grimaces de deux Amans qui ſe ſont donnez rendez-vous, & qui ſe trouvent ce jour-là embarquez dans une compagnie à laquelle ils ont interêt de cacher leurs ſentimens, que l'on me ſuive, je vais les peindre. Le dernier qui entre ne manque jamais d'être décontenancé par l'Aſſemblée qu'il rencontre. Il aperçoit celle qu'il aime, il n'oſe la regarder en face, ni jetter les yeux de ſon côté. Il en détourne la vûë, n'y regarde que du coin de l'œil, & ſe place d'une maniere oblique & contre le jour. La compagnie

lui a ôté cet air gai avec lequel il étoit venu. Il s'efforce de le reprendre, gagne sur lui de parler, se mêle à la conversation, parle un certain temps, & devient muet un moment aprés. Le voilà qui réve, qui soupire, qui trépigne des pieds, & qui oublie qu'on le remarque. S'il se leve, c'est pour sortir en pestant contre l'Assemblée qui n'y sçait que faire, & quelquefois contre sa Maîtresse même, qui en fait autant de son côté.

Le chagrin le prend, il sort, s'enferme, se couche sans manger, & ne dort point de toute la nuit, ou s'éveille si matin, que c'est la faim plûtôt que l'amour, qui le reveille.

Il en est tout le contraire quand les Amans ne sont pas tout-à-fait d'accord, & que les déclarations ne sont pas faites de part & d'autre. Celui qui

veut plaire se place en face de l'autre, cherche ses yeux, lui fait des mines, aplaudit à tout ce qu'elle dit, loüe sans cesse & souvent sans raison, trouve que le jour baisse vîte, & ne sort que le dernier, & en regardant le seüil de la porte. Si les deux premiers Amans se retrouvent une autre fois en liberté de se dire tout ce qu'ils pensent, les injures commencent la conversation qui finit par les baisers. Les protestations de tendresse & de fidelité succedent aux noms d'ingratte & de perfide. L'on se broüille & l'on se raccomode sur un rien ; & de tout ce manege, il n'y a que les raccomodemens qui plaisent, & qui vaillent quelque chose.

Mais on ne voit tantôt plus que les jeunes gens qui traittent l'amour avec tant de methodes ; & si encore la plûpart sont bien

gâtez. Les novices ne mangeroient ni ne reposeroient que leurs Maîtresses ne les eussent bien reçûs ; & si le malheur vouloit qu'ils ne pussent se raccommoder avec elles & leur parler avant la nuit, ils iroient la passer à se plaindre, & à s'enrumer sous leur fenêtres. Ces novices là portent un vieux cœur dans un jeune corps.

Les gens du beau monde vivent plus commodement. Ils ne font l'amour ni pour mourir de faim, ni pour s'épuiser le cerveau, ni pour se morfondre. Ils en parlent brusquement comme ils le sentent, le cultivent autant qu'il leur fait plaisir ; & bien reçûs ou mal traitez, ils rient, boivent, mangent, dorment comme à l'ordinaire, & le plantent là dés qu'il les fatigue. Le corps & le cœur de ces gens-là ; tout est à la mode.

J'ai

J'ai cependant veû deux Amans aprés s'être broüillez, fort embarassez de leur contenance, sans un troisiéme, qui avoit l'honnêtete de leur épargner la fausse honte des premiers pas, à un raccommodement qu'ils souhaittoient l'un & l'autre.

J'en ai veû d'autres au contraire, qui n'attendoient que le moment d'être seuls pour conclure de ne se revoir de leur vie.

Mais ne rions point des entremeteurs, j'en aurois besoin d'un bon : le meilleur m'a manqué ; c'est d'avoir été aimé sincerement.

L'Amour fait lui seul, ce que les entremeteurs font, & ne sçauroient jamais faire, il donne aux Amans broüillez le goût du raccommodement, & l'envie de se revoir. Il les rapro-

che, & les justifie ; ils ne fuïent plus qu'en se raprochant, & ne se raprochent que pour s'aimer davantage. Il ne tient pas toûjours à l'Amour que cela ne soit ainsi ; mais tant d'autres interêts se mêlent à ceux de l'Amour, qu'un pauvre homme est tout surpris de voir que pour une passion, il a souvent à répondre à cinq ou six autres.

Comme les interests des deux sexes sont opposez, quoique leurs inclinations soient souvent les mêmes, celui qui reculle n'est pas toûjours celui qui en a le plus d'envie ; & tel pour se faire cajoler en fait le semblant, qui seroit au desespoir qu'on l'imita, & qu'on n'eût pas l'honnêteté de le tromper ; aussi est-on d'accord sur les conventions. Les femmes ont choisi le parti de se deffendre, & laissé aux hommes celui de les

attaquer ; ils auroient peut être trop resisté s'ils s'étoient deffendus. Elles sçavent mieux quand il faut se rendre. Si elles s'y trompent quelquefois, elles ont par provision par devers elles, un pretexte & des plaisirs.

¶ Combien de gens croïent devoir à leur merite & à leurs empressemens, les faveurs qu'ils reçoivent des femmes ; pendant qu'elles se servent habillement de leurs soins pour leur dérober la connoissance de leur foiblesse. Elles se procurent ainsi avec quelque sorte de pudeur elles-mêmes, les plaisirs qu'elles veulent prendre. Les femmes dont les passions sont vives, laissent tout faire à l'amour propre des hommes, quand elles se rendent. Il prend toûjours soin de les justifier auprés d'eux, & de les rendre moins coupables. Elles n'en viendroient pas si

bien à boût avec toute l'adresse qu'elles ont à ménager leurs interêts ; il est même bon pour elles que cela soit ainsi ; car si l'amour propre des hommes les decrie en un sens, par la vanité qu'ils ont quelquefois de publier les faveurs qu'ils en reçoivent, il les dédommage considerablement en cela, qu'il leur cache une partie de leur foiblesse : dequoi peuvent donc tant se flatter les indiscrets, si la nature a donné aux uns & aux autres le même penchant à l'amour ? Seroit-ce de ce qu'ils sont preferez ? Ne sçait-on pas que l'amour est bizarre, & que les passions ont des momens où il est presque impossible de de leur resister ; qu'un homme plûtôt qu'un autre en proffite, cela est heureux & non pas glorieux. Tout bien examiné, nous trouverons quand il nous plaira,

que nous sommes encore la dupe des femmes dans les faveurs mêmes qu'elles nous accordent.

Je devois mieux finir, ou n'avoir rien dit. J'aperçois une troupe de femmes & de Narcisses qui viennent à moi me demander raison; celles-là de la foiblesse que je leur donne; ceux-ci de la préferance que je leur ôte. Que leur répondre, pour les accorder & me tirer d'intrigue? Les femmes donnent à l'amour & au merite, aux quolifichets, & aux poupées, je ne sçai rien de plus: Que chacun prennent là ce qui lui convient, & me laisse en repos.

Je voudrois qu'une sincere estime préceda toûjours l'Amour, & que cette estime eût son fondement dans le merite & les bonnes qualitez que l'on se connoîtroit l'un à l'autre; que

l'Amour se borna à chercher les occasions de s'obliger & de se procurer du plaisir, & qu'on ne songea au Mariage que pour être plus à portée de les trouver; qu'alors les faveurs & les caresses fussent encore moins des marques d'amour, qu'une preuve que l'on est l'un à l'autre sans reserve. voilà l'idée que je me fais du veritable amour; mais de l'amour en idée à l'amour des gens d'aujourd'hui, quelle difference.

Il est du veritable amour comme de l'apparution des esprits, tout le monde en parle, & personne n'en a veû.

¶ Une fille assez fiere pour ne vouloir mêler personne dans son intrigue, est souvent embarassée de sa fierté, quand elle est broüillée avec ce qu'elle aime, & qu'elle à tort. Elle lui parle des yeux, & semble quand elle le voit, implorer sa cle-

mence par ſes regards. Un Amant qui ſe ſent de la vertu, & qui ne s'eſt pas attiré ſes mauvais traitemens, s'ils ne l'ont gueri, croit du moins qu'il lui eſt dû tout autre choſe qu'un langage muet. Il refuſe de s'y rendre, & penſeroit même s'y tromper. La Maîtreſſe qui croit en avoir aſſez fait pour obtenir ſa grace, met le tort du côté de l'Amant, qui croit ne l'avoir point; de ſorte qu'aprés un certain temps, les mines ceſſent, & l'amour s'en va de part & d'autre.

¶ *Coronis* a la compagnie d'un de ſes Amans ſuit des yeux avec une contenance triſte, un homme qui paſſe & qui l'a fort aimée. Elle tombe en ſincope dés qu'elle le perd de vûë. Se repentiroit-elle de lui avoir donné lieu de s'éloigner, & ſeroit-ce une preuve d'amour bien

constante, que sa melancolie. La plûpart des femmes qui tombent dans cet état regrettent moins l'Amant, qu'elles n'ont plus, que la perte d'un homme de moins qui les aimoit. Tout est coquetterie chez les Coquettes, & encore plus pour qui les craint. Au bout du compte, nôtre temperament seul décide de nos passions & de nôtre goût. En amour, quand on a point de rival, on se fait des peines imaginaires qui nuisent & fatiguent davantage.

¶ Un mauvais moïen pour se deffendre d'un vice, est de s'opiniatrer à soûtenir qu'on ne l'a pas. Pour un seul que l'on veut cacher on en découvre quelquefois mille autres, que personne ne connoissoit encore.

Une capricieuse ainsi, pour n'être point convaincuë de caprice s'acroche où elle peut ; rapelle

rapelle à son secours les choses passées, & les anciennes querelles, & feroit revivre la guerre de Troye si elle pouvoit servir à son dessein. Elle n'a jamais tort, & on veut toûjours lui faire une querelle d'Allemand ; il y a en cela moins d'adresse que de vanité, & plus d'opiniâtreté que d'amour. Un homme d'un bon esprit, qui voit que tant de bizarerie gâte les autres bonnes qualitées de ce qu'il aime, souffre, gemit, se prête aux caprices, quand il ne peut se retirer ; & leur fait, sans que personne lui en tienne compte, un continuel sacrifice de sa raison. Pour vivre en repos avec les femmes de ce caractere, il ne faut jamais les entretenir de ce qu'elles font, ne pas même sentir quand elles ont tort, & oser encore moins le leur dire.

¶ Je demande lequel aime davantage, d'un homme qui est absolument aveugle sur tous les deffauts de sa Maîtresse, ou de celui qui les voit & qui ne peut s'empêcher de l'aimer. Celui qui les voit, les excuse certainement, ou fait des deffauts de sa Maîtresse une si flateuse compensation avec ses bonnes qualités, qu'il la trouve toûjours aimable. Celui qui ne les voit pas, a aussi plus de merite du côté de l'amour propre de celle qu'il aime. Il n'a point aussi à détruire en lui des sentimens dont l'impression pouroit le rendre inconstant. De ces deux amours, l'un me paroît plus seur, & plus à estimer; l'autre plus flatteur, & plus incertain. La plûpart des femmes s'en tiendroient au flatteur, & abandonneroient l'autre.

¶ On peut aimer assez fortement une femme par les bonnes qualitez qu'on lui connoît, pour ne pouvoir la quitter par toute son ingratitude, & les autres deffauts qu'on lui voit.

¶ L'indifference qui est de tous les états, le plus insultant pour une femme que l'on a aimée, est souvent l'ouvrage de l'Amour même. L'on a quelquefois tant aimé, qu'il ne reste plus rien dans le cœur, pour aimer encore.

La vertu éloigne quelquefois des femmes, la plûpart des hommes, qui ne s'en aprochent que pour les corompre. Alors ce sont des cruelles, de mauvais cœurs, des Coquêtes, des femmes d'une conduitte déreglée, & qui vivent mal: & le mal qu'elles ont fait, est souvent de n'en avoir pas voulu faire, & d'avoir eû plus de rai-

ſon , & de vertu qu'un hom-
me n'auroit été bien aiſe de
leur en trouver. A prendre
les choſes dans leur vrai ſens ,
& par la regle des contraires ,
la plûpart des libertins qui mé-
diſent des femmes , font leur
éloge.

¶ Les novices dans l'art d'ai-
mer ne ſçavent ni ménager leur
interêts , ni connoître ce qui
eſt à leur avantage. Un caprice
premedité, un mot échapé avec
deſſein , une froideur affectée,
tombent ſans qu'ils en profitent.
Un rien les effraïe & *les met
aux champs*, il faut long-temps
les mener par la liziere, comme
l'on dit, pour ne les point per-
dre. Quand ils commencent à
marcher ſeuls, & qu'ils ont pris
des forces, ils vont ſi loin, qu'ils
ne reviennent plus.

D'autres au contraire , ont
ſi bonne opinion d'eux-mê-

mes qu'ils se croïent aimez de toutes celles qu'ils voïent, & de celles même qu'ils n'ont jamais vûës. Une fille a beau leur rompre en visiere, les fuir, les maltraiter, se rire d'eux, & leur marquer de l'indifference ; ne s'appercevoir ni quand ils entrent, ni lorsqu'ils sortent ; tout leur est égal, & une preuve d'amour; aussi ingenieux à bien interpreter ce qui est contr'eux, qu'acoûtumez à exagerer les moindres honnêtetez qu'on leur fait, ils ne croïent ni aux cruelles, ni aux mauvais traitemens, ils n'en ont point vû, ou ils ne sont point faits pour eux. Vrais Narcisses d'eux-mêmes ils s'aiment seuls & sans rivaux. Il est égallement dangereux aux femmes & aux filles de les voir, & de ne les voir point; de leur parler, & de ne leur rien dire. Le trône n'est

pas à l'abri de leur amour propre, ni assez au dessus d'eux pour les tenir dans le respect. Leur étoile doit les rendre ce qu'ils ne sont point, ce qu'ils ne sçauroient esperer de devenir, & ce qu'ils deviennent à la fin.

¶ Voïez-vous ce grand garçon; il n'est pas [illegible]hé que l'on croïe dans le monde que ses bonnes fortunes lui ont efflanqué la taille. Il est associé à une cotterie de femmes qui l'admirent, & lui repetent sans cesse qu'il est beau; sans qu'il les aime. Dans quelle famille n'est-il pas souhaitté? Deux sœurs lui en veulent dans une même Maison. Elles sont trois, que ne met-il du nombre la troisiéme; il ne lui en coûteroit pas davantage. Là il domine, comme par tout ailleurs. Il le dit, du moins; & s'efforce de

le faire voir à ses amis les plus familiers dont il se croit aplaudi, pendant qu'ils se rejoüissent en eux-mêmes du ridicule qu'il se donne. Il est emphatique, & ne parle que par déclamations à un Concert, ou à l'Opera, on le voit s'agiter, entrer en fureur; reprendre ceux qui chantent, on diroit qu'il possede à fonds la Musique, & qu'il regle l'orquestre. A table il decide du vin, des viandes, du repas, de l'esprit des conviez. Personne n'a le goût meilleur, ni le discernement plus juste. Il est vrai seulement qu'il s'est quelquefois mépris en femmes: mais qui ne s'y méprend pas? Il lui est arrivé d'en prendre une pour un autre, & de faire soulever contre lui la populace dans une assemblée publique, où l'on n'eût d'é-

gard ni à sa beauté, ni à son merite; pas même à l'argent qu'il offroit. Vous me demandez dequoi se mêle un tel homme; ne venez-vous pas de l'entendre? D'être beau, de se le faire dire, & de trouver mauvais qu'on ne lui ait pas dit.

J'ai quitté ma matiere, reprenons là. Les Narcisses sont infinis dans le monde; l'amour propre en a fait de tous les hommes.

¶ Un homme qui a beaucoup aimé & plus qu'il ne devoit, est celui qui ne sçauroit croire de celle qu'il a aimée le mal qu'elle lui a fait, & qui hait même jusqu'à ceux qui le lui apprennent. Mais il faut l'avoüer, il y a de si belles passions qu'elles excusent toutes les folies qu'elles font faire.

¶ J'aurois voulu me laisser mourir de faim, me disoit un

jour un homme qui m'exageroit la douleur qu'il avoit eûë de la perte de sa Maîtresse : mais ce genre de mort, ajoûtoit-il, ne me plaisoit pas. J'y trouvois quelque chose de bas & d'indigne d'une belle ame. J'aurois mieux aimé mourir de ma belle mort & de douleur ; mais la mienne ma trompé, & j'ai, sans y songer, vêcu plus qu'elle ; j'en suis au desespoir.

C'est ainsi, lui dis-je, que la nature se vange des resolutions que l'on prend contre elle sans la consulter.

Du moins, reprit ce pauvre homme, si elle eût permis que j'eusse maigri ; mais j'engraissois tous les jours ; on eût dit que j'étois le Phœnix de l'Amour, & que je revivois de mes cendres.

J'entre fort dans vôtre douleur, lui répondis-je, & assu-

rement vous devez en avoir beaucoup, de n'en avoir pas assez eu pour faire acroire aux gens interessez que vous étiez fort touché de vôtre perte: Mais il y en a qui accablent si fort tout d'un coup un homme, qu'elle lui ôtent le sentiment: de maniere qu'on les fait presque toûjours sans les sentir. Vous l'avez dit, reprit naivement nôtre amoureux, l'on ne s'aperçoit qu'on les a faites que lorsqu'il n'est plus temps de les pleurer. Alors on voudroit bien le faire; mais la honte de la faire tard, fait qu'on ne pleure point du tout. Je suis de vôtre avis. Il y a de la bienseance à ne point faire parade d'une douleur ancienne, & le temps & la nature sont d'un grand secours pour ces sortes de bienseeances. On veut quelquefois si bien cacher une douleur qui

n'est plus de saison, qu'on ne sçait bien-tôt soi-même ce qu'elle est devenuë. Qu'auriez-vous fait, ajoûtai-je, pour une seconde Maîtresse, si vous vous étiez épuisé à pleurer la premiere ? La nature n'a donné le don des larmes qu'à peu de gens. Elle n'en a pour elle qu'une tres-petite provision, qu'elle ne prodigue point : ne vous étonnez pas d'en avoir manqué. Elle vous les reserve pour une meilleure occasion, où les larmes vous feront utiles, alors elle vous en accordera en abondance, & il vous servira bien d'avoir pleuré : C'est ainsi que je découvris à mon homme l'état où il étoit, & que rien n'effaçoit tant l'idée d'une premiere Maîtresse, qu'une seconde.

On ne doit point jurer d'être fidelle à certaines douleurs.

Il n'y a point de serements qui fassent plus de parjures. Quelque affligé que l'on soit dans les premiers momens d'une perte, le serement de n'en pas revenir n'est que de bienſceance. L'on s'en releve tôt ou tard. Cet état a ses privileges, comme la minorité, & la douleur ses perfides comme l'amour.

¶ Les femmes ont tort de se plaindre que les hommes ne ſçavent plus aimer, parce qu'on en voit plus mourir d'amour ou se poignarder. Je les prie de me dire quand un homme en devroit faire la folie. Sera-ce à la mort de sa Maîtresse, ou quand elle le quitte pour un autre, ou qu'elle est trop cruelle ?

La mort d'une Maîtresse remet un Amant en liberté ; son inconstance l'affranchit des devoirs de l'Amour: & s'il y avoit quelqu'un à poignarder, ce se-

roit assurement celui qui change ; car quel mal a fait l'autre pour se tuer ? Il est plus naturel de punir le crime sur le coupable.

Un homme ne devra donc se tuer que lorsque sa Maîtresse sera trop cruelle. J'avouë que les femmes qui se refusent absolument à toute la passion de leurs Amans, peuvent quelquefois les mettre dans un si grand desespoir, qu'ils préferent la mort à une vie si fâcheuse: mais ce desespoir ne prend aux honnêtes gens, que lorsqu'il n'y a plus lieu d'esperer ; & y a tout à esperer, tant qu'elles vivent.

Quand elles meurent, alors le desir meurt avec l'objet, l'on rentre dans son bon sens, & l'on est quitte de mourir.

Aprés tout, un homme sincere livré par choix à tous les

mouvemens & aux delicatesses de son amour est bien à plaindre. Quelles pertes ne fait-il pas ? quels sacrifices, quels devouëmens de lui-même dans le temps qu'il lui est quelquefois plus de consequence de n'en point faire ? Combien de vertu, de generosité, de courage & de fermeté ne lui faut-il pas pour fournir aux soins de sa fortune & de son établissement, pour resister à la jalousie & aux medisans, aux persecutions d'une famille, & à ses propres craintes ; aux froideurs, aux caprices, aux injustices même d'une Maîtresse foible, irresoluë, souvent ingratte ; son ingratitude est le plus accablant de tous les maux. D'où je tire cette consequence, que l'amour nous fait sentir toutes les passions l'une aprés l'autre, & que si l'on a la force de resister à de

veritables peines, les maux d'opinion, quoiqu'on en dise, doivent être les veritables maux; puisqu'une ingratitude souvent imaginaire deroute un homme courageux & l'accable.

¶ L'estime est un grand acheminement à l'amour: mais l'amour n'est pas toûjours un seur garent de l'estime. L'on peut aimer sans estimer ce que l'on aime; mais cet amour n'est pas de longue durée. L'on est guere aussi sans aimer ce que l'on estime une bonne fois, & l'on aime long-temps. Les grandes & les veritables passions sont celles que nous ignorons souvent nous-mêmes au fond de nôtre cœur; & que le temps, l'absence ou les engagemens de ce que l'on aime nous découvrent.

¶ Il y a de petits amours d'avanture, qu'un même Soleil

voit naître & mourir.

¶ Je l'ai senti, & mon experience ma mis en droit de donner un conseil à tous ceux qui aiment : ne sacrifiez rien à vos Maîtresses ; ne vous broüillez pour elles, ni avec vos amis, & encore moins avec vôtre famille d'où dépend quelquefois vôtre fortune, ou tout au moins, pour le temps présent, un certain air riant qui vous tire de pair & vous met à couvert de mille disgraces qui peuvent vous travestir & vous donner un mauvais tour dans le monde : aimez ; mais ne quittez pas, comme l'on dit, le gros de l'arbre. Il est dangereux d'avoir trop de generösité, avec qui peut manquer de reconnoissance. Quand vous vous serez attirez bien des maux ; que vous aurez souffert, patienté, sacrifié pour l'amour d'une Maîtresse, à son

à son tour elle vous sacrifiera à quelque autre, ou tout au moins à sa vanité, ou à ses propres craintes. Je parle de vous, *Iphize*, qui en avez usé de cette façon à mon égard. Ne me fuïez plus, je ne me persuaderai pas que vous m'en aimiés d'avantage, mes affaires se sont raccommodées.

¶ Il en est à peu prés de l'amour & de la raison dans un même sujet, comme de deux Benefices qui demandent residence.

¶ Il y a des filles qu'il faut étudier & aprendre par cœur. On y fait tous les jours de nouvelles découvertes. Ce n'est pas une petite étude, ni une sçience d'une heure. Un homme apliqué, & qui ne se rebutte point peut en venir à bout, & les entendre aprés quelque temps. Ce seroit trop dabord de les devi-

ner. On y perderoit même le plaisir de la surprise & du spectacle. L'air, l'action, les regards, les manieres, la phisionomie tout parle en elles : mais un langage abstrait, difficile & qui donne le change : à tout celà, il n'y a qu'une chose qui tienne, c'est de les épouser. Leur vie est une Comedie reguliere en trois Actes, dont le premier se passe à se faire voir, & à s'attacher, un ou plusieurs hommes ; le second, à noüer une intrigue, & à se marier ; le troisiéme à faire enrager un mari & à s'en separer.

¶ Une question delicate, difficile à decider pour un homme qui aime veritablement, est celle-ci ; y a-t-il plus de plaisir à aimer qu'à être aimé ? Un Amant delicat & reconnoissant seroit embarassé de le dire. La plûpart des femmes ressentent l'un, & se laissent aller à l'autre.

¶ Qu'on me permette encore cette autre question, quel est le plus surpris de celui qui trouve sa Maîtresse infidelle, dans le temps qu'il s'encroit le plus aimé, ou de celui qui sur le point de desesperer de l'être de sa vie, se trouve aimé de la plus tendre de toutes les passions. Ces deux états me paroissent également violens, il me semble neanmoins que l'amour propre empêche bien que l'on ressente l'un autant que l'autre.

¶ Pourquoi dit-on qu'un sot en amour, persuade & va plus loin, qu'un homme d'esprit? ne seroit-ce pas que les femmes se defient naturellement de celui-ci, qui peut contrefaire le langage du cœur, & que se croïant toûjours plus aimables & plus aimées qu'elles ne le sont, elles supposent à l'autre, plus de sentimens qu'il n'en ex-

prime. Certainement l'Amour muet, eſt celui qui ment le moins: mais hazard pour hazard, j'aimerois encore mieux l'Amour qui parle : du moins l'on a un pretexte pour ſe rendre. On s'entend dire de ſi jolies choſes, le moïen d'y reſiſter ? Elles ne ſont quelquefois pas trop vraïes ; mais qui faire ? On les croit telles, parce qu'on le ſouhaitte. L'erreur à ſes charmes comme la verité. Que ſeroit-ce de l'Amour, s'il étoit toûjours ſincere ? Il eſt bon qu'il ſoit connu pour ce qu'il eſt, pour être moins dangereux. Quand on s'y trompe, on doit croire qu'il étoit néceſſaire qu'on s'y trompa. La nature admet une infinité d'erreurs, utiles au bonheur & aux plaiſirs de nôtre vie.

¶ La veritable conſtance en

amour, est celle qui tient contre le temps, l'indifference, & les faveurs ; celles-ci ont plus enterré d'Amours que les deux autres.

¶ Les hommes pour rendre les femmes faciles ont trouvé un moïen plus seur que l'Amour. Ils ne se sont plus avisez de soupirer, dés qu'ils ont vû que l'argent pouvoit couper court aux soupirs, & à toutes les façons que l'Amour demande. Ils ont marchandé, & trouvé des faveurs à tous les prix. Dabord les femmes avoient surfait d'une si étrange façon, que personne n'étoit assez puissant pour approcher d'elles. Dans la suite elles en ont rabatu ; alors les hommes pour en avoir encore à meilleur compte, ont mes-offert ; quelques-uns même sans garder tant de mesures ont pris pour rien.

C'eſt depuis ce temps-là qu'ils ſont devenus hardis, entreprenans & ſouvent heureux ; de là vient qu'avec beaucoup peu, quelquefois rien ils ſont pris au mot.

Pour achever le portrait de ces femmes qui ſe livrent ainſi elles-mêmes en gros & en détail au public, la plûpart ſont auſſi jalouſes que ſi elles aimoient : & à la honte de nôtre ſiecle & de nos mœurs, on court aprés elles avec plus de fureur, qu'aprés celles qui ont de la vertu. Il faut l'avoüer, l'or eſt l'œcueil de tout le monde. C'eſt la pierre de touche de l'honneur;il en fait connoître le faux dans les hommes comme dans les femmes. Quelle idée aprés tout, ne doit-on point ſe faire du goût & du diſcernement des femmes dont je parle ! Depuis qu'elles ont connû l'utile de l'A-

mour, l'agréable ſans lui n'a pû rien faire. La raiſon, ſi je ne me trompe, n'eſt autre, que la nature de l'Amour qui finit, & n'a que lui ſeul pour objet; l'homme à d'autres paſſions, que les richeſſes regardent toutes. Elles ont le ſecret de les rendre heureuſes l'une aprés l'autre.

DIALOGUE
ENTRE
PLUTUS ET L'AMOUR.

UN jour l'Amour & Plutus disputoient ensemble des bornes & de l'étenduë de leur Empire.

J'ai un droit naturel, disoit l'Amour, sur tout ce qui respire. Le Ciel, la terre, & les eaux, ont ressenti les effets de ma puissance : & Plutus a qui je parle, sçait bien que les Enfers n'en sont pas exempts.

Tout le monde est témoin des chastes amours de Jupiter & de Junon, & de la maniere dont

dont j'ai épris les autres Dieux de la beauté des filles de la terre. Le même Jupiter a aimé Jo, fille du Fleuve Inaque, Califton la plus belle Nymphe d'Arcadie, Europe fille d'Agenor Roi de Sidon, Semelle fille de Cadmus & d'Hermionne, & quantité d'autres.

Mars & Venus, ma mere, se sont aussi aimez. Appollon a soupiré pour Daphné, fille du Fleuve Penée; il a aimé Climene, Leucothoé, Rodops & Clytie. J'ai même fixé une fois en sa vie Mercure pour la fille de Cecrops.

Tout cela est beau, lui répondit Plutus; mais le point decisif est de faire voir que ces Nymphes ont eû de la reconnoissance, & que vous rendez vos sujets heureux, en les faisant aimer de ce qu'ils aiment. Et je soutiens, que bien loin de

leur être utile, vous leur nuisez bien souvent.

Quoi ? reprit l'Amour tout en colere, oseriez-vous me contester que Jupiter & Junon ne s'aiment point ; non répondit Plutus (qui craignoit d'offenser sa belle-sœur & son frere) leur exemple neanmoins, ajoûta-t-il, ne doit pas être tiré à consequence. Il est seul, & dans les Cieux ; mais avec tout vôtre pouvoir, avez-vous jamais pû faire une seule fois sur la terre qu'un mari & une femme se soient aimez tout au moins jusqu'à ne se haïr jamais ? Répondez ; l'Amour qui n'eût point trouvé son compte à répondre, alloit continuer de raconter ses avantures ; lorsque Plutus l'interrompit brusquement, en lui disant d'un air de suffisance, vous avez beau rappeller toutes vos Histoires,

vous ne ferez jamais aussi puissant que moi ; & sans me vanter autant que vous : (car vous n'avez jamais manqué de faire vôtre éloge quelque part où l'on vous ait vû ,) je ne vous citerai que deux exemples pour vous fermer la bouche.

Alors Plutus raconta l'avanture de Danaë , que l'amour n'avoit pû toucher, & qui avoit resisté à Jupiter Souverain des Dieux , pour se rendre à Jupiter changé en pluie d'or. Il fit pareillement l'Histoire d'Athalante qui aprés s'être moquée de l'amour de plusieurs de ses Amans qu'elle avoit fait mourir , se rendit à la fin à Hipomene , qui trouva le secret de l'attendrir par trois pommes d'or.

Voilà des preuves completes de ma puissance , ajoûta Plutus en achevant cette der-

niere Histoire ; & non pas des exemples estropiez comme les vôtres. Lorsqu'un de mes sujets fait tant que d'aimer, ce n'est jamais inutilement, & à longs termes. Je lui épargne les soupirs, les larmes & les assiduitez que les vôtres sont obligez de faire voir à leurs Maîtresses, & bien souvent sans rien gagner. Je mets à leur aise & sçai rendre heureuses celles qui m'écoutent : au lieu que vous ruinez bien souvent les vôtres, & que vous ne leur laissez que de cuisans regrets de vous avoir suivi.

J'en ai cependant fait quelquefois des Divinitez, repartit l'Amour, d'un air chagrin, ce que de vos jours vous n'avez pû faire. Il est vrai, Amour, repliqua Plutus, en riant, que vos Amans dans les Poëtes, aprés avoir fait plusieurs fois des bê-

tes de leurs Maîtresses, leur ont fait à croire pour leur cacher, ce qu'elles étoient devenuës par leur foiblesses, qu'elles avoient un rang dans le Ciel parmi les Divinitez ; mais entre nous, vous voïez bien qu'il falloit que ce fussent de veritables bêtes, pour ne pas reconnoître qu'on les trompoit.

Qu'entens-je, s'écria l'Amour ? Est-ce bien Plutus qui parle ? Quoi, le frere de Jupiter même le traite ainsi ? Nous ne disons ceci qu'entre nous deux, interrompit Plutus. Au reste je ne crois pas faire beaucoup de tort à Jupiter de lui donner assez d'esprit pour tromper une femme. Ah ! de grace, reprit aussi-tôt d'un air dedaigneux, l'Amour, (qui crût voir là quelque chose pour lui) Ne vous picquez point d'Esprit : On en voit si rarement à vos

favoris, que cela ne vaut pas la peine de vous mettre en frais pour montrer que vous en avez quelquefois. Laissez-moi cet avantage, tout le monde me le donne. Je suis ingenieux, subtil, éloquent, je fais.... Je l'avouë, interrompit Plutus: mais ce n'est point dans les exemples que vous avez citez pour preuve de vôtre puissance, que vous avez fait valoir vôtre genie. Si Jupiter n'eût pas eu d'autre moïen que son amour auprés de celles dont il a été favorisé, Jo & les autres eussent toûjours été filles; mais Jupiter avoit la puissance en main. Mercure même si subtil & dont vous avez cité les amours, n'eût pas seulement esperé de sa passion, de se faire aimer de *Therse*, s'il n'eût promis à sa sœur *Aglaure* une bonne somme d'argent.

Ainsi, Amour, vôtre puissance seule denuée des secours étrangers, est vaine pour rendre heureux ceux qui vivent sous vôtre Empire? j'ai fait sans vous, ce que vous n'avez presque jamais pû faire sans moi.

C'est aussi de quoi je me plains, répondit l'Amour? Vous étiez fait pour demeurer caché sous la terre. Vous n'aviez aucun droit d'y venir troubler l'ordre de la nature, & le repos des particuliers. Dites la verité? Etiez-vous fait pour le cœur?

Pourquoi non, répondit Plutus; croïez-vous que le cœur ne soit sensible qu'à l'Amour, il a d'autres passions, & je sers à les contenter.

Je le veux, reprit l'Amour; mais du moins, ne deviez-vous point vous mettre d'une partie où je devois avoir tout l'honneur.

Par quelle raiſon, répondit Plutus ? Les Dieux ſont faits comme les hommes, ils ont leurs emplois, & leurs diſtrics particuliers. Il ne leur eſt point permis d'aller ſur les briſées les uns des autres ; mais ils y trouvent leur compte, & ils le font.

Au reſte, ce n'eſt point tant à moi, qu'aux femmes que vous devez adreſſer vos reproches. Je ne fais que m'offrir à elles. Quand elles veulent bien m'accepter, ſerois-je aſſez cruel à moi-même, pour me refuſer les plaiſirs qu'elles me préſentent ? Non, Amour, ne vous y attendez-pas. Je ferai mes offres, tant qu'elles y paroitront ſenſibles.

L'Amour inſulté par ce diſcours diſparut de la terre, & n'a pas d'aigné depuis y revenir. Il jura en ſe retirant, que pour ſe vanger des femmes & de Plutus,

les plaisirs, les graces, & les enchantemens delicats ne se trouveroient jamais dans les commerces où il auroit part. L'on n'a vû depuis ce temps-là, que des copies du veritable Amour, encore sont-elles bien estropiées ; on a pris moins de plaisir avec les femmes que l'on a païées, & l'Amour & l'argent contant ont presque toûjours été broüillez.

Cependant, disent les Poëtes, l'Amour est fils du Dieu des richesses ; mais il a pour mere la pauvreté. Il tient de son pere la grandeur de courage, l'élevation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son merite, & l'envie d'avoir toûjours la préference.

Il tient de sa mere cette indigence qui fait qu'il demande

toûjours ; cette importunité avec laquelle il demande ; cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander ; cette disposition qu'il a à la servitude ; & enfin cette crainte d'être méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Il y auroit lieu d'être surpris de la dispute qu'il vient d'avoir avec Plutus son pere, si les enfans de ce temps-ci ne le justifioient.

¶ Rien ne me paroît plus insolent qu'un Amant toûjours contant, ni si sot qu'une Maîtresse toûjours tendre. Il est bon de diversifier les choses ; quand ce ne seroit que pour ne pas toûjours tenir le même langage. Un Amant qui se loüe trop de sa Maîtresse, fait soupçonner sa vertu quand il a du merite. Une Maîtresse trop tendre passe pour folle, & risque de faire un inconstant. L'Amour admet plu-

sieurs manieres de se conserver. Les hommes se lassent d'entendre le même langage. Ils ne veulent pas toûjours être menez de la même main. De temps en temps une querelle, une petite absence, quelques jalousies à la traverse, souvent des raccommodemens font le plus grand bien du monde à l'Amour. Toutes ces mines & ces grimaces ont plus entretenus de commerces, que la fidelité & la bonne foi. Ce qui fait que la plûpart des Amans exagerent de petits mécontentemens, & de fausses douleurs, pour avoir de grands & de veritables plaisirs.

¶ Les femmes usent la tendresse des hommes à les faire soupirer & à se resoudre. Elles les accusent d'ingratitude dans la suitte, & se plaignent d'eux quand elles se rendent; à qui en

est la faute ? Ne protestent-ils pas tous les jours contre le temps qu'elles perdent ? Soit qu'elles en mettent trop à examiner si elles sont aimées ; soit que le plaisir qu'elles y trouvent leur fasse oublier la reconnoissance qu'elles en doivent, elles consomment en reflexions le meilleur temps, & laissent passer l'heure du berger. L'Amour à ses accés comme la fievre. Il faut prendre un Amant dans ces temps-là, ou l'on n'y trouve plus son compte. Mais le malheur veut que la nature ait placé les choses de maniere, qu'une femme se voit presque toûjours dans le fort de l'accés, quand l'Amant en est dehors. De là viennent les reproches qu'elle se fait d'aimer trop, & de n'être jamais assez aimée ; de là les injures, les noms d'ingrat & d'inconstant, les degoûts & les

repentirs qui les ſuivent, & ſi encore il n'y a guere d'honnête femme qui ne ſe laſſe de ſon metier.

¶ Il y a une ſorte d'honneur fort importun à un certain âge. On a établi d'honnêtes voïes pour s'en defaire. Ces voïes ſont de ſe marier. Les jeunes filles & les habiles meres y ſongent de bonne heure. Mais l'on ne trouve pas toûjours ſi-tôt un Gendre, ou un Mari tel qu'on le veut. Un pauvre cœur ſouffre & ſoupire pendant ce temps-là. Les filles qui s'ennuïent d'attendre *franchiſſent le bâton*, & ſe font des amuſemens qui les décrient, quand elles y ont trop de bonne foi.

Mais puiſque nous en ſommes ſur le Mariage & les Maris, voïons ce que nous en pourons dire. Si je n'obmets rien de la matiere, je ferai pluſieurs

Voulumes. On ne sort pas aisement d'un sujet si fecond en incidens.

CHAPITRE DU MARIAGE.

LE Mariage est un seur moïen pour s'affranchir de l'esclavage de l'Amour, & c'est en même temps le plus faux de tous les sacrifices. On diroit d'un homme qui se marie, qu'il sacrifie publiquement une liberté qu'il fait état de ratraper dans le tête à tête.

Que de raisons font que l'on se marie! Mais se marier selon la raison, c'est toute autre chose & ce qui est rare. La raison prê-

te son nom à une infinité de Mariages où elle n'a non plus de part que le Doge aux affaires de Venise. Elle est même antipatique à quelques-uns, tant il s'y trouve d'extravagances.

Se marier par raison selon le monde, c'est prendre une femme, ou épouser un homme pour son bien, & quand il peut fournir à la vanité ou à l'ambition, on s'engage à une infinité de dépenses que la raison n'ordonne ni ne fait pas faire.

Parlez-moi des premiers jours d'un Mariage pour la bonbance & les plaisirs ; c'est à qui se montrera plus genereux & plus magnifique. Les deux Epoux n'expriment leur joïe que par leur dépense. Equipages, habits, festins, presens, promenades ; rien ne coute à qui mange le bien de ses Créanciers. Est on de la Fête, on partage

les plaiſirs de la Noce, & le lendemain que la plus forte dot ne ſuffit quelquefois pas pour païer des Creanciers, la Noce eſt finie.

Se marier ſelon la raiſon, c'eſt toute autre choſe; & ſe choiſir par diſcernement & ſans interêts, une perſonne ſage qui vous choiſiſſe de même: mais la raiſon ſe mêle de ſi peu de choſes dans le monde, que c'eſt un hazard quand elle s'occupe à former une ſocieté, où elle ſoufre tant d'entorces.

Le moïen que cela n'arrive? on ne s'amuſe pas à comprendre la difference d'une femme à une femme; ce n'eſt plus le ſoin que des petites gens. On ne ſonge qu'au plus & au moins de bien, c'eſt le veritable eſprit des Mariages d'établiſſemens, & comme ſe gouvernent les grands hommes. On ſe ſent de l'inclination

nation pour sa fortune, c'est plus qu'il n'en faut pour prendre une femme.

Comme la plûpart de ceux qui se marient ne consultent pas la raison en se mariant, la raison les laisse faire. Ils la cherchent inutilement, pendant le Mariage, & ne la recouvrent souvent, que lorsque la mort ou quelqu'autre affaire, vient leur rendre le bon office de les separer; Le mariage est un bau pour la raison, d'où la mort & les separations seulement ont quelquefois droit de la rappeller.

Aussi ne voit on guere que la nature prenne soin de rassembler deux personnes raisonnables, & bien assorties. Quand le mari est raisonnable, la femme l'emporte sur la raison; & quand la raison est du côté de la femme, elle est si foible qu'elle est

souvent battuë par le mari.

O raison ! qu'est-ce que tu es ? une chimere, un nom vain, un fantôme, une idée, qu'on te nomme si souvent, & que si peu de gens te connoissent ? Où es tu ? qu'elle est ta demeure, ton existence, ta nature ? que tu sois si rare, si difficile à comprendre, & que tant de gens se flattent de te posseder.

L'on a beau faire des questions, trop peu de personnes la connoissent pour en donner une veritable idée & la montrer à qui la cherche. Les hommes n'en connoissent point d'autre que celle de leurs interêts. Celle-là parle fort haut, & un langage qui se fait entendre. Il n'y a de bêtes maintenant, que ceux qui lui ferment les oreilles ; mais ces bêtes sont si rares, qu'on voit de cette raison dans tout le monde.

Oüi, la seule raison que l'on voit aux hommes est la voix interieure, & une impression secrette des passions que tout le monde suit, souvent même sans qu'il y pense. Et de cette raison à la veritable, il n'y a quelquefois que le ménagement qui y mette de la difference.

Pour revenir au mariage, l'un se marie parce qu'on se marie, l'autre parce qu'on veut le marier; celui-là, parce qu'il ne sçait que faire; celui-ci, parce qu'on veut qu'il fasse quelque chose, & ne sçait faire que des enfans.

Cet autre pour en avoir, épouse une femme qui lui en donne plus qu'il n'en veut; & celle là, un homme qui met à couvert ceux qu'elle a eus.

L'un se marie pour retablir ses affaires, & l'autre pour s'en donner. Telle qui se marie pour

desobliger des Collateraux ; prend sur elle les chagrins qu'elle veut leur faire ; & épouse ordinairement un homme par un dépit qui lui dure toute la vie.

Tout homme aussi qui prend une femme pour avoir du repos, s'ennuïe de se reposer, ou s'est ennuïé de s'ennuïer seul.

Le mariage est la fin de tout enchantement & de toute tranquilité. Il y a des gens qui en ont tant, qu'ils ont besoin de se marier pour trouver la vie plus courte. Il y en a à qui le mariage la fait trouver bien longue ; mais ceux-là vivent trop bien, ou trop mal avec leurs femmes ; & il est bon de diversifier les choses : car dans cet état même, c'est la diversité qui plaît.

L'ennuïeuse chose d'être toûjours avec la même personne, contraire l'un à l'autre, ou toû-

jours de même avis, de même goût, & de même humeur; car cela est égal! Encore un coup la vie un peu diversifiée est plus agreable & ennuïe moins.

¶ On peut dire en un sens que le mariage est la fin du travestissement & de la Comedie que l'on a joüée avant que de se marier. Que de plaisirs disparoissent en un seul jour! On s'en souvient, on se les raconte, c'est tout ce qu'il en reste; & ce qui rend peut-être la condition des gens mariez plus malheureuses.

¶ Un vieux Athenien aprés de grands exploits, s'avisa sur la fin de ses jours d'être amoureux, & de se marier. Il avoit un grand nom, & s'étoit aquis beaucoup de gloire. Il vouloit se conserver l'un & l'autre de ces avantages par des enfans. C'est ce qu'il répondoit à ceux

qui lui demandoient pourquoi il avoit attendu si tard à faire cette folie.

La nature ne lui avoit pas été fort liberalle du côté du corps; & les dangers qu'il avoit courus dans les Champs de Mars, lui en avoient même disgracié une partie. Il n'avoit qu'un œil, qu'une jambe, & des dents postiches. Il fut question de plaire dans cet état, & de se choisir une femme qui le choisit ellemême; qui ne fut ni trop jeune, pour consommer en peu de jours ce qui lui restoit de vigueur, ni trop âgée pour ne pouvoir esperer d'en avoir des enfans.

Il quitta dans cette resolution tout cet attirail de guerre, ces habits & ces marques de dignitez qui distinguoient chez les Atheniens les vieux Capitaines des autres Grecs. Il s'habilla comme le reste de la jeu-

nesse d'Athenes, & se fit faire un œil de verre & une jambe de liege, qui imitoient si bien la nature que tout le monde y étoit pris ; il frequenta les bains plus qu'à l'ordinaire, & se fit laver trois fois le jour, d'essences & de parfums, comme les Galans de profession ouverte.

Ainsi rajeuni & raccommodé de toutes pieces, il parut à l'Amphiteatre, & dans les Cercles, & les Assemblées de femmes, ou comme embarrassé de lui-même, il cherchoit sa defaite & sa conquerante ; enfin par ses mines, ses assiduitez, & ses gallanteries, il parvint à plaire (chose rare) à la veuve d'un jeune homme des mieux faits de toute la Grece qui avoit laissé de grands biens.

Le peuple qui étoit attentif sur le dessein de ce Capitaine,

regardoit en pitié toutes ses dé-
marches. Il ne pouvoit com-
prendre comment un homme
qui avoit montré tant de force
& de vertu à la tête des Armées
qu'il avoit renduës victorieuses
par sa bonne conduite, avoit pû
succomber ainsi lui-même sur la
fin de ses jours, à l'empire d'un
amour fol & volage. Il conce-
voit encore moins comment ce
Dieu avoit été assez embarassé
de sa personne pour se venir lo-
ger dans le cœur d'un homme
de cet âge, & se mêler même
de son intrigue; enfin, elle fut
menée heureusement jusques au
mariage. Le soir de la ceremo-
nie, lorsque les deux Epoux se
virent seuls & que tout le mon-
de en eût pris congé, ce vieillard
rajeuni qui ne pouvoit plus ca-
cher ses deffauts, se jetta aux
pieds de sa nouvelle épouse, &
lui embrassant les genoux, il s'ef-
force

força de lui dire le plus tendrement qu'il lui fut possible, avec une voix cassée, que l'amour & la crainte de la perdre lui avoient fait cacher ses deffauts, peut-être avec trop de soin; qu'il en avoit, contre lesquels le plus violent amour ne pourroit tenir, si on ne les regardoit du côté de la gloire qui y étoit attachée.

L'Epouse surprise le rassura; & l'aïant mis en état de tout dire & de ne rien craindre, quelque découverte qu'elle pût faire; il se leva, & aïant pris sa paupiere des deux mains, aprés s'être un peu baissé sur une table, il y fit tomber son œil de verre. J'ai perdu, Madame, lui dit-il en même temps, le veritable à la bataille *Darbelles*.

Vôtre bonne foi me charme, reprit l'Epouse, & j'avois de-

ſesperé d'en trouver jamais dans aucun homme ; mais puiſque les Dieux , les juſtes Dieux , m'ont renduë encore plus heureuſe que je ne le merite & que je n'eſperois de le devenir. Je les prie de toutes mes forces de faire enſorte que vous m'aimiez toûjours , & que vous ne vous dégoutiez point de moi. J'ai auſſi , continua-t-elle , des deffauts comme vous , avec cette difference , qu'aucune gloire n'y eſt attachée , je vais perdre en un ſeul jour & vôtre eſtime & vôtre tendreſſe ; car les Dieux m'ont privée d'un œil comme vous : en même temps elle laiſſa tomber de ſa tête un œil de verre ſemblable à celui de ſon Epoux , en s'écriant, vous m'allez haïr.

A peine avoit-elle achevé de prononcer ce dernier mot , que l'Epoux prenant la parole

l'interrompit, en lui disant, (à mesure qu'il defaisoit les cordons qui servoient à joindre une jambe de liege à sa cuisse) à Dieu ne plaise, Madame, que je haïsse jamais ce que j'ai une fois aimé. J'ai tant d'autres deffauts, & en même temps il s'assit & lui fit voir qu'il lui manquoit encore une jambe. La Dame pour ne pas demeurer en si beau chemin, & n'être pas en reste avec un Epoux à qui elle voïoit tant de bonne foi, voulut en user de même envers lui. Elle degraffa un corps postiche, soûtenu par des bourlets de fer, qui cachoient une taille toute contrefaite. Je vois maintenant que les Dieux m'ont aimé, s'écria l'Epoux, ils n'ont pas voulu m'exposer au mépris d'une femme vaine, que mes deffauts auroient renduë insolente : En

même temps il défit de sa mâchoire inferieure un ratelier de dents d'Ivoire que l'artifice y soûtenoit. L'Epouse à qui il sembloit aussi que les Dieux eussent reservé un tel homme pour la ressemblance en usa de la même façon ; elle sortit de sa bouche deux boules de cire qui lui remplissoient les joües, & deffit ensuite une coeffure qui cachoit un reste de cheveux blancs.

Ces deux Epoux s'étant ainsi detrompez des erreurs qui les avoient flattez l'un & l'autre pendant quelque temps, une partie d'eux-mêmes se mit au lit, & l'autre resta sur la table.

Quelques jeunes gens d'Athenes qui sçavoient qu'ils s'étoient trompez l'un & l'autre, se glisserent dans la Chambre où ce beau couple d'Amans étoit couché, pour se donner

le plaisir du dénoüement de la Comedie. Quand ils les jugerent endormis, ils ramasserent soigneusement tout ce qui servoit au travestissement de jour de ces deux personnages, & se retirerent avec leur butin.

Le lendemain, comme alors c'étoit aussi la coûtume, de venir faire des complimens aux nouveaux mariez, nos jeunes foux arriverent que nos Amans étoient encore au lit. Ils entrerent brusquement dans leur chambre, tirerent les rideaux de leur lit & les inviterent à se lever par des railleries; on tira même la couverture, & nos Amans qui se cachoient dessous furent obligez de se montrer. Que ne vit-on point, le jour servant à rendre encore plus énorme des deffectuositez si sensibles? La plûpart de ceux qui étoient présens & qui ne sçavoient rien

de cette hiſtoire, ſurpris de ce qu'il manquoit un œil à chacun de nos deux Epoux ; que l'un avoit les joües creuſes, l'autre la bouche enfoncée, ſe regardoient ſans pouvoir rien dire, & ſe retirerent dans ce ſilence, en levant les yeux & les mains au Ciel.

D'autres gens entrerent & ſortirent en faiſant les mêmes grimaces.

Enfin, cette avanture s'étant repanduë inſenſiblement dans toute la Ville, le peuple accourut chez ces deux Epoux qui n'avoient pû fermer leur porte à cauſe de l'affluence du monde qui y abordoit de toutes parts.

Pluſieurs s'imaginerent qu'un tel évenement étoit une vengeance & une punition des Dieux ; d'autres, un effet de quelque jalouſie, ou d'un male-

fice. Mais ceux qui en jugeoient plus sainement & qui sçavent que les Dieux n'ont souvent aucune part aux disgraces que les hommes s'attirent par leur imprudence, disoient qu'un seul jour avoit enfin sufit pour faire connoître à elles-mêmes, & au public, deux personnes qui s'en étoient cachées toute leur vie.

Nos deux Epoux s'étant depuis connus la fable de toute la Grece, se regarderent l'un & l'autre comme la cause du ridicule où ils étoient tombez dans le monde; & ne purent se suporter d'avantage.

¶ Le bonheur d'un homme auprés des femmes dépend souvent d'une niaizerie. La plûpart d'entr'elles se laissent conduire par des bagatelles à un état, où tout est solide jusques aux chagrins que l'on y a;

¶ Qu'il ſied mal à une bouche où les dents commencent à être rares, de dire, *je vous aime.*

¶ L'Amour dans un jeune homme eſt une paſſion de bienſceance, quelquefois de neceſſité, que l'âge autoriſe & fait excuſer. Dans un vieillard c'eſt une folie toûjours inutile, que l'âge rend plus inſuportable, & que tout le monde condamne. Les paſſions ſont une bonne choſe en elles-mêmes & dans leur temps. Elles ne ſont à blâmer qu'hors de leur ſaiſon, & dans l'uſage qu'on en fait

¶ C'eſt ſouvent faire ſa fortune aux dépens de ſon repos, & de ſa ſanté, que d'épouſer un homme vieux parce qu'il eſt riche. Imaginez-vous un vieillard qui ſuë, qui mouche, qui touſſe, qui crache, qui reniſle, qui put tout en vie, & qui eſt

jaloux sans être propre à autre chose. Le beau ragoût pour une jeune femme ! Je vais par cette peinture, dégoûter des vieillards, quantité de jeunes filles sans patrimoine ; mais il faut tout dire. Il y a des hommes à trente ans qui sont tout aussi vieux, & souvent plus incommodes ; avec eux il y a moins de ressources. On n'oseroit esperer de devenir sitôt veuve.

¶ Une jeune femme avoit eu une fille d'un vieillard, ou d'un jeune homme qui se la disputoient, & s'en disoient pere l'un & l'autre. Cela pouvoit être : mais il étoit question de sçavoir à qui resteroit l'enfant. Le vieillard ; contre toutes sortes de préjugez gagna son procez, épousa la mere, & lui donna tout son bien en l'épousant. Quelque temps aprés il eût la complaisance de se laisser mou-

rir. Sa veuve, selon la loüable coûtume de ceux qui heritent, pour témoigner tout ensemble sa reconnoissance & sa douleur, lui fit faire de magnifiques obseques ; & les magnifiques obseques, comme l'on sçait, sont la marque ordinaire du chagrin de ceux qui n'en ont guere. On lui dressa un superbe Mausolé, sur lequel le jeune homme avec qui il avoit été en procés, fit mettre cet Epitaphe qui conviendroit à bien d'autres.

Ci-gît des Maris le Doïen ;
A quatre-vingt-quinze ans (âge digne d'envie)
Ce vieillard perdit la vie,
Et ne perdit presque rien.

En mourant il perdit belle femme & gros bien ;
(Cela donne dans la veuë)
Mais en perdant ce qui fut sien;

Dans sa fille prétenduë
Il ne perdit presque rien.

Femme jeune & jolie, & qui meritoit bien
Qu'il ne vêcut pas davantage,
Le perdit par prompt veuvage,
Et ne perdit presque rien.

¶ En amour, combien de temps est-on à se dire qu'on ne s'aime point & qu'on ne veut plus se voir, avant que d'en venir là? Dans le mariage, c'est tout le contraire, on en vient là dés les premiers jours, & souvent sans se le dire.

¶ Je voulus me mêler un jour de mettre bien ensemble un mari & une femme qui querelloient. Quelle entreprise, dira le Lecteur? J'avoue qu'elle étoit difficile: aussi n'en vins-je pas à bout. Je commençai par m'établir Juge entr'eux; tant

tôt, je prenois le parti du mari; tantôt celui de la femme, pour tâcher de les adoucir par cette alternative. Un critique qui voïoit que je ne gagnerois rien par ce ménagement, m'interrompit, en me disant; vous ne faites pas bien, de prendre les deux partis; l'on ne doit prendre que celui de la raison. Ah! quel parti prendroit-on, lui dis-je? il y en a si peu dans le monde. Il est bon de prendre les deux partis de peur qu'elle échape. On les prendroit quelquefois tous deux sans pouvoir la rencontrer entre un mari & une femme qui ont besoin d'un tiers pour bien vivre; car un tiers est souvent cause du desordre.

¶ Les maris font tout ce qu'il faut pour se faire haïr de leurs femmes, & ils veulent en être aimez; ils en aiment d'autres;

& veulent que leurs femmes leurs ſoient fidelles ; n'y a-t-il pas en cela de l'injuſtice ? C'eſt tout ce qu'ils pourroient prétendre, s'ils quittoient leurs Maîtreſſes, & ſe rendoient plus agréables.

¶ Une femme peut haïr quelquefois aſſez ſon mari, pour n'oſer épouſer ſon Amant quand elle devient veuve.

¶ Aprés ſa femme, rien ne me ſemble plus à craindre dans le mariage que les enfans. Il y en a de ſi dangereux, qu'ils ſçavent par cœur à dix-huit ans l'abregé de la vie des peres.

¶ Serieuſement, y a-t-il quelque choſe qui doive faire tant de peine à un honnête homme en ſe mariant, que la crainte d'avoir des enfans mal nez, & qui ne ſe portent point au bien ? Dépend-il de lui, d'en avoir qui naiſſent avec d'heureuſes

inclinations, & de la vertu ? Pour la femme, on se la peut choisir ; mais si peu de gens s'en donnent le temps, que c'est encore un hazard quand ils rencontrent bien.

Quelles douceurs au contraire ne goutte t-on pas avec une jolie femme & des enfans biens nés ? Quels services, quelles consolations n'en reçoit-on point ? C'est un paradis anticipé, pour lequel il y a beaucoup d'apellez & peu d'élus.

Les satisfactions que reçoit un pere des nobles inclinations de ses enfans, ne peuvent être comparées qu'aux déplaisirs qu'il en reçoit quand ils se portent au mal : mais il y a des enfans qui ont les inclinations si nobles, qu'ils mettent leurs peres sous les pieds pour s'élever.

¶ En verité, il faut être, de

part & d'autre, bien hardi pour se marier comme on se marie. On ne songe qu'à ses affaires, & presque point à la personne que l'on épouse. On ne la retrouve toûjours que trop. On marchande une femme comme une étoffe. Elle est dabord d'un grand prix, & puis on méconte. On pousse l'enchere où l'on peut ; on diminuë d'un côté, de l'autre on augmente : Enfin quand les prix sont reglez, & que la marchandise est livrée, tel qui croit avoir la piece entiere, trouve qu'on en a levé bien des échantillons.

¶ Que je plains l'état d'une fille à marier lorsqu'elle a du merite ; elle est comme obsedée de toutes parts, l'un lui parle pour celui-ci, l'autre pour celui-là, & son cœur quelquefois pour un troisiéme ; n'écoutera-t-elle que son penchant, pen-

dant qu'on lui souffle aux oreilles qu'elle se trompe & qu'elle est prévenuë. S'en raportera-t-elle aussi tout-à-fait à ceux qui sont trop ou trop peu interessez dans ce qu'ils veulent qu'elle fasse. Si elle refuse le premier parti qu'on lui présente, c'est une sotte, dit on, elle à perdu sa fortune. Si elle en écoute plusieurs, c'est une coquette. Si elle s'attache à un seul, on soupçonne sa vertu. Que faire ? rebutera-t-elle tout le monde. Les hommes ne sont pas si empressez auprés des femmes qui ont de la vertu ; & à force de rebuter le monde, on se voit seule. Combien d'adresse, de fermeté, de courage, de discernement ne lui faut-il point pour concilier tant d'interests differents ; être aimée, rendre justice à tout le monde, & ne se faire aucun tort.

Une

Une habile fille se deffend de ses préventions & de celles des autres, demêle les divers interêts qui font agir ceux qui lui parlent, menagent leur amour propre, & leur rend justice. Elle reconnoît le vrai merite où il est, & veut s'y tenir inviolablement attachée ; la difficulté est de le rencontrer, & d'être constante.

Il y a en amour, il faut l'avoüer, sur tout en fait d'établissement, de petites froideurs pardonnables, qui viennent moins du sujet que l'on aime, que des causes étrangeres qui l'agitent. On peut être tourmenté de maniere par les uns & par les autres qu'on ne sçache plus soi-même ce que l'on fait.

¶ Dans une telle Maison.... je vous entends, on voit une jeune fille pleine de merite, sur

laquelle vous avez jetté les yeux. Vous n'avez pas beaucoup de bien, n'y songez plus. *Nicante* avec la taille d'un Pigmée, l'air & la figure d'un Maître à chanter, en a fermé les portes à ce qu'il y a de gens raisonnables, & à deux hommes sur tout, dont on dit de l'un, qu'il est bien fait ; & de l'autre, qu'il a du merite. *Nicante*, n'en a pas, à beaucoup prés ; mais on le croit plus riche. Personne n'a fait ce calcul ; mais on le croit, & c'en est assez. L'on ne se soûtient pas là, non plus qu'en bien d'autres lieux, par les qualitez de l'esprit contre les avantages du corps ; & par les avantages du corps, contre les préventions & les biens de la fortune. La betize d'ailleurs est si fort le partage de quelques familles, que de peur qu'elle en sorte un jour, on fait tout ce qu'on peut pour

se l'aſſurer par des alliances. La premiere a pû faire croire que l'on avoit été trompé. La ſeconde a fait dire, *il y a du malheur*; une troiſiéme viendra peut-être un jour deſabuſer le public, & lui faire connoître, que la famille a ſuivi ſon goût dans les deux autres.

¶ Où ſont-ils ces connoiſſeurs, ces gens habiles en phiſionomie, qui decouvrent le caractere du cœur & de l'eſprit par les traits du viſage, qu'ils m'aprennent à quel coin eſt marquée une Maîtreſſe ou une femme fidelle, qui tienne bon contre les tendreſſes, les aſſiduitez & les preſens ?

¶ Je ne ſçai ſi les hommes ne ſont pas trompez avec les femmes dans les plaiſirs mêmes qu'ils s'en promettent davantage en les épouſant. Les choſes où il entre plus d'imagination que de

solidité, ne sont pas faites pour être examinées de si prés, & les plaisirs sont de cette nature. Il ne faut les effleurer qu'en passant. Une possession aussi complette que le permet le mariage, affadit l'ame, pour ne lui rien laisser à desirer. Elle fait d'ailleurs trop connoître les choses que la passion avoit fait envisager comme un grand bien, & cette connoissance gâte tout. D'elle viennent les dégoûts, les infidelitez, les divorces & les affronts que les hommes se font, & qu'ils sçavent si bien se rendre les uns aux autres.

¶ Quelques femmes entrent dans le mariage comme dans un état qu'elles doivent prendre pour se mettre en liberté & se procurer les plaisirs dont elles ont envie. Les enfans ne sont regardez que comme les hazards

que l'on y court. Quand elles en ont, elles les exilent si loin & de si bonne heure, qu'elles oublieroient volontiers qu'elles en ont eu sans les mois de la Nourrice, & les petits ustanciles necessaires à ces jeunes orphelins. D'autres adoptent en leur place les sentimens & les tendresses de la nature qui leur manquent. Celles-là soignent, nourrissent, élevent leurs enfans, & se font appeller meres, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'en reconnoître d'autres qu'ils n'ont jamais vûës & ausquelles ils pouroient demander leur nom.

¶ L'on n'est détrompé de l'amour, que dans le mariage. Dés qu'on en vient là, l'Amour disparoit; ce n'est plus son climat, ni un lieu qui lui convienne. Il en est a peu prés de l'Amour que l'on voit aller au delà des premiers jours, comme des

Voïageurs qui passent la ligne; beaucoup y vont, & peu en reviennent. Ceux qui sont assez robustes pour resister, sont infatigables, & durent longtemps.

L'Amour est une erreur du cœur humain ; mais la plus douce qu'il puisse ressentir. Il est toûjours triste & même cruel d'en être desabusé.

¶ Combien de fois l'avarice a-t-elle aidé à tromper & à faire de mauvais menages ? Un pere surchargé d'années, quand il n'est pas riche, cache adroitement le peu de bien qu'il a ; pour se donner la reputation d'en avoir davantage. Une fille nubile qui voit un bon parti s'aprocher, se sert du pretexte, & dit, mon pere & ma mere sont avares, ils ne se depoüilleront pas avant leur mort. Les parens par des manieres ridi-

euses apuïent les discours de leur fille qui passent quelquefois heureusement jusques au public, qui en est la dupe ; Mais où sont les particuliers assez sots pour prendre le change ; les exemples en sont rares, & peuvent être contez. Il faut que la pauvreté soit le plus honteux de tous les maux (si elle est un mal) puisqu'on prefere au malheur d'être pauvre la reputation d'être vicieux.

¶ L'heureuse chose pour un Partisan qu'une fille nubille, sur laquelle le Ministre a jetté les yeux. Il y gagne sa taxe, & fait sa fortune.

¶ Une femme qui se reproche de n'avoir point sçû profiter de sa jeunesse, fait en elle-même quelquefois de si beaux projets d'un second établissement, qu'elle sçait déja ce qu'elle aura de rente, qui seront les

parens & ce qu'elle poura mettre à un équipage qui lui manque. Ne craignez rien de ma discretion, *Dorine*, je ne veux pas vous guerir de vôtre erreur. L'on fait dans la vie de si beaux songes que c'est souvent perdre tout son bon-heur que de s'apercevoir que ce sont des songes. Vous m'appelleriez peut-être en jugement, comme ce fou d'Athenes fit le Medecin qui l'avoit gueri de l'imagination d'être riche, si je vous avois desabusée.

¶ Rien n'est plus ordinaire aux filles & aux femmes, que de s'imaginer qu'il leur seroit aisé de s'avancer, & de faire leur fortune, si elles étoient à la place de leurs Amans ou de leurs Maris. Elles leur font quantité de reproches dans cette idée. Elles les tourmentent, les inquiettent & les mettent

sent souvent hors d'état de s'avancer par les chagrins qu'elles leur donnent.

Pourquoi faut-il que *Tiresie* n'ait été homme & femme que pour juger des plaisirs ?

Si certains hommes aussi se laissoient conduire par leurs femmes ; qu'ils voulussent les écouter & prendre leur avis sur leurs affaires ; qu'ils aimassent la verité, & à être repris ; qu'ils fissent ce qu'elles n'osent souvent leur dire ; quelle fortune ne feroient-ils point ? Mais les préventions & la coûtume ont tout emporté sur la raison, parce qu'on les croit incapables de toutes choses on leur cache tout, jusques aux fautes que l'on fait, & qu'elles ressentent.

Si d'autres aussi se laissoient conduire par leurs femmes, ils iroient si loin qu'on ne les reveroit plus.

¶ Le dirai-je, *Cerambe* joüit de sa femme comme les Fleuristes de leur Parterre & de leur fleurs ; l'art & la nature se joignent ensemble pour leur donner du plaisir ; mais le plaisir qu'elles leur font, elle le donnent à tout le monde ; je n'ajoûterai rien à cette peinture. C'est être cruel en amitié, que de tout dire. Il y a des silences nécessaires. Ce n'est pas une faute d'avoir un secret pour ses amis ; & c'en est toûjours une de leur aprendre des choses qui peuvent troubler leur repos ; il y a moins de merite de sçavoir parler & de sçavoir se taire, que dans l'usage que l'on fait de ces deux maximes.

¶ Etre marié, pour une fille, c'est être établi : pour un homme c'est avoir une femme qui aide à l'établissement, ou qui le ruine.

Un homme établi, c'eſt un homme en Charge, qui fait ſa fortune, ou qui exerce un emploi fixe; qui vit quelquefois ſeul dans ſon menage, & à la tête d'un domeſtique dont il eſt le maître. Les meres courent les hommes établis pour marier leurs filles. Et les garçons; les femmes mariées, ou les véuves pour s'établir.

¶ Les femmes ne croiront pas ce que je vais leur dire; il n'en ſera pas moins vrai. La plûpart ſont cauſe que leurs maris ne leur rendent pas toute la juſtice qui leur eſt dûë. Elles s'eſtiment ſi fort au deſſus d'eux, quand ils ont la bonne foi de convenir de ce qu'elles vallent, qu'elles leur ôtent l'envie d'être une autrefois ſi ſinceres. Mais il eſt égallement dangereux de ne les point loüer & de les loüer: quand on ne les loüe

point, on ne les aime pas. Elles prétendent même qu'on les haïsse. Et quand on les loüe, si leur premier mouvement est pour le flatter, le second qui est pour l'amour propre, gagne le dessus, & détruit l'autre. Dans ce premier état elles sont aimables, reconnoissantes, pleines de tendresse & de sentiment. Dans le second, ce sont des esprits du premier ordre & des femmes extraordinaires, que leurs maris ne meritoient pas. Leur amour propre a un retour si violent sur leur reconnoissance, qu'elles deviennent les tirans de la plûpart de ceux mêmes dont elles auroient le plus de lieu de se loüer.

¶ Autrefois, que les femmes n'encherissoient pas sur le luxe & la vanité les unes des autres, on voïoit les hommes desinteressez en les épousant. On ne

s'informoit point du bien qu'elles avoient ; mais de leur sagesse & de leur vertu. Les belles filles sans patrimoine trouvoient alors un mari par leur beauté, & c'étoit la plus riche dot qu'elles pussent aporter aux hommes. Ils en étoient plus jaloux que de leur bien. Leur desinteressement alloit même, en les épousant, jusqu'à craindre qu'elles ne fussent trop riches. Un Poëte de ce temps-là en a dit la raison de cette maniere.

Femme riche, n'est point ma femme;
Voulez-vous sçavoir pourquoi?
C'est qu'aulieu d'être Madame
Elle seroit Monsieur chez moi.

Aujourd'hui que tout est changé, que les femmes se sont mises sur un pied à ruiner leurs maris par leurs dépenses, les

hommes tiennent un autre langage. Ils disent tous ;

Femme riche sera ma femme :
Voulez-vous sçavoir pourquoi ?
C'est que pour fournir à Madame,
Monsieur, doit avoir dequoi.

Autrement le menage va de travers. Les Amans le peuplent & y mettent la guerre.

¶ Si c'est pour paroître plus agreables aux yeux de leurs maris que les femmes se dorent, ne leur plairoient-elles pas infiniment davantage avec des habits simples, & en ménageant le bien qu'ils leur amassent. Il y a aussi des maris qui doreroient leurs Maîtresses des épargnes de leurs femmes, si elles s'avisoient d'en faire. Mais presque toutes entendent trop bien leurs interests. La simplicité n'est pas de leur goût. Elles ne la croïent

pas avantageuse à leur beauté; parce qu'elles n'en ont pas assez pour la soutenir & qu'elles veulent être regardées. Quand les charmes manquent, le luxe suplée à leur deffauts, & attire sur elles les yeux de tout le monde. Une semblable coqueterie n'est pas toûjours sans consequence. Voici ce qu'on en a dit par une chanson, qui peut servir de maxime à la plûpart des maris.

Toute femme qui veut plaire
Songe à tromper son mari.
Il y a du mal à le faire:
Quand c'en est fait de le taire
Le plus grand mal est gueri.

Epoux aimés le mystere
Vivez dans la bonne foi
Le mieux est de laisser faire.
On n'a jamais tout à soi
Une femme qui veut plaire.

De ſorte qu'un pauvre mari païe la Noce que d'autres font. Cela donne occaſion à bien des guerres ; voïons ce que nous pourrons dire de toutes celles que ſe font les hommes.

CHAPITRE

DE LA GUERRE.

L'On peut définir la Guerre, une évacuation de la nature qui se purge. Elle a accoûtumé de se défaire par là de quantité d'excremens & de mauvaises choses. Mais les mauvaises entraînent souvent les bonnes ; cela ne laisse pas en un sens, d'avoir son utilité ; certaines gens y trouvent leur compte. Quand les Heros & les grands Hommes s'en vont avec la canaille, ils font place à d'autres, ausquels ils donnent le moïen de paroître.

¶ La Guerre à cela d'heu-

reux, qu'un coup de fusil dé-busque un homme, vous met en place, & vous tire d'intrigue avec honneur. Les grands Seigneurs y trouvent le secret de joüir de leur bien, & de s'empêcher de païer leurs dettes. Mais pour cela ils n'ont pas toûjours besoin de la Guerre.

Tel qui n'avoit rien au mois de Mars, pour commencer la Campagne, se voit tout d'un coup rétabli par des Lettres d'Etat dans le bien de ses Créanciers. Ce n'est pas à un Officier une petite satisfaction, de leur faire la Guerre en même temps qu'à l'ennemi ; on n'en a pas de plus incommode; Je ne sçai dequoi l'on ne s'aviseroit pas pour s'en defaire.

Dans la Guerre les uns sont braves, parce qu'on les regarde ; d'autres parce qu'ils ne

peuvent reculer.

Ceux-là, parce qu'ils veulent acquerir de la gloire, ou conserver leur honneur.

Ceux-ci, parce qu'il faut se défendre, & qu'ils n'osent rester dans la même place.

Quantité sont braves, parce qu'ils ont peur; peu le sont, parce qu'ils sont braves; & presque tout le monde est brave pour conserver sa vie.

Le dirai-je en d'autres termes? En faisant la Guerre, les uns songent à leurs affaires; les autres à leur gloire, & tres-peu au bien de l'Etat. Quantité tremblent devant l'Ennemi, & sont rodomonts aprés la Campagne. Quoiqu'il en soit, ils ont tous cela de commun, qu'ils grossissent l'Armée, & servent à faire peur à l'Ennemi.

La veritable bravoure (s'il y en avoit) seroit de faire sans

témoins & ſans crainte, tout ce que l'on eſt capable de faire devant le monde, & pour conſerver ſa vie : mais la vie, & la vanité ſont ſi precieuſes aux hommes, qu'ils font rarement de grandes & de belles actions par vertu.

Le veritable Heros n'enviſage dans ce qu'il fait, que ce qu'il doit faire. Il agit par cette connoiſſance, & dedaigne tous les autres motifs qui pourroient l'engager aux mêmes choſes. Il regarde les dangers comme les charges de ſa profeſſion ; & ne voit de veritables recompenſes que dans les ſatisfactions qu'il reçoit de ſa fidelité & de ſon exactitude à ſervir ſon Prince ou ſa Patrie.

Mais la parfaite valeur, comme la poltronnerie complette, ſont deux extremitez ſi éloignées, que l'on y arrive rare-

rement ; l'espace qui est entre elles, est infini & renferme toutes les especes de courages que l'on peut nommer, jusques à celui qui est aux jambes, comme l'on dit, quand on n'est pas le plus fort.

¶ Le monde est un grand Theatre, sur lequel on joüe une Comedie ancienne & nouvelle. Tous les hommes montent sur ce Theatre les uns aprés les autres. De tous temps ils en ont été les Acteurs. Toutes les Scenes de la Comedie qu'on y joüe y sont de la durée de la vie de chaque homme. Il y en a qui en fournissent de bien courtes & de bien comiques, & qui rient d'eux, pendant que d'autres les joüent.

Que de sortes de Guerres, quand j'y pense ? Il y a Guerre entre les Auteurs, les gens mariez, les freres & les sœurs,

les Princes & les Etats; les Medecins & les Empiriques, la Robe & l'Epée, la Cour & la Ville. Il y a Guerre par tout; jusqu'en nous-mêmes, on se fait la plus cruelle de toutes les Guerres, dont personne ne s'aperçoit.

Comment parler de toutes ces Guerres. Les Auteurs se servent de leur plume pour se battre; les gens mariez, de leur langues, & quelquefois même de leurs mains.

L'interest divise ceux que le sang à le plus unis.

Les Princes se font la Guerre plus noblement; ils s'épargnent les uns les autres, assez d'autres gens se tuent pour eux.

Les Medecins & les Empiriques se déchirent. La Robe & l'Epée se méprisent; & la Cour & la Ville se rebutent à tour de rolle. Il n'y a que de soi dont

tout le monde est si content, que personne ne veut s'en defaire.

¶ S'il faut beaucoup de raison pour rester dans le celibat, ne deguisons rien ; il en faut bien davantage quand on se marie. Il en faut, tout au moins, pour deux ; pour soi & pour la personne que l'on épouse, & souvent toute la raison des deux Epoux ne feroit pas une personne raisonnable.

¶ La Paix & la Guerre naissent de leur contraire, & se produisent l'une & l'autre. Il n'y a que dans le mariage, où la Paix à rarement produit la Guerre : en récompense, il s'y fait bien des Guerres utiles. La plûpart des maris disgraciez de la fortune, font la Guerre à leurs femmes pour avoir leur bien : & les femmes pour mieux vivre avec leurs Amans, en font une autre à leurs maris qui ne

les acomode guere mieux. Quand l'indigence qui est le tison de la discorde, n'allume pas la guerre dans le menage, les galenteries de la femme, sa mauvaise humeur, son orgueil, sa prodigalité ou son avarice; quelquefois les amourettes, & les dissipations du mari la font naître. Il y a aussi des menages, où l'abondance est cause de la Guerre. Si l'on y avoit moins de toutes les choses necessaires à la vie, on n'auroit moins le temps de se faire la Guerre, & de se battre. Aprés tout, lors qu'un de ses sujets vient à manquer, le Diable qui est aux écoutes, & qui proffite de tout, y met bon ordre.

Comment un mari & une femme seroient-ils unis? aucun d'eux ne veut ceder, & toûjours l'un veut l'emporter sur l'autre. On ne se pardonne rien;

rien ; on s'abandonne à toutes ses humeurs, le moïen que l'on s'accorde, & qu'on n'ait la guerre ? Un rien souvent l'allume, & la termineroit ; mais c'est sur ce dernier rien, qu'on se rend difficile, & qu'on s'entête. La guerre a coûtume de finir avec les entêtemens, & les entêtemens avec la vie.

¶ Il y a des gens si amateurs & tout à la fois si ennemis du repos, qu'ils se battent toute leur vie pour avoir la paix.

Il y en a d'autres qui vivent de la guerre ; ceux-là l'aiment en un point, qu'ils en laissent souvent cinq ou six à leurs enfans à terminer aprés leur mort.

Disons-le sans déguisement ; le boutte-feu de presque de toutes les Guerres, c'est la jalousie. Elle met la Guerre entre les Amans, les gens mariez, les

Princes & les Auteurs ; & de toutes ces Guerres, il n'y en a pas qui fasse de plus veritables Ennemis que celle que se font les gens de Lettres. On ne se pardonne rien ; des fautes de l'Ouvrage, on en vient aux deffauts de la personne : on passe ensuite aux vices du corps & des vices du corps à ceux de la naissance, & de l'esprit. De la critique on en vient ainsi aux injures, & des injures aux coups de poingts, qui raccommodent quelquefois tout.

Quand la gravité des Auteurs ne leur permet pas d'en venir à cette extremité, leurs haines sont irreconciliables. Elles partagent leurs amis, & leurs familles, ou elles durent plus que les Ouvrages qui les ont causées.

¶ La Justice ne decide presque jamais de la bonté ou des

deffauts d'un Ouvrage. Il regne parmi les gens de Lettres d'un certain étage, un esprit de parti qui les détermine souvent, pour ou contre ceux qui travaillent. Chacun a ses amis, fait sa caballe, juge & decide selon ses préventions ou ses interests. Un Caffé se déchaine ainsi contre un Caffé, où il suffit de deux hommes pour entrainer toute une Assemblée.

Ceux qui la composent n'ont pas tous des yeux, des oreilles, du discernement & du goût ; mais ils ont en récompense des pieds, des mains, une langue & de la poitrine pour décrier un Ouvrage.

Pendant qu'ils se donnent tous ces mouvemens, un bon sujet s'exerce en particulier par de petits Ouvrages qu'il suprime, éprouve ses forces, tâte le terrain, se rassure, prend l'es-

ſor, & s'éleve parmi les Aigles du premier vol. Quelques envieux ſurpris de le voir ſi-tôt diſparoître d'auprés d'eux ſervent d'Echo, & repetent du *premier vol*. L'orage formé contre un Ouvrage à demi éclos, que l'on eſt chagrin de trouver admirable, gronde, groſſit & ſe trouve prêt à fondre, ſi un bon vent ne le détourne. Heureux l'Auteur, dont le genie peut l'élever au deſſus de cette region, où ſe forment les tempêtes.

¶ Il y a des choſes qu'il falloit enterer dans le ſilence. Leur ſort étoit de perir, & effectivement elles étoient peries, ſi l'on n'eût fait leur Hiſtoire. L'Auteur qui ne la entrepriſe que pour en montrer le ridicule, eſt devenu ſemblable aux Epheſiens, qui immortaliſerent le nom d'Heroſtrate,

par la Loi même qui défendoit de le nommer.

Pour revenir à la Guerre ; la valeur est un métier perilleux, où une infinité de gens exposent leur vie pour la gagner. Mais quelque peril qu'il y ait dans ce metier, il est admirable pour ceux qui le prennent pour ne le point faire. Quantité de roturiers s'y annoblissent en deux matins, & le quittent pour signaler leur courage sur leurs Païsans.

Etre habillé de couleur ; porter une longue épée ; une moustache, une Cravate noire, les cheveux tressez ou dans une bourse, son Chapeau retroussé & sur un œil ; marcher ferme, être brutal, ne regarder personne, fumer quelquefois, jurer beaucoup, & battre les pauvres gens c'est plus qu'il n'en faut pour être Soldat.

Avoir un habit simple, une épée & du linge à l'ordinaire, ses cheveux propres, mais negligez; être doux, paisible, genereux, civil, parler peu & modestement, pacifier les troubles, & avoir fait plusieurs Campagnes c'est avoir servi. Il suffit souvent à un homme d'avoir fait une Campagne pour être Soldat. Quantité d'autres ont porté les armes toute leur vie & n'ont jamais servi.

¶ L'on n'a jamais mieux fait que d'attacher la souveraine gloire au metier des Armes; sans cela personne ne le prendroit. Si l'on n'y étoit même plus retenu par la honte, l'ambition, ou la necessité de s'avancer, que par l'honneur de vaincre & d'être utile à son Prince & à sa Patrie, l'on verroit davantage combien les hommes aiment la vie, & quelle est leur indolence

pour les choses les plus loüables, & souvent pour leur devoir ? C'est encore beaucoup qu'ils soient quelquefois touchez d'un veritable desir de gloire, & qu'ils donnent à penser, qu'ils la préferent à leur vie. Mais aprés tout, tant d'autres interêts sont mêlez dans cette préferance, qu'il est bien difficile de connoître s'ils font par vertu, ce que l'amour, l'ambition, la vanité, & quelquefois le desespoir leur fait faire.

¶ *Jason* équipe un Vaisseau, met à la voile, traverse les mers, aborde Colchos, défait les Scithes, s'empare de la Toison d'or, & revient plus riche de ce buttin, que glorieux de cette expedition, que les Argonautes lui disputent. Quelle nouveauté ! les troupes ont-elles accoûtumé d'avoir la gloi-

re du combat, & le General de partager les dépoüilles de l'Ennemi. O! *Scipions*, quel étoit vôtre genie, de revenir de la conquête des Indes les mains vuides, & aussi pauvres que vous étiez sortis de Rome?

La discipline Romaine est revenuë pour quelques sujets que l'on peut tirer de la Tribune & de la connoissance des Loix, pour les placer à la tête des troupes; & de là, les remettre dans le Conseil ou à la tête de la Justice. Ils sont bons Jurisconsultes & grands Capitaines; hommes dévoüez à la Republique, aussi modestes dans les premiers postes où ils lui sont nécessaires, qu'apliquez dans une condition privée à lui devenir utiles. Le nombre prodigieux de leur talens, leur suffisance pour la Magistrature, & pour la Guer-

re, ne permettent pas qu'on les fixe à un ſeul caractere. Ils ſont Geometres, Mathematiciens, Hiſtoriographes, Eloquens, Politiques, inſtruits & amateurs des belles Lettres, Capitaines, & Generaux; que ne ſont-ils point? Ils reüniſſent en eux les talens qui rendent pluſieurs autres recommandables, & l'on diroit qu'ils ſont nés, ce que ceux-là deviennent à force de travail, & d'experience. Quels ſi grands bienfaits peut avoir reçûs du Prince *Agezilas* que ſa jalouſie ne l'ait acquité, par *Annibal* qu'elle a fait connoître.

¶ Etre actif, vigilant, infatigable, & intrepide; trouver dans ſon zele des expediens pour reſiſter à la fatigue & aux peſanteurs du ſommeil, ſurprendre l'Ennemi & n'en être jamais ſurpris; tenir des troupes en haleine & y être ſoi-même

en toutes rencontres ; faire son chemin, parvenir par son merite & ses services aux premiers Emplois ; être là, grand, somptueux, magnifique ; & tourner tous ses soins & sa magnificence du côté de la gloire du Prince, & du bien de la Patrie. Si c'est le portrait d'un grand Homme, quel autre éloge en pourroit-on faire que de le nommer ?

Que doit-on penser de la gloire & de la grandeur d'un Etat, où le General d'Armée est sçavant & instruit des Loix du Roïaume, & où le Soldat peut esperer par ses services de parvenir au Commandement des troupes. C'est le plus noble effet de la justice, & de la superiorité de celui qui le gouverne.

¶ Un Poste est vacant, j'entends dire que tels & tels y ont bonne part. Dans l'intervalle que le Prince met à se déclarer,

mille gens qui ne doivent point le remplir, sont mis sur les rangs. Le Prince enfin se déclare, & fait voir par son choix, qu'il se souvient du merite, qu'il le connoît, & le recompense.

Quel autre plus dignement que *Pollion* auroit pû remplir les augustes Emplois qui lui sont confiez ? Agreable & fidelle à son Prince, devoüé au service de l'Etat, infatigable dans ses devoirs, dequoi n'est point capable un genie si étendu ? Occupé des plus difficiles affaires ; il en soûtient le fardeau sans en être accablé ; on l'aborde, on lui parle, il écoûte, il répond ; sa douceur éclate jusques dans ses refus, & ne lui fait rien perdre de sa dignité. Personne n'a sçû avec plus de dexterité user de la fortune sans en être esclave, ni concilier plus habilement

des devoirs qui paroiſſent ſi oppoſez. On la vû aſſidu à la Cour, plus aſſidu encore à l'exercice de ſa Charge, & jamais chez lui les ſoins du Courtiſan, n'ont interrompu les fonctions du Magiſtrat. N'achevons point ce portrait : & aux dépens même de la verité, épargnons la modeſtie de *Pollion*. Il n'eſt impatient que quand on le louë.

¶ Il y a des Heros de Paix, comme des Heros de Guerre ; & ceux-là ordinairement, ne ſont jamais ſans ceux-ci, auſquels ils doivent juſques aux honneurs auſquels ils parviennent pendant la Paix dont ils joüiſſent.

¶ Quelques Courtiſans inutiles regardent la Guerre comme un mêtier que les autres doivent faire. Pour eux, leur état les en diſpenſe, ils ſont obligez de ſe tenir auprés du Prin-

ce ; ou aucune charge, ni aucun emploi ne les occupe. Leur manege est de se trouver au petit levé & au petit coucher ; de disparoître le soir & de revenir le matin ; de faire rire & de fatiguer les femmes ; de se montrer quelques jours de la semaine à la Ville, où rien ne les [illegible]pelle que leurs créanciers [illegible] ils ne païent point ; & de partir de Versailles pour Paris, & de Paris pour Versailles, où ils ne se mêlent d'autre chose, que d'empêcher les particuliers qui ont affaire au Roi, d'en aprocher & d'en être vûs. Ils meurent enfin ; sans qu'on le sçache & qu'on les connoisse que par leurs dettes.

¶ Un Gentilhomme s'étoit retiré aprés vingt-ans de service, aussi peu commode la derniere Campagne que la premiere. Dans ces derniers temps, il fut

taxé à une somme assés considerable pour sa Capitation, & celle de deux de ses enfans qu'il entretenoit fort honorablement au service. Pressé de païer, & n'aïant ni charge, ni reçû aucun bienfait qui pût lui tenir lieu de recompense; il demanda par un Placet, d'être déchargé de sa taxe. Ce Placet a été trouvé assez joli, je vais vous le dire.

AU ROI.

PLACET

Sur la Capitation.

AU milieu de tous les hazards
Qu'on trouve dans les Champs de Mars.
Grand Prince, sous tes Loix, j'ai passé vingt années;
J'esperois y finir mes jours,
Quand le Maître des destinées
De ce noble dessein vint arrêter le cours
Par le plus doux des hymenées.
Deux grands fils sont le fruit de mes tendres amours
Qui suivant les leçons que je leur ai données
A l'âge de vingt-ans, Officiers déja vieux

Font leur devoir à qui mieux mieux.
J'ai fait jusques-ici par de là ma puissance
Pour fournir à leur subsistance :
Mais helas ! aujourd'hui la Capitation
Me force à retrancher leur foible Pension
Que deviendra donc, Grand Monarque,
L'ardeur qu'ils ont de te servir ?
Quel temoignage & quelle marque
T'en rendront-ils à l'avenir
Si dans le desespoir où l'impuissance jette
Ils sont contraints de faire une retraitte
Honteuse pour eux & pour moi ?
Tu peux seul empêcher cette chute cruelle
Commande à PONCHARTRAIN, *Ministre fidelle*
De me dispenser de ta Loi
Ou souffre que je prenne en faveur de leur zele

Des Lettres d'Etat contre toi.

Que d'Officiers se serviroient du même moïen pour s'empêcher de païer leur dettes, s'il avoit lieu pour toute leur vie ! mais il est dangereux de trop parler de gens qui peuvent se faire craindre ; dans nôtre tripot, on les y balote quelquefois. Sauvons nous vite.

DU BARREAU.

LE Barreau me rappelle assés l'idée des jeux Olimpiques des Anciens Grecs : J'y trouve un Cirque, des Amphiteatres, un Peuple assemblé à certaines heures, des Victimes, des Gladiateurs & des partis, tout y convient & se ressemble, jusques à l'élevation de ces jeunes Senateurs qui viennent pour distribuer la dépouille des Vaincus & qui s'y donnent comme en spectacle à l'Assemblée.

J'y vois cependant cette difference que les Grecs ne renouvelloient leurs Jeux que de temps en temps, & que c'étoit pour rejoüir le peuple : au lieu

que le Barreau eſt tous les jours ouvert à ſes Miniſtres, pour l'infortune de quelque plaideur. Car l'Arrêt le plus juſte a toûjours fait un malheureux.

De venerables vieillards préſidoient à ces Jeux; c'étoit à des Jeux, & ſi ils ne dormoient point pendant la Lute & les autres exercices. Ils étoient desintereſſez. On ne pouvoit point faire de caballe. Tout dépendoit de la force, ou de l'adreſſe des Atheletes & de la fin du combat, dont tous les aſſiſtans étoient égallement juges.

Dans le Barreau, où il s'agit preſque toûjours de la vie ou de la fortune d'un ou de pluſieurs hommes, les vieillards dorment à l'Audiance malgré le bruit que l'on fait à leurs oreilles. Les femmes, les amis & les préſens l'emportent ſouvent ſur le

bon droit, par les jeunes Magistrats qui cabalent, & l'on aplaudit quelquefois aux Avocats, en condamnant leurs Parties.

On y voit des familles opulentes se ruïner à gagner de bons procez ; pendant que des gens d'une certaine condition s'enrichissent à les perdre. Les formalitez & les procedures consument plus de bien que la Justice n'en conserve.

Un moïen de les abreger & de ne voir jamais que des contestations raisonnables & problematiques dans le Barreau ; seroit de condamner aux frais des Parties, ceux qui sont chargez de leur deffense, quand elles succombent. Comme chacun seroit là pour ses interêts, on y prendroit garde de plus prés ; & de part & d'autre les droits en seroient mieux dis-

cutez. Alors le metier des Juges seroit d'être sçavants & une veritable affaire. Il y en auroit moins sur les Fleurs-de-lis. Les Plaideurs en seroient plus commodes, quelques Procureurs moins riches, mais plus honnêtes gens, & les Avocats plus circonspects. C'est une idée à executer pour le bien de la Republique : Mais le bien d'un Etat veut quelquefois que des malheureux y puissent vivre.

La Justice est la souveraine du Barreau quoiqu'elle n'y soit pas toûjours obeïe. Quantité de Divinitez, comme Plutus & l'Amour viennent dans son Temple, & quelquefois jusques aux pieds de son Tribunal lui enlever ses droits & les suffrages de ses Ministres.

Ce Temple est ouvert à tout le monde. La Discorde en garde les portes. Elle ne les ferme

qu'à ceux qui voudroient en sortir. Et tel plaideur qui s'en étoit échapé, & qu'elle rencontre au bas du grand degré aprés la perte d'un gros procez, y est ramené par la voie gracieuse d'une Requête Civille.

Quand les plaideurs sont une fois dans ce Temple, la Discorde les abandonne au genie de certains Ministres durs qui se font entr'eux une Loi de n'accommoder personne, de peur de s'incommoder eux-même.

Là on est dans une agitation continuelle; tout y est comme allarmé par la crainte des jugemens d'où dépendent les destinées. L'un pousse, l'autre crie; celui-ci heurte, cet autre est froissé; celui-ci peste, l'autre menace. L'on y est d'une brusquerie & d'une impatience extraordinaires, on y court pres-

que ſans pouvoir avancer ; & cela n'empêche pas que l'on n'y faſſe quelquefois beaucoup de chemin en peu de temps, & dans un petit eſpace. Tel homme y paſſe de Tribunal en Tribunal, d'une Chambre à une autre ; ſouvent de la Grand'Chambre à la Conciergerie ; & de la Conciergerie, à la Greve.

Là, par le bruit étonnant que l'on y fait il eſt preſque impoſſible d'entendre, de parler de la bouche, & d'être entendu. On y parle des bras, des mains & du reſte du corps ; & quelquefois un branlement de tête d'un Procureur à travers la foule, vous en dit plus qu'un Dialogue de deux heures.

Les Procureurs & leurs Suppots y parlent entr'eux un langage barbare, que les Sergens qui ſont leurs interpretes, vous

font entendre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait d'honnêtes gens parmi ceux-là ; mais il n'arrive pas toûjours qu'on les connoisse. De subtils émissaires vont gracieusser, les Parties sur le chemin, & les détournent souvent de leur route en leur offrant des services plus dangereux que leurs procez.

¶ Le metier de Solliciteur est d'être officieux & alerte sur les avenues ; de menager des correspondances dans les Provinces, d'aborder les Parties, de promettre gain de cause à tous venans, & d'avoir peu de bonne foi.

Le metier de quelques Procureurs est d'avoir quantité de Solliciteurs à leurs gages.

En voïant tant de mouvemens & des hommes si agitez, je m'imagine que personne n'est

dans ce Temple sans quelque affaire pressante ; cependant on y voit des hommes occupez à remarquer ce que font les autres, & ce qu'ils pourront faire eux-mêmes.

Qui pourroit representer vivement & au naturel tout ce qui s'y passe, les differents caracteres de ceux qui s'y rendent tous les jours, & le manege des Plaideurs, feroit le plus rejoüissant, & peut-être le plus instructif de tous les tableaux ; car le Palais est un monde entier rempli d'excellens originaux dont on pourroit faire de bonnes copies.

Celui-ci, par exemple, un sac à la main court, fend la presse, parcourt les Chambres, se montre partout, passe où la foule est la plus grande, fait plusieurs tours, parle seul, cherche un homme qu'il est seur de

ne pas trouver, & auquel il n'a rien à dire, pour revenir à son Banc où tout le monde voit qu'il perd haleine, qu'il est échauffé & qu'il s'essuïe.

Cet autre dont les jambes sont plus foibles, tient bureau dans une Boutique, où quantité de gens dont il fait la satire, viennent l'entendre. Là, il debite du vrai & du faux selon l'esprit de ceux qui l'écoutent, & sçait dire plaisamment des veritez que personne de tous ceux qui sont présens ne s'aplique.

Cet autre encore que vous voïés si sombre, & qui fait consister la science de sa profession, à multiplier des livres, & à mener une vie sauvage, ignore encore la maniere dont on doit sçavoir, quoiqu'il presume de son merite.

En un mot, il en est du Barreau comme d'une lice, où l'on vient de plusieurs Contrées faire assaut d'esprit, & souvent se montrer par un ridicule que personne ne connoissoit encore. On y dit quelquefois tres-serieusement de grandes sotises, & des mensonges avec des autoritez. L'on y vend la raison au rolle, & le rolle autant qu'on peut.

Parmi quelques habiles on vient consulter, souvent pour ne rien faire qu'à sa tête. On taxe le temps, & l'on ne compte les heures que par des écus.

Le foible de quelques-uns de cette profession, c'est l'independance & le desinteressement de leur état : se bien faire païer & courir les Pratiques, c'est leur fort.

Dans toutes les autres professions on se met en réputation

par le bon marché, & l'on court ceux qui font bonne compoſition de leurs ouvrages ; dans celle-ci c'eſt tout le contraire : les Avocats qui ſe font païer le plus graſſement, ſont les plus emploïez. On mépriſe, ou du moins, l'on ne fait pas grand cas de ceux qui remettent ou qui abandonnent une partie de leurs honnoraires. Car on trouve là que ce n'eſt pas être modeſte ni genereux, d'en agir ainſi ; mais que c'eſt s'avilir ſoi-même, & quelquefois ſe rendre juſtice.

Ceux-là, cependant, ſont d'un ordre glorieux qu'une infinité de gens ſoûtiennent & rendent illuſtre par leur merite. les Chefs en ſont comme les arboutans, ou comme des creuſets, où s'éprouve & s'épure tout à la fois la raiſon ſur laquelle la Juſtice apuïe ſes Oracles.

¶ Là, un homme d'eſprit qui a

le talent de la parole, qui ne juge point; mais dont l'opinion détermine souvent les Juges; qui s'est fait admirer dans plusieurs actions publiques; qui a traitté du grand & du magnanime de son état, peut être d'un grand secours à ses amis dans leurs affaires. Son merite est précisement de leur manquer, dans telle occasion où l'on eût pû même attribuer sa faute à la reconnoissance, & de faire voir en lui une inclination plus noble & plus forte que celle de l'amitié. L'on juge par ce qu'il a été dans une conjoncture si delicate, où il lui a fallu, pour ainsi dire, prendre parti contre lui-même, qu'il prêche d'exemple, qu'il est lui-même ce qu'il a dit que l'on devoit être; & qu'il s'est peint dans le portrait du magnanime & du grand homme.

¶ On represente la Justice debout, habillée en femme, avec un bandeau sur les yeux, des balances d'une main & une épée de l'autre, pour marquer sa vigilance ; qu'elle ne favorise personne ; qu'elle peze également les droits de tout le monde ; qu'elle deffend les innocens & punit les coupables. Veritablement voilà quelle est la Justice. Un Plaideur en donneroit toute une autre idée aprés la perte de son procez.

La Justice ne seroit habillée en femme que pour marquer son caprice, elle n'auroit des balances à la main, que parce qu'elle est sensible aux presens, & qu'elle est à celui qui lui donne davantage. Son épée signifieroit qu'elle persecute tout le monde ; & son bandeau, que personne n'est exempt de ses persecutions. Toute fausse que

soit cette idée de la Justice, il y a des Juges qui la justifient.

Pour quelques Plaideurs, la Justice est une Déesse, à laquelle il faut de l'encens, & des offrandes. Celui que les présens ne gagnent point, s'attendrit pour la Solliciteuse; & tel autre que les femmes & l'argent ne peuvent toucher, s'en rapporte à son Clerc, qui est plus humain, ou tout aussi sçavant que lui.

¶ La Justice est toute entiere comme dans son centre, dans quelques Magistrats integres & éclairez. Il faudroit pouvoir dire tout ce qu'ils font pour la bien definir. Toute leur exactitude ne suffit pas pour la faire aimer à ceux qui vivent de l'injustice Il ne faut auprés d'eux ni recommandations, ni parens, ni femmes, ni presens, ni amis. Ils sont incorruptibles: Selon eux, les solliciter, c'est les prier

d'une injustice, & ils en sont les ennemis.

L'habileté seroit aussi à ne ne point confondre ses entêtemens avec ses veritables interêts, quand on est sur le point d'entrer en procez: mais à entendre deux Plaideurs sur leurs affaires, ils ont tous deux raison, & souvent la raison de l'un & de l'autre est opposée à celle du Juge, qui decide aussi quelquefois de son côté par une raison toute contraire à la raison même.

¶ Le Palais est un *Dedale* où un pauvre Plaideur a perdu la tramontanne avant que d'arriver à ses Juges.

On y fait de la destinée d'un homme comme d'une bale dans un Jeu de Paulme, où les Joüeurs plottent, se la renvoïent, la poussent hors du Jeu dés qu'ils en sont las, ou la jettent aux filets, où ils l'oublient.

Mais

Mais, menageons un peu plus les hommes sur le Chapitre de la verité. Tous ne sont pas faits à l'entendre ; il y a même des gens qui ne la connoissent que par oüi dire. Personne n'est à l'épreuve d'une verité qui peut offencer. On ne fait que la grimace de vouloir des amis sinceres ; il est toûjours plus seur de prendre les interêts de l'amour propre. Quelque austere que l'on soit d'ailleurs, il prend soin de concilier les choses & même les plus opposées.

On devient precieux aux hommes à mesure qu'on leur est utile, & la plus grande de toutes les utilitez, est de leur donner le moïen de se plaire à eux-mêmes ; car rien ne nous plaît tant que nous. Je raisonne selon la nature, ce n'est peut-être pas tout à fait

ſelon la raiſon : mais qu'y faire? La raiſon eſt une dupe, quand l'experience eſt contre elle. Où les hommes veulent que l'on ait de la ſincerité, c'eſt uniquement dans ce qu'ils ſe croïent loüables, & ils croïent l'être dans tout ce qu'ils font. Ainſi prevenons leurs reproches; & comme pluſieurs d'entr'eux pourroient ſe plaindre des caracteres que nous venons de faire, peignons un portrait que tout le monde puiſſe s'appliquer, & qui ne convienne à perſonne.

L'IDE'E DE L'HOMME qui ne se trouve point.

DANS tous les portraits où l'on veut plaire, il y a toûjours des endroits que l'on doit cacher, & d'autres où il faut des ombres. Comme dans celui que j'entreprens, je cherche moins à flater quelqu'un qui existe, qu'à effacer mille images desagreables de mon esprit, j'ai la liberté de tout dire sans déguisement & sans consequence. Je travaille d'imagination ; c'est son ouvrage que je mets au jour, & que l'on devra loüer dans la Peinture, si elle agrée. On loüe dans une Peinture de fantaisie l'image, la vivacité

des couleurs & la maniere de peindre ; tâchons de nous rendre loüables par une de ces choses.

Comme les hommes nous sont dabord connus par la figure, celui que je veux peindre à la phisionomie distinguée, & comme unique. Elle donne seule l'idée de ce qu'il est, pendant que l'on s'occupe à découvrir ce qu'il peut être. Sa taille est grande & bien faite, sa mine haute, son action libre, son langage poli & sa voix insinuante, sa representation dit autant tout ce qu'il est, que tout ce qu'il merite d'être.

Il parle aisement, parce qu'il parle peu, & jamais de lui. Il parle bien, parce qu'il parle à propos, & que ce n'est jamais la vanité qui le fait parler.

Ce n'est point par une ridi-

tule attention à se choisir de beaux termes qu'il parle bien, ni par une circonspection guindée qu'il parle juste; c'est parce qu'il s'abandonne à une politesse naturelle qui coule de source.

Il n'est dans le monde ni Poëte de profession, ni Orateur, ni Sçavant, ni Nouveliste; encore moins l'Eco de ce qu'il entend dire ailleurs. Il dedaigne cette basse puerilité, par laquelle quantité de gens vont chercher de toutes parts des Aprobateurs, & à se faire admirer à la faveur du merite des autres.

Quantité d'importuns qu'un faux brillant éblouït, pour ne se lasser jamais d'eux-mêmes, se font une vertu de fatiguer toute le monde. Mon Heros laisse briller ceux qui en ont envie, & fait consister le vrai

merite à se taire, à sçavoir écouter & à bien répondre.

En lui, la science n'est pas une vaine ostentation de l'amour propre, ni une expression exterieure & naive de l'orgueil d'un esprit, que l'étude a moins perfectionné que corrompu. Plus humble par l'étenduë de ses lumieres il ne cherche encore dans les Livres qu'à fortifier son esprit, & rejette comme un écueil à la modestie toute application qui ne tend qu'à l'embelir.

Ainsi ce n'est ni de ces hommes dissipez par mille objets, ni de ces gens austeres que trop de regularité rend fatigans, ni de ces voluptueux que toutes les passions maîtrisent l'une aprés l'autre. C'est un homme qui connoît le monde sans y être trop répandu; qui plus étroitement attaché aux de-

voirs de son état, qu'aux choses de pure fantaisie, remplit les uns sans être moins touché du merite des autres ; & qui trouve, quoiqu'il fasse, ou par un mêlange agreable & delicat de ses devoirs avec ses plaisirs, ou dans la necessité de se sacrifier tout entier aux soins de sa fortune, toûjours dequoi rendre heureux par sa raison, l'état le plus triste de la vie.

Soit que la consideration de ses Emplois le dévoüe au public ; ou qu'une vie privée l'affranchisse de l'inquietude des affaires, & le rende maître de son loisir, toûjours égal à lui-même, il est dans ces differens états ou protecteur du merite & de la vertu, ou vengeur de l'innocence oprimée ; se servant, tantôt de sa fortune & de son autorité pour la relever, tantôt de sa douceur, ou de la

rigueur des Loix pour la deffendre.

Eclairé dans la distribution de ses graces, sa prudence le met à couvert des surprises où pourroit l'exposer sa pieté. Il n'agit ni par humeur, ni par temperament, ni par caprice: Sa charité toûjours égale & reglée, ne confond point les objets de sa tendresse, avec ceux de sa severité; & dans le juste discernement qu'il en sçait faire, il ne commet d'injustice ni par trop d'empressement, ni ne laisse aucun malheureux, sans secours par trop d'indolence.

Son ame n'est point du nombre de ces ames lâches qui se laissent abattre au moindre accident, & qui dans une pitié mal entenduë, sont moins tendres qu'elles ne sont foibles. Aussi éloigné de cette foiblesse, qui rend sensibles & qui déter-

mine presque toûjours injustement les hommes ordinaires pour le premier qui les attendrit, que peu propre à chercher dans son imagination de nouveaux sujets de renouveller sa douleur, ou de l'entretenir chez les autres, il court aux remedes quand il y en sçait, & trouve toûjours, quoiqu'il arrive, dans sa vertu, dequoi se consoler des accidens qu'il n'a pû prévenir, ou détourner par sa prudence.

Il n'écoute ni la médisance, ni les injures. Il sçait que le caractere de la justice est de se sacrifier à elle-même ses premiers mouvemens ; que le zele trop prévoïant doit être suspect ; & que tel, qui prend tant de soin de la sagesse d'autrui, doit quelquefois sa charité à sa propre folie.

Cependant comme il veut rendre

justice à tout le monde, & qu'il n'ignore pas que les préjugez ont presque tout gagné sur la raison, il se tient en garde contre lui-même; & croit que sa premiere attention doit le regarder plûtôt que les objets qui l'environnent.

Il voit que les hommes ont des passions qui les seduisent, & que la vie étant pleine de doutes & de choses équivoques, par lesquelles ils peuvent être aisement trompés, il attend du temps, & de ses reflexions, à developer la verité que sa penetration ne peut découvrir.

Par cette conduite, il évite de porter de faux jugemens, de faire tort aux autres, & de se tromper lui-même.

S'il est dans les grandeurs & l'élevation, il se deffait souvent de l'éclat de sa haute naissance

& de sa fortune, pour être plus à portée des malheureux qui ont besoin de son secours. Là, il se baisse par bonté, & prévient quelquefois par de promptes liberalitez une extremité qui fait souvent des coupables.

S'il est appliqué au succez d'une affaire qui regarde la gloire d'un Etat, on le voit agir tantôt par l'adresse de son esprit & de son discernement; tantôt par sa valeur & son courage; païant toûjours de tête, d'intrepidité & de modestie; ne comptant les jours que par les services qu'il a rendus, & pensant n'avoir rien fait, s'il lui reste quelque chose à faire.

Dans cet état de perfection, où il s'éleve par la pratique des plus sublimes vertus, & la deffaite de ses moindres deffauts, il devient l'arbitre de tous les differens, & le pacificateur de

tous les troubles. Il fait vivre la Loi par laquelle il vit lui-même : & pour tout dire, il est envers Dieu, ce que Dieu demande de lui, & envers les hommes ce qu'il doit être.

Il manqueroit quelque chose à cette peinture, si elle ne représentoit qu'un homme dans la prosperité. Le monde s'imagine les vertus plus faciles dans cet état, parcequ'il ne pense pas que lorsqu'on est trop connu par l'éclat de sa fortune on court risque de se méconnoître soi-même.

Le Sage que je peins respecte les Grands du monde, & ne leur porte point d'envie. Il espere plus de sa vertu, qu'il ne les craint quand ils sont injustes. Sa droiture le met à couvert de leur passions, & sa vertu le console quand il en est la victime. Il ne se plaint pas

de les voir plus heureux que lui ; mais il tâche que personne ne merite mieux d'être fortuné. Il sçait que la Providence distribuë les richesses, quelquefois par une punition anticipée des peines de l'autre vie, & qu'elles sont en celle-ci comme une pierre d'achopement, où les ambitieux vont donner de la tête & se perdre pour jamais.

Il s'éloigne du Mariage dans cet état, c'est moins par une injurieuse incertitude d'y être heureux, que par la crainte de rendre malheureuse celle dont il voudroit faire le bonheur. Avant que de former un engagement, il compte avec lui-même: & quand sa fortune ne suffit pas, il immole à la raison ses attachemens les plus chers, & sçait par amour, renoncer à l'amour, & se sacrifier, pour ainsi dire, à lui-même.

S'il prend une femme, il la rend heureuse ; dans la prosperité par sa tendresse, sa douceur, sa fidelité & ses complaisances ; dans une fortune médiocre, par une entiere application à ses devoirs, par ses sentimens delicats, son dévouement & sa sagesse.

Voilà l'Idée de l'homme qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais ; modeste dans la prosperité ; doux & honnête sans bassesse dans l'infortune, où il conserve une noble fierté, bien moins par un sentiment d'orgueil, qui lui fasse craindre le mépris des autres hommes, que parce que l'indigence est un état dangereux pour la vertu ; affable & complaisant avec ses amis ; gai dans le plaisir sans émancipation ; serieux dans les affaires sans austerité ; tendre, liberal, poli envers

le ſexe, apliqué à ſes devoirs, genereux ; moderé, paiſible, & le meilleur ami de ſa femme.

J'ai tort, aprés tout, d'apeller ce portrait l'idée de l'homme qui ne ſe trouve point. Je l'ai emprunté de tous les hommes qui m'en ont fourni les couleurs ; car rien ne peut donner des idées que ce qui exiſte.

Il ſubſiſte donc cet homme rare ; mais comme ſeparé de lui-même, & répandu dans une infinité de ſujets, où l'on a de la peine à le demêler.

Pour le peindre, j'ai pris la force & le courage des uns, la raiſon & la politeſſe des autres ; la vertu & le ſçavoir vivre de celui-ci ; la droiture du cœur, & la fermeté de celui-là ; ſemblable aux Peintres qui voulant peindre un viſage regulier & plus beau que le naturel, empruntent les yeux

de l'une, la bouche de l'autre; le teint de celle-ci, le tour du visage de celle-là; l'air & la phisionomie d'une autre; & composent de cet assemblage, un tout parfait, qui n'a point de ressemblance entiere.

Tel est le portrait que je viens de faire. Les sujets sur lesquels je l'ai formé ne lui ressemblent pas, & devroient tous lui ressembler. Mais c'est une folie de s'attendre à trouver des hommes sans deffauts; celui qui en a le moins, & dont la raison reste superieure aux foiblesses de la nature, est sans doute l'homme parfait. C'est trop demander à l'humanité, que de la vouloir saine en toutes choses; le bien & le mal y sont tout auprés l'un de l'autre, & comme une espece de contrepoids qui la tient en équilibre, entre une infinité de dangers

qui

qui l'environnent, & sa propre pente. Les vices même entrent dans la composition de ses vertus, comme les poisons entrent dans la composition des Medecines; ou ils servent en quelque maniere, d'impulsion à la plûpart des grandes choses qu'elle execute, & dont on les croit naturellement capable.

RE'CAPITULATION de tout cet Ouvrage.

COmme j'ai commencé ce Livre par dire, que j'en voulois faire un, maintenant qu'il est achevé, je dois dire comment je l'ai fait. Les Lecteurs m'auront sans doute prévenu; mais qu'y faire ? La coûtume est d'avertir le Public de l'ordre que l'on garde dans les Ouvrages qu'on lui donne, il faut la suivre. Quantité d'Auteurs satisfont à cet usage par une Preface, & se dementent eux-mêmes vilainement dans la suite, par leurs Livres mêmes. Il ma paru plus naturel de faire l'Ouvrage, & de dire

ensuite comment on s'en est acquité. Si les Préfaces sont ennuieuses, il vaut mieux qu'elles ennuient à la fin, qu'au commencement.

J'ai donc parlé d'abord des Auteurs & des hommes en general ; ensuite des femmes, de l'Amour ; du Mariage ; de la Guerre, & du Barreau. Je n'ai guere pû parler des hommes sans parler des femmes ; les hommes & les femmes ne sont guere ensemble sans amour : l'amour conduit au Mariage, où l'on n'est pas long-temps sans avoir la Guerre, qui ne finit que par les procez. Voilà l'ordre & l'analize de tout mon Livre.

Je l'ai commencé comme un homme embarassée de son loisir, qui ne sçait où donner de la tête, & qui veut cependant s'occuper. J'ai d'abord écrit,

pour écrire : & une chose que je traitois au commencement de bagatelle, est devenuë serieuse dans la suitte. Je dis serieuse par raport aux reflexions; car pour la matiere, rien n'est plus réjoüissant que le manege du monde : c'est un Hebraïsme qu'il faut lire de travers. Rien n'y est placé dans son vrai sens : les chiffres y designent une chose & en disent un autre.

J'ai divisé mon Livre en Chapitres, tant parce que je n'ai pû faire autrement & pour ne rien confondre; que parce que la lecture en est plus commode & ennuïe moins; & l'on ennuïe toûjours assez d'ailleurs, pour ne pas négliger une methode qui soulage les Lecteurs.

J'ai tâché de peindre les ridicules convenables au titre de chaque Chapitre, & de les peindre dans un jour capable de

réjoüir, ou plûtôt je n'ai tâché à rien. J'ai tenu exactement dans tout mon Livre, ce que je me suis proposé en le commençant ; qui est de ne me point gener, & de suivre les premieres idées qui me viendroient.

Il est vrai que j'ai pû trouver ridicule ce qui peut ne le paroître pas aux autres ; mais afin que l'on ne s'y trompe pas, voici comment je definis le Ridicule. Il faut se préter un peu au caprice d'un Auteur, quand on fait tant, que de lire ses Ouvrages.

Le Ridicule n'est pas seulement tout ce qui est contraire à l'usage & à la politesse ; c'est encore tout ce qui choque le goût & l'inclination de chaque homme en particulier. Il est vrai qu'il y a le bon & le mauvais goût ; mais pour me déterminer sur certaines choses ar-

bitraires & de fantaisie, je veux que tout le monde soit d'accord; en attendant, si j'écris toûjours, je pourrai exercer la patience de bien du monde.

Ce qui est contre les bonnes mœurs n'est pas un ridicule, mais un vice; aussi n'ai-je pas voulu écrire des vices. Le vice ne sçauroit réjoüir un bon esprit; & je n'ai songé qu'à plaire & à me réjoüir.

Le Ridicule partage les hommes, trouve des partisans, penetre quelquefois jusques à la Cour, & y fait fortune. Il passe à la Ville, & de là dans les Provinces, où il est à la mode.

Le vice au contraire, ne partage personne. Tout le monde le decrie. Il se cache & se deguise fort habilement à la Cour; & de la Ville qui en est infectée, sortent tous les jours une infinité de gens qui corrompent

les Provinces.

Le Ridicule choque à la verité les usages & les bienseances ; mais il divertit, & met dans le monde certaine varieté, qui tire les hommes d'un serieux, où les plongeroit une regularité trop scrupuleuse, qui seroit elle-même un ridicule.

Le vice plus à craindre, attaque la vertu, choque la raison, les Loix naturelles, & coûte des larmes & des austeritez aux vertueux.

Pour achever la difference, le Ridicule se montre en plein jour & se pare quelquefois de lui-même.

Le Vice se cache, renonce à soi, & se desavoüe.

L'un naît avec l'homme qui n'en guerit point, ou fort tard; l'autre se guerit par lui-même, & ne dure qu'autant qu'il est inconnu.

La vieilleſſe, en u
eſt ordinairement la fi
qu'elle ne goûte plus, &
fection du ridicule qu
n'en eſt pas le commen

C'eſt de ce Ridicule
dans les mœurs, & da
nieres, dont j'entends

Il y en a un autre da
je ſuis tombé, & qu
donne depuis quelque
fort bon compte dans
de; c'eſt celui d'éc
mœurs, de peindre d
mes, de trouver le ca
tout le monde, & d'o
ſien: Ridicule outré d
guerira point. Artifice
de l'amour propre, p
on veut quelquefois
que l'on eſt exempt de
les que l'on blâme chez
tres, & ſouvent ſe cach
même ſes propres deffa
Auteur a traitté ce ridic

m

methode dans sa ...
en a rempli ...
La ...

ir. J'ai crain...
e faire tort ...
au lieu que ...
homme dro...
ré, qui ne ...
ne lâche co...
pelle dans ...
ope, indiff...
rru, un ho...
mauvaise h...
nne austere.
suis arrêté ...
ce Livre, ...
ite, ou Dél...
ant parce q...
convenir...
s reflexions...
iere dont j...
rce que D...
pas d'instr...
leçons for...
c qu'il ri...

uera pas ...
é de no...

Bb

La vieilleſſe, en un mot, eſt ordinairement la fin du vice qu'elle ne goûte plus, & la perfection du ridicule quand elle n'en eſt pas le commencement.

C'eſt de ce Ridicule répandu dans les mœurs, & dans les manieres, dont j'entends parler.

Il y en a un autre dans lequel je ſuis tombé, & que l'on ſe donne depuis quelque temps à fort bon compte dans le monde; c'eſt celui d'écrire des mœurs, de peindre des hommes, de trouver le caractere de tout le monde, & d'oublier le ſien: Ridicule outré dont on ne guerira point. Artifice groſſier de l'amour propre, par lequel on veut quelquefois inſinuer que l'on eſt exempt des ridicules que l'on blâme chez les autres, & ſouvent ſe cacher à ſoi-même ſes propres deffauts. Tel Auteur a traitté ce ridicule par

methode dans un Ouvrage, & en a rempli tout un Livre.

La nature est la même chez tous les hommes, ils rencontrent en eux les principes de toute erreur : Les causes étrangeres ne servent qu'à leur faire apercevoir qu'ils sont en eux, au fond de leur cœur, comme cachés à eux-mêmes, par les passions dominantes qui les caracterisent, semblables à ces terres qui ont des sources cachées. Ces sources ne laissent pas d'être, quoiqu'on les ignore ; & on les trouve toûjours quand on vient à foüiller où elles sont.

C'est ainsi que l'on peut écrire de toutes sortes de ridicules, & qu'il est aisé à tout le monde de les peindre : souvent même par la transposition du nom, il se rencontre que le portrait que l'on fait d'un autre, a de l'air

du Peintre, & lui ressemble.

Quand j'eûs fini mon Ouvrage, je le lûs pour y trouver un Titre, à quelques personnes qui l'aprouverent, soit par reconnoissance de la peine que je m'étois donnée de le lire; soit parce qu'ils y trouverent quelque chose à leur goût. Quoiqu'il en soit; les uns me conseillerent de l'intituler la *Misantropie*.

Ce Titre me plût d'abord. Il y a certaines choses dans la vie, dont je suis assez bizarrement frapé, pour donner ce nom, à la cause des idées qui m'en viennent; mais je le trouvai dans la suitte trop serieux pour mon Ouvrage, ou mon Ouvrage trop égaïé pour un Titre de cette gravité.

D'ailleurs on s'est fait une si fausse idée du Misantrope dans le public, que j'ai fait scru-

pule de m'en servir. J'ai craint, je l'avouë, de me faire tort & à mon Livre: car au lieu que le Misantrope est un homme droit, sincere & éclairé, qui ne se laisse aller à aucune lâche complaisance; on apelle dans le monde Misantrope, indifferemment un bourru, un homme retiré, de mauvaise humeur, & un homme austere.

Enfin je me suis arrêté au Titre que porte ce Livre, de *Nouveau Democrite*, ou *Délassements d'Esprit*, tant parce qu'il m'a paru mieux convenir que tout autre à mes reflexions, au sens & à la maniere dont je les ai faites, que parceque Démocrite ne laissoit pas d'instruire, & de faire des leçons fort utiles, lors même qu'il rioit de tout son coeur.

Il ne manquera pas de se trouver quantité de nouveaux

Heraclites qui pleureront des mêmes choſes qui m'ont fait rire; & qui cenſureront juſqu'à la maniere dont j'en ai ri. Et en verité, quand j'y penſe, je crois que je ferois moi-même les deux perſonnages ; car enfin, dequoi me ſuis-je aviſé de critiquer ? Suis-je plus parfait qu'un autre, & au monde pour reformer le genre humain ? Eſt-ce mon devoir, mon état, & ce que je dois faire ? Les hommes changeront-ils par ma morale ? Combien d'autres avant moi leur en ont fait inutilement de plus ſolide ? Il eſt ſans doute plus naturel qu'un particulier s'aſſujetiſſe à tout le monde & aux uſages recens, que tous les hommes ſe corrigent par un ſeul. Ils n'en feront pas moins tout ce qu'ils ſont, quelque choſe qu'on en puiſſe dire.

Toutefois, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, si je me suis attaché à ce genre d'écrire. Ils courent aux Livres critiques. J'ai souhaité piquer leur curiosité, & que mon Livre augmentât le nombre de ceux qu'ils aprouvent.

Aprés tout, si l'on trouvoit que j'y eusse trop badiné sur des choses serieuses, que l'on se souvienne que chaque chose a deux faces, par lesquelles elle peut être differemment regardée ; que le Serieux & le Comique sont proches voisins; & que ce sont deux extremitez qui se touchent dans chaque sujet, où l'un produit souvent l'autre sans qu'il y pense.

D'ailleurs, la bonne maniere d'envisager les choses du monde, est d'en rire. Il y en a trop peu de solides pour en faire beaucoup de cas. C'est ne pas

sçavoir user de la vie, que de se refuser tous les plaisirs qu'elle nous offre. On est la dupe de soi, quand on s'y rend trop delicat. Une raison chagrine fait perdre la moitié des plaisirs que l'on s'y peut donner; & ils sont trop rares & en trop petit nombre pour choisir & en laisser perdre.

Pour vivre heureux & avec quelque sorte d'agrément il faut renoncer à la delicatesse, & ne s'en servir que comme des épices qui alterent la santé, si l'on n'en fait un usage médiocre. A quoi sert-elle avec la plûpart des hommes, parmi lesquels on doit vivre. Elle est aussi inutile que la morale, qui nous en dégoûte toûjours & ne les corrige presque jamais; c'est même une vanité de l'entreprendre. Il faut donc les recevoir tels qu'ils sont, & que

l'occasion nous les fait connoître. Car c'est temps perdu de crier contr'eux, & se priver même du plus agréable de tous les spectacles que cette diversité de figures si contraires dans leurs mouvemens, dans leur esprit, dans leur langage & dans leurs manieres. Vouloir que les hommes se corrigent par nôtre morale, c'est vouloir que tout le monde nous ressemble, & ne vouloir être fait comme personne.

Si l'on vient à examiner de plus prés ce que j'ai fait, & à s'étonner de ce que dans un siecle, où il est si dangereux de dire vrai sur ce que l'on voit, j'aie osé mettre au jour des portraits d'aprés nature, qui ne sont pas tous obligeants; que l'on considere que j'ai mon garend dans l'amour propre, & dans la conduite de chaque homme. Tel

qui lit son portrait cherche loin de lui à faire des aplications qui lui conviennent, & va, en perdant ainsi le fruit de la lecture d'un Ouvrage de morale, quelquefois jusques à sçavoir bon gré à l'Auteur, d'une Satire qui le depeint.

J'avouë que depuis quelque temps l'on est rebatu de caracteres dans le monde. Mais il est dangereux de flatter les hommes de quelque chose de nouveau. Le goût qu'ils ont pour la nouveauté, est un Juge severe qui ne laisse rien passer d'ancien; & tout a été dit ou par les Anciens, ou par les Modernes. L'on ne peut que renouveller d'anciennes pensées par une nouvelle maniere de les rendre, & c'est aux Lecteurs à juger si je l'ai trouvée. L'on ne rougit pas de se le promettre à soi-même, & quelquefois

de le dire aux autres. Car la pudeur est une vertu timide, qui n'oseroit regarder un homme en face. Il y a long-temps qu'on n'en a vû sur la terre ; afin qu'on n'en perde pas tout à fait l'idée, il ne sera pas hors de propos de dire qui elle est, & de la faire connoître. Par là j'en ferai même plus exactement la récapitulation des differens caracteres qui sont dans mon Livre.

FABLE DE LA PUDEUR.

HEbé, fille de Junon, étoit la Déesse de la Jeunesse. De toutes les Divinitez c'étoit celle qui conservoit plus constamment la fraîcheur de son teint, son visage étoit toûjours fleuri. On eût dit à la voir, qu'elle ne faisoit que sortir de l'enfance; les agrémens inseparables des tendres années, la joïe toûjours riante, & les plaisirs innocens accompagnoient par tout cette jeune Déesse. Jupiter qui la cherissoit, lui avoit donné l'emploi de le servir à table. Un jour qu'elle lui portoit du Nectar, elle fit un faux pas qui la fit tomber. Dans son desordre elle montra par hazard une

partie de sa cuisse aux Dieux qui la regardoient, qui sans doute prirent plaisir à ce spectacle, s'il en faut juger par leur temperament, s'ils sont tels qu'on nous les represente. Hebé fut si touchée de cet accident, sa confusion en fut si vive, & son imagination si frappée, qu'elle en devint grosse.

Les Dieux ne furent point étonnez de cet effet surprenant. De pareils accidens arrivoient assez souvent parmi la Troupe celeste. Depuis que Jupiter avoit été gros de Pallas, & que par un effort de son imagination il l'avoit fait naître de sa tête, ces sortes de prodiges ne surprenoient plus. On sçavoit encore, que la naissance d'Hebé n'avoit pas été moins extraordinaire. Junon l'avoit conçûë en mangeant une laituë ; au moins elle l'avoit dit ainsi, & Jupiter qui

connoissoit son humeur, & qui vouloit conserver la paix dans son ménage, avoit été d'assez bonne foi pour le croire.

La jeune Déesse étant devenuë grosse de cette maniere, accoucha au bout de quelque temps d'une fille la plus aimable qu'on ait vûë, & qu'on appella la Pudeur. Elle parut belle dés sa naissance, sa couleur vive & éclatante faisoit le plaisir des yeux, & le charme du cœur; la douceur modeste de ses regards se faisoit sentir dans le fond de l'ame, & la surprenoit sans qu'elle eût le temps de s'en défier.

Tous les Dieux qui se trouverent dans le Ciel, s'empresserent de l'aller voir, & de lui faire des presens. Jupiter lui offrit un bouquet de diamans qu'un Grec qui avoit depuis peu remporté le prix aux Jeux

Olimpiques, lui avoit offert. Apollon lui fit present d'une Musette, & chanta des Vers sur sa naissance ; Vulcain lui donna de petits outils de femme, curieusement travaillez de la main des Cyclopes; Mercure lui apporta quelques babioles d'enfant, qu'il venoit de voler à des Nourrisses ; il n'y eut pas jusqu'au vieux Saturne qui ne voulût lui faire un present. Il s'approcha d'un pas tremblant, appuïé sur sa faux, & lui donna de vieux pendans-d'oreilles qui avoient fait tout leur usage durant les beaux jours de Rhée son épouse, & qu'il estimoit infiniment ; car les vieilles gens ont cet entêtement pour leur siecle, qu'ils méprisent toutes les choses nouvelles, & n'ont de l'estime & du goût que pour les ouvrages du temps passé.

Les Déesses tâcherent à leur

tour de faire honneur à la Divinité naissante, elles se parerent comme pour un jour de fête, & chacune y parut marquée du caractere de sa Divinité.

Junon vint la premiere, environnée de tout ce qui pouvoit rehausser la majesté du rang qu'elle tenoit dans le Ciel ; elle étoit precedée par le Respect qui marchoit à pas lents, la tête basse, la contenance modeste, les yeux baissez, & les mains jointes sur la poitrine.

Aprés lui, marchoient à grand bruit la Pompe & la Magnificence, courbées sous le poids de leurs superbes habits, & versant à pleines mains sur leur chemin l'or & les pierreries.

On voïoit ensuite la Grandeur dédaigneuse qui ne se

nourrit que de son propre éclat, l'Orgüeil qui porte toûjours le sourcil élevé, & qui se plaît à marcher sur la tête des hommes.

La Déesse parut aprés avec des charmes dignes de l'Epouse du Maître des Dieux, elle attira tous les regards ; jamais sa beauté n'avoit été si brillante. Jupiter oublia en ce moment qu'elle fût sa femme, & l'aima.

Cependant elle s'approche avec majesté du berceau de la Pudeur ; mais la petite Divinité ne la regarde point, le seul Respect attire toute son attention ; elle lui sourit, elle le caresse, elle n'a des yeux que pour lui. Junon voulut lui prendre la main, la Pudeur comme étonnée, leva les yeux sur elle & la regarda, & surprise de sa grandeur, elle rougit, & s'en-

veloppa dans ses langes.

En cette occasion pouvoit-elle faire autre chose, & de quelques titres superbes dont on soit revêtu, quelque distinguez que soient les talens qui peuvent flatter l'amour propre, la Pudeur peut-elle souffrir sans confusion d'en voir faire l'étalage ? Renfermée en elle-même, & contente de sa vertu, elle est en droit de dédaigner ces illusions fastueuses que les hommes ont inventées pour s'étourdir sur les miseres de leur condition.

La blonde Venus vint ensuite coëffée de la main des Graces. Elle étoit belle autant qu'on pouvoit l'être ; mais elle vouloit le paroître autant qu'elle l'étoit ; elle étoit vétuë de la même robe qu'elle avoit, lors que le beau Berger du Mont Ida lui donna la pomme ; son

ſon viſage n'avoit rien perdu des charmes qu'il étala dans le beau jour de ſon triomphe.

Sa démarche étoit languiſſante & negligée, ſes beaux cheveux flottoient ſans art, ſes yeux vifs & pleins d'amour jettoient un feu violent & ſenſible, dont l'ame la plus farouche ſe ſentoit émuë. Les delicieux Zephirs qui voltigeoient ſur ſon ſein, le mettoient par leur agitation dans un tendre deſordre. O qu'elle étoit belle en cet état ! Les Dieux en furent éblouïs : ils dirent dans leur cœur en l'appercevant avec une émotion ſenſible, voici la Déeſſe de la Beauté. Les Ris toûjours contens, les Jeux qui badinent inceſſamment ; les Graces naïves & riantes la devançoient. La Molleſſe oiſive & voluptueuſe répandoit ſans ceſſe autour d'elle, des parfums

exquis, & des liqueurs précieuses. Elle menoit l'Amour par la main.

Le funeste enfant regardoit tout le monde avec un soûris malin ; la troupe folâtre des Plaisirs voloit devant lui. Ils étoient dans une agitation continuelle. Ils échapoient aux yeux. Ils disparoissoient à tout moment ; quelquefois ils revenoient ; souvent même on croïoit les tenir, mais ils fuïoient avec précipitation & s'alloient cacher derriere un nuage sombre qui les déroboit à la veuë. L'éclair qui sort de la nuë ne disparoît pas plus vîte aux yeux du voïageur effraïé.

L'Amour étoit encore precedé de la Douceur qui laissoit sur ses pas une longue trace de miel.

La Complaisance flateuse & les Soins officieux paroissoient

ensuite, portant les traits favorables du petit-Dieu.

On voïoit marcher aprés lui les Soucis inquiets, la sombre Melancholie, les Desirs avec un visage toûjours agité, les Esperances timides, le Dépit qui se ronge lui-même, les Soupçons devorans, l'affreuse Jalousie occupée à aiguiser sans cesse sur une pierre ensanglantée un poignard dont elle se perce le cœur, la Haine farouche qui ne se lasse jamais de nuire, la Vangeance toûjours alterée de sang, & la Trahison impie qui sourit, & qui cache la mort en ses mains.

On voïoit encore derriere lui la Douleur couverte de plaïes, jettant de profonds soupirs; le Repentir pâle & défiguré qui répandoit des pleurs amers, & frappoit sans cesse sa poitrine: mais ceux-ci ne suivoient que

de fort loin, & à moins de connoître l'Amour, on ne pouvoit pas s'appercevoir qu'ils fussent de sa suite.

C'est ainsi que marchoit la belle Déesse avec le pernicieux Enfant. Elle s'approcha mollement du berceau de la Pudeur; mais à peine l'eut-elle vûë, que sa beauté l'éblouït, & son cœur se sentant ému, comme quand on admire des choses nouvelles, elle avoüa qu'elle n'avoit jamais rien vû de semblable.

Vous avez raison, lui répondit le Dieu Momus qui se plaît toûjours à médire; c'est fort bien dit, Déesse aux beaux yeux de parler ainsi. A la verité vôtre experience vous a éclairée sur bien des choses, & principalement sur tout ce qui regarde la Beauté; mais je ne pense pas que vous aïez rien vû ni connu de semblable à la petite

Divinité qui vient de naître.

La Déesse n'eut point de confusion de cette malicieuse raillerie ; car l'habitude au vice produit cet effet, qu'on écoute le reproche sans en rougir. Elles s'avança hardiment pour embrasser la Pudeur ; mais la Petite prit un air dédaigneux, & ne la regarda pas.

L'Amour de son côté, dés qu'il l'eut envisagée, se cacha tout troublé sous un coin de la robe de sa Mere, où il se mit à pleurer de toute sa force. Venus allarmée lui demande la cause de ses pleurs. Cette enfant qui est au berceau, lui répondit l'Amour tout éperdu, m'a fait peur ; elle me regarde comme si elle vouloit me quereller ; je ne veux point la voir, sortons d'ici ; je veux aller à Paphos, où l'on ne me regarde pas avec tant de severité. Venus serra

l'Amour entre ses bras, appuïa sa tête contre son sein, & le réchauffa de son haleine. Elle tâcha de le consoler en lui promettant de lui donner des leçons dont la pratique allarmeroit la Pudeur à son tour, & rendroit vains tous les efforts qu'elle pourroit faire.

Tandis que la belle Reine de Cythere rassuroit l'Amour effraïé, Pallas entra avec une fierté qui n'avoit rien d'orgüeilleux ni de farouche, portant en sa main la redoutable Ægide. Elle ne cedoit en rien à Venus, & on l'eût prise aisément pour la Déesse de la Beauté, si elle n'eût pas été plus modeste. Son visage n'avoit rien d'effeminé, ses attraits ne devoient rien à l'artifice, elle negligeoit même de les montrer. On jugeoit à son air qu'à peine s'étoit-elle apperçûë qu'elle fût

belle, ou si elle le sçavoit, c'étoit au moins sans en paroître vaine. Tout étoit grand en cette Déesse, tout étoit beau ; & il y avoit dans ses manieres je ne sçai quel charme touchant qui gagnoit le cœur & la raison tout ensemble.

Elle étoit precedée de l'humble Modestie, de la Sobrieté saine & robuste, de la Prudence avec cent yeux qui percent le douteux avenir. Cette Déesse n'avoit point d'autres Compagnes. Sans doute qu'elle auroit pû en avoir davantage ; car toutes les Vertus sont de la suite de la Sagesse ; mais elle les reservoit pour les occasions où il étoit necessaire de les montrer, elle se contentoit de ces trois qui ne l'abandonnoient jamais, parce que la Sagesse est toûjours modeste, toûjours sobre, & toûjours précautionnée.

A peine la Pudeur eut apperçû Pallas, qu'une joïe naïve se répandit sur son visage ; elle ne se lassa point de la regarder, de lui sourire, & de la caresser ; & l'on jugea par tous les petits mouvemens qui l'agitoient à sa vûë combien la sage Déesse étoit selon son cœur.

De bonne foi, Pallas, s'écria Momus, qui ne pouvoit s'empêcher de dire son sentiment sur tout ce qui se présentoit, vous meritiez que la Pudeur vous fît un accüeil moins favorable. Vous n'avez pas oublié que vous la vendîtes sur le Mont Ida pour l'esperance d'une pomme d'or, lorsque vous vous fîtes voir toute nuë au jeune Berger Paris, arbitre de la Beauté.

Tous les Dieux rirent de la piquante raillerie : Venus sur tout fit éclater toute sa joïe ; car

car c'eſt le caractere du Vice de ſe réjoüir quand la Médiſance attaque la Vertu. La Déeſſe guerriere touchée de ce reproche, ne répondit que par ſa rougeur, qui la rendit plus belle; & elle ſe couvrit le viſage de ſon Ægide pour ne pas laiſſer voir toute ſa confuſion.

Il faut croire que ce que diſoit Momus étoit une calomnie. Sans doute, s'il eût été vrai, jamais les hommes qui ſont ſi exacts à decouvrir les deffauts des autres, & ſi prompts à les publier, n'auroient donné à cette Déeſſe, les titres glorieux dont ils l'ont revêtuë. C'étoit une invention maligne de ce Dieu piquant & amer, qui ſe plaiſoit à noircir la vertu la mieux établie. Il n'eſt pas poſſible que Pallas qui étoit ſi ſage, ſi prudente, ſi modeſte, ſe fût oubliée en cette occaſion; car

enfin la Sagesse n'est point venale ni interessée, elle ne se met à aucun prix, parce qu'elle trouve en elle-même sa plus solide récompense, elle ne se laisse point éblouïr par l'éclat de la fortune, ni par les avantages de la Beauté, & comme elle n'envisage que la vertu, on ne la voit jamais chanceler dans la pratique de ses devoirs, ni démentir son caractere.

Les Dieux rioient encore de la malice de Momus, quand la belle Déesse Diane se presenta. Elle étoit precedée de ses plus cheres Nymphes qui fouloient l'Olimpe d'un pied leger en chantant des Vers à sa loüange. Voici la Divine Sœur du Dieu du Jour, dirent les Dieux en l'appercevant.

Elle portoit une robe teinte du sang du precieux poisson qui nous fournit la pourpre.

Ses cheveux étoient noüez par derriere ſans affectation, elle avoit un arc d'ébene en ſa main, ſon carquois étoit plein de fléches, qui lancées par une main ſi ſure, portoient toûjours un coup mortel.

Quoi qu'elle fût née parmi les Dieux, & qu'elle fût accoûtumée à voir leur pompe, on eût dit que c'étoit pour la premiere fois qu'elle y paroiſſoit, tant elle baiſſoit ſes yeux modeſtes, tant elle avoit de confuſion de paroître belle ; on jugeoit à ſa démarche douteuſe, qu'elle gemiſſoit en ſecret de ſe voir expoſée à la multitude de tant de regards avides ? O qu'en cette occaſion elle regretta les ombres obſcures des Bois, ſi cheres à ſa modeſtie ! O qu'elle eût ſouhaité l'avantage qu'elle avoit lorſqu'en pourſuivant les timides Daims

dans une vaste Prairie, & se regardant par hasard dans le miroir liquide des fontaines, elle avoit au moins la liberté de fuir en rougissant dans les lieux les plus sombres des Forests, honteuse de se trouver si belle!

La Pudeur tressaillit de joïe en appercevant cette Déesse. Elle tâcha d'exprimer par mille caresses le plaisir qu'elle ressentoit à sa vuë. Diane l'embrassa tendrement, & ne put s'empêcher de témoigner combien elle étoit contente de voir naître une Divinité si conforme à ses sentimens naturels.

Cependant Momus ne pouvoit souffrir de voir cette Déesse si bien d'intelligence avec la Pudeur. Leurs caresses innocentes lui déplaisoient, car tout irrite la Médisance, rien ne lui plaît que le fiel & le poison dont elle se nourrit. Il me semble,

dit-il, en se tournant vers les Dieux, que Diane ne devroit pas tant se réjoüir de la naissance de la Pudeur; elle n'est pas trop soigneuse de se cacher quand elle veut prendre le bain, & Acteon sçavoit bien comment elle étoit faite.

Méchant bouffon, lui répondit la chaste Déesse, en rougissant de colere, apprenez que nôtre vertu n'est point blessée, pour être vûës dans un état indigne de nous, lorsque nous n'y pensons pas. Si le hasard ou la violence donnent quelque avantage à vôtre Sexe sur le nôtre, est-ce un crime qui doive nous être imputé? L'innocence ne se perd point sans que le cœur y consente, & c'est la seule intention qui rend nos mouvemens criminels, ou qui les justifie.

Si cela étoit, interrompit

Momus ; (qui voïoit que les Dieux lui applaudissoient) il y auroit peu de femmes qui ne fussent vertueuses ; car elles disent toûjours, non : & à les entendre, leur intention n'est pas de faire ce qu'elles font. Cependant il faut vous rendre justice, Acteon fut bien puni de sa temerité, & vous mîtes ce pauvre Chasseur dans un état bien pitoïable. Vous aviez grand'peur, si je ne me trompe, qu'il ne se vantât de ce qu'il avoit vû. Puisque vous craignez tant l'Indiscretion, je ne doute pas que vous n'aïez la précaution de faire de temps en temps de semblables metamorphoses.

La Déesse se contenta de ce qu'elle avoit dit, & ne répondant que par un soûris dédaigneux, elle prit le parti du silence. Elle fit bien d'en user

ainsi, parce que la Vertu se défend toûjours mal contre la Calomnie quand elle se défend par les raisons. L'homme de bien se taît en ces occasions, il est content du témoignage de sa conscience, & laisse à ses actions le soin de le justifier.

Toutes les Divinitez se retirérent aprés avoir visité la Pudeur, elles la laissérent aux tendres caresses de sa Mere qui l'éleva sous ses yeux avec beaucoup de soin. Elle embellissoit à mesure qu'elle croissoit. Chaque jour ajoûtoit quelque chose à sa beauté, & chaque instant, pour ainsi dire, découvroit dans son naturel, des dispositions si heureuses, qu'on ne pouvoit s'empêcher de les admirer.

Quand elle fut en âge de paroître, Hebé sa mere la mena dans les Assemblées des Dieux:

dont la plûpart ne purent souffrir sa severe modestie. Comme la Pudeur n'est point déguisée, elle s'allarmoit naïvement de tout ce qui lui faisoit peur, de sorte que les Dieux accoûtumez à vivre dans les plaisirs, souffroient impatiemment sa presence, qui leur reprochoit sans cesse leur vie voluptueuse.

Telle est la disposition de ceux qui ne pratiquent point la vertu, ils cherchent si bien à l'oublier qu'ils ne veulent rien voir devant leurs yeux qui puisse leur en retracer l'image.

Dans toutes les occasions où la Pudeur se trouvoit avec les Dieux, ils ne pouvoient dissimuler le chagrin qu'ils avoient contre elles. On les entendoit s'écrier sans cesse que c'étoit un esprit farouche, & mal cultivé, qui vouloit introduire dans le Ciel des mœurs austeres & bar-

bares, inconnuës jusqués alors. Enfin leur peu d'intelligence alla si loin, que ceux qui aimoient le plus les plaisirs, se bannirent volontairement du Ciel pour ne pas vivre avec elle.

Bacchus enyvré de Nectar, alla goûter les vins du Mont Tmole, suivi de la troupe furieuse des Bacchantes.

Mercure se retira sur les grands chemins, moins pour recevoir sur les carrefours l'encens des Voïageurs, que pour les détrousser sous divers figures.

Apollon ne sortit plus du Temple de Delphes, où il vendoit à grand prix aux curieux Mortels la connoissance de l'avenir, que les Dieux favorables leur ont caché.

Venus alla respirer l'air delicieux de Paphos.

Le cruel Amour instruit par sa Mere, s'enfuit à Lemnos, en pleurant de dépit & de honte. Il voltigea quelque temps autour des fournaises ardentes où Vulcain travaille sans cesses. Ces effroïables cavernes retentirent de ses gemissemens. Les Cyclopes épouvantez laissérent tomber de leurs mains leurs pesans marteaux & demeurérent immobiles. Dans sa fureur il brise en fremissant les fléches inutiles qu'il portoit, il en demande de funestes qui portent le desespoir dans tous les cœurs. Le divin Forgeron obéït sans remise à l'imperieux Enfant. Trois fois, l'Amour trempa dans le fiel & dans le sang, la pointe de ces nouveaux traits. Trois fois il jura de perdre son ennemie, & content de voir entre ses mains ces armes cruelles, il s'envole en protestant de

troubler à jamais le repos du monde.

Cependant Jupiter voïoit à regret toutes ces Divinitez disperſées : il ſçavoit bien que la Pudeur en étoït la cauſe, & il n'étoit pas lui-même exempt des mouvemens qui agitoient les autres Dieux. Il ne pouvoit ſe conſoler de la naiſſance de cette jeune Déeſſe. Depuis qu'elle étoit dans le Ciel, il éprouvoit je ne ſçai quelle lumiere importune qui éclairoit ſa raiſon malgré lui-même. Il avoit beau cacher ſa Divinité ſous des figures étrangeres. Il empruntoit vainement le ſecours des nuages, il ſentoit que la Pudeur le ſuivoit en tous lieux pour lui reprocher la honte de ſes attachemens. Comme il ne coûte rien de bannir la Vertu quand elle s'oppoſe aux penchans du cœur, Jupiter ſe re-

ſolut bien-tôt à l'éloignement de cette Déeſſe. Il l'appella devant ſon Trône d'or & d'ivoire. Aprés lui avoir repreſenté que l'Olimpe devenoit une ſolitude, & que ſon abſence étoit neceſſaire au repos des Dieux, il lui ordonna d'aller vivre parmi les Mortels.

La jeune Déeſſe ne murmura point contre la dureté de cet ordre ſuprême, elle fut contente de quitter le Ciel, puiſqu'elle n'auroit plus à ſoûtenir la preſence du Vice, & qu'elle ſeroit à l'abri des allarmes qui l'agitoient.

Voilà donc la Pudeur qui vient ſur la terre, réduite à chercher des vertus parmi les hommes, que les Dieux qu'ils adoroient ne pratiquoient pas. A peine elle fut dans le monde, qu'elle regarda le Sexe comme l'objet le plus propre à fixer

ſes ſoins ; mais elle ne voulut vivre que parmi les Filles, parce que leur état étoit le plus propre à la cultiver. Elle eſpera qu'étant éloignées des occaſions qu'elle avoit à craindre, elle goûteroit avec elles une profonde paix.

Les commencemens de ſon exil furent aſſez heureux, parce qu'elle trouva le monde dans un état aſſez paiſible. L'Egalité, mere de la douce Paix, faiſoit regner la juſtice, la candeur & la bonne foi. Les hommes ne ſçavoient point ſe tromper les uns les autres, & quand ils l'auroient ſceu, ils auroient rougi de le pratiquer. La Verité ſortoit de leur bouche auſſi naturellement que l'air qu'ils reſpiroient ; leur vertu les avoit heureuſement affranchis de la tyrannie des mauvais uſages & de la contagion des exemples per-

nicieux. Cette foule tumultueuse des passions qui agitent si naturellement le cœur du Sexe, n'avoit pas osé tenter de paroître. La Beauté n'avoit point causé les guerres sanglantes, les querelles injustes, ni les cruels assassinats, & les femmes n'avoient encore rien couté à l'innocence des hommes. Ils les regardoient comme un present du Ciel, dont l'usage venoit au secours de la brieveté de la vie, & la necessité de s'en servir imposée à l'homme étoit le seul motif de ses attachemens.

L'Amour impatient de se vanger de la Pudeur, ne souffrit pas qu'elle joüît long-temps de la douceur de cet asile. Il ne parut pas d'abord lui-même; car sa presence eût trop effraïé des cœurs accoûtumez à la vertu; il se servit de la pernicieuse Abondance, pour introduire

les Plaisirs qui furent la source feconde des vices. Ils réveillerent dans le Sexe la mollesse; l'amour propre, & la vanité. De là vint le desir de voir & d'être vûë, qui fut le premier écueil qui causa le naufrauge de la vertu. Le soin de la parure & de la beauté, le luxe & la regularité des traits commencerent dés lors à faire presque tout le merite des Femmes.

Comme le cœur se laissoit seduire aux apparences, chacune répandit dans tous ses dehors tout ce que l'art de plaire pouvoit insinuer de flateur. Vains ornemens, usages ridicules, tout fut emploïé pour y réussir; la raison ne fut plus écoutée; ce bien solide, cet heureux don du Ciel ne fut compté pour rien. Les Amans firent une autre espece d'hommes parmi les autres; ils eurent leurs maximes,

leur culte, & leur Religion à part; Religion d'autant plus dangereuse pour l'innocence, qu'elle est impunie, & que sans craindre les menaces de la loi, chacun peut au moins une fois en sa vie se faire une Divinité selon son cœur.

O que la Pudeur eut à souffrir de voir que les jeunes Filles dont elle cultivoit les mœurs, tomboient dans ces dereglemens! Quelle confusion n'eut-elle point de trouver dans le fonds de leur naturel de si riches ressources pour appuïer le vice, & d'en trouver si peu pour s'affermir dans la vertu! Que ne fit-elle point pour arrêter le cours de ce desordre? Elle arma pour les deffendre la Défiance & la Précaution: elle effraïa leur esprit par la peinture d'un Amour terrible, tout cela fut inutile. Elle appella la Raison à son

son secours, qui ne marchoit plus dans la droiture de ses voïes ; elle demanda au Cœur la fuite des Entrevûës, & le sacrifice des Occasions. Le Cœur au lieu de l'entendre trahissoit ses plus chers interests. Enfin, triste, confuse, abandonnée, aprés avoir répandu par un dernier effort le plus pur du sang sur la surface du visage, pour faire respecter sa presence, elle vit le douloureux instant où elle fut en proïe à tous les desirs d'une Jeunesse inconsiderée.

Aprés un outrage si sensible, la Pudeur ne pouvoit plus rester dans le cœur des Filles qui l'avoient si lâchement trahie; elle en sortit donc en fermant les yeux, bien embarassée de se pratiquer un azile où elle pût vivre en sureté. Sa modestie étoit si severe, ses mœurs étoient si saintes & si pures, qu'elle ne pouvoit même souffrir la vûë

des plaiſirs les plus legitimes. C'eſt ce qui l'avoit éloignée dés le commencement du commerce des femmes ; mais puiſqu'elle étoit condamnée à vivre ſur la terre, la neceſſité dure & inflexible, à laquelle les Dieux même obéïſſent, l'obligea de ſe retirer dans leur cœur, & de s'y fortifier s'il étoit poſſible, contre les attaques de ſon ennemi.

Elle ne demeura pas longtemps à s'appercevoir que l'Amour avoit déja diſpoſé toutes choſes pour lui rendre encore une fois cette retraite doulou-reuſe. Elle découvrit que les plaiſirs dont les femmes ſont en poſſeſſion, bien loin de les éloigner des occaſions, ne leur ſervent que d'aiguillon pour leur en faire deſirer d'autres, & comme un pot d'argile qu'on deſcend tous les jours dans une citerne, n'en reçoit pas une nouvelle dureté pour le défen-

dre des pierres qui l'environnent, ainsi l'experience du monde ou la pratique du mariage ne mettent point les femmes à l'abri de leur penchant.

La Pudeur ne se rebuta point de ces obstacles ; elle tâcha de réveiller dans leur cœur le desir de cette ancienne innocence qui rendoit tout le monde heureux ; elle rappela à leur esprit la confiance de leurs époux honteusement trahie. Elle leur montra de loin les routes paisibles de la Vertu ; mais presque toutes détournoient leurs yeux, elle ne fut point écoutée, chacune vouloit avoir une raison pour se justifier. Les unes disoient qu'on avoit vendu leur cœur au plus offrant ; que le mariage étoit devenu un fic, & qu'on ne consultoit plus pour le former la douce sympathie.

D'autres gemissant à la vûë des cheveux blancs de leur

époux, & murmurant sans cesse contre l'inégalité des années, croïoient être en droit de leur faire expier le crime d'être venus trop tôt au monde; d'autres s'écrioient qu'elles n'avoient consenti à une passion que pour se vanger d'un époux infidelle, comme si pour punir un crime on pouvoit cesser d'être innocent. Il y en avoit un grand nombre qui ne trouvant rien pour autoriser leurs passions, en accusoient mal à propos la malignité de leur étoile qui ne peut rien contre la solide vertu. Enfin, toutes avoient un prétexte pour diminuer leur faute; tant il est vrai que nous n'osons jamais abandonner la vertu tout à fait, sans chercher une raison qui nous justifie au moins à nous-mêmes, tant nous en connoissons naturellement le merite & le prix.

Que pouvoit faire la Pudeur

quand elle vit les choses dans un état si déplorable ? Elle gémit, elle soupira, elle s'emporta contre la dureté du Dieu persecuteur qui ne souffroit pas que son exil fût paisible.

A la verité parmi ce grand nombre de femmes dont elle penetra les cœurs, elle en trouva bien quelques-unes de fidelles à leurs époux ; mais c'étoit pour la plûpart de ces femmes chastes par temperament, dont la bonne conscience est incommode, & dont l'imperieuse vertu, qu'elles font valoir sans cesse, est toûjours prête à quereller un mari. Leur caractere déplut à la Pudeur, parce qu'elle est douce, patiente & soûmise ; de sorte que ne pouvant plus vivre dans des lieux où elle étoit exposée à tant d'outrages, elle se retira tout à fait, & touchée des cruelles épreuves qu'elle avoit faites, les larmes aux

yeux & la rougeur ſur le front, elle dit. Puiſque les Dieux ennemis, aprés m'avoir condamnée à vivre ſur la terre, ont ſouffert que les hommes m'aïent outragée, & que je n'ai pû faire marcher le Sexe dans la voïe que je lui preſcrivois, je vous prens à témoin, ô Stix, fleuve de la mort & des tenebres, que je ne rentrerai plus dans les cœurs dont on m'a bannie. Les hommes me chercheront vainement dans les femmes, je me cacherai pour jamais à leurs yeux, & ils n'auront plus la ſatisfaction de me voir leur victime. Je n'enflammerai plus l'amour par une longue & ſincere reſiſtance. Sans moi toutes les paſſions qu'il inſpira deviendront en peu de temps inſipides. Ainſi mon abſence va me vanger du Dieu cruel qui me perſecute. O que je vois naître de deſordres dans l'Univers! Les

ſiecles à venir entraînez par ces mauvais exemples, enchériront ſur les precedens pour la corruption des mœurs & pour le raffinement des mauvais uſages. Les femmes uniquement revêtuës du dehors de la modeſtie ne trouveront rien dans le vice qui les étonne, que la difficulté de le déguiſer. Ce ne ſera plus l'amour de la vertu qui conſervera leur innocence; mais ſeulement la honte que le crime traîne aprés lui quand il ſe publie, on leur apprendra à rougir par habitude. Je proteſte cependant que cette apparence de pudeur qui couvrira leur front, ſera un ſigne fort équivoque de leur vertu, & la bonne foi des hommes y ſera trompée. Pour moi, puiſque je dois vivre encore ſur la terre; je vais entrer dans le cœur des enfans, mais j'en ſortirai dés la douziéme année, afin de n'être plus

exposée aux disgraces que j'ai éprouvées. O Jupiter ! souffre que je puisse goûter la paix que je me propose.

Aprés ces mots la Pudeur entra dans le cœur des jeunes Filles au berceau. Elle a tenu depuis religieusement sa parole, elle en sort dés l'âge de douze ans. Elle reconnoît même souvent que l'âge est un garand infidelle en ces occasions, & que la malice dans le Sexe devance les années, ce qui fait qu'aïant à soûtenir de rudes combats avant le temps qu'elle s'est prescrit, où souvent même elle succombe, elle se repent tous les jours de l'indiscretion de son ferment, & de s'être engagée pour un si long terme.

FIN.